

PHILIBERT AUDEBRAND

# NAPOLÉON

A-T-IL ÉTÉ

UN HOMME HEUREUX



PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
3, RUE AUBER, 3

1897

# Napoléon

A-T-IL ÉTÉ UN HOMME HEUREUX ?

Ino. 85693. -

PHILIBERT AUDEBRAND

# NAPOLÉON

A-T-IL ÉTÉ

UN HOMME HEUREUX

Donatione



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1897

74560

Biblioteca Centrală Universitară  
BUCUREȘTI  
Cota .... 82153 .....  
Inventar .... 74560 .....

Rc 119/00

CONTROL 1953

**B.C.U. Bucuresti**



**C74560**

## EN GUISE D'AVANT-PROPOS

---

*Il y avait soixante-quinze ans qu'il était couché dans la tombe. On était allé chercher ses restes dans une île lointaine et, dans un intérêt politique, on les avait mis sous du marbre, à l'Hôtel des Invalides. Il dormait là, sa mémoire étant admirée des uns et honnie des autres. Tout à coup il a ressuscité. Comment cela s'est-il fait? On se cogne la tête à cette question. Les esprits réfléchis, le philosophe et le poète, se demandent de quelle façon a pu s'accomplir un si étrange phénomène physiologique et social tout ensemble. Ce qu'il y a d'évident c'est que le fait est voisin du miracle et que personne n'y comprend rien.*

*Il faut, en effet, que, dans cette récurrence d'admiration et de haine, il y ait quelque chose qui échappe à l'œil des contemporains et qui mette en défaut toutes les ressources de l'analyse la plus*

*vigilante. «— Comment! s'est écrié un logicien, il  
« semble renaître, après le Deux-Décembre dont il  
« a été la cause initiale et l'exemple ; après Sedan,  
« qu'il a préparé, sans le savoir ni le vouloir ? »  
Que voulez-vous ! une chose est hors de doute,  
c'est que de 1893 à 1897, pendant cinq années,  
Napoléon Bonaparte est sorti de son cercueil et  
qu'il s'est de nouveau montré aux vivants dans la  
forme corporelle que lui ont donnée l'Histoire et  
l'Art. On l'a vu effectuer, non plus une évasion  
de l'île d'Elbe ni un retour de Sainte-Hélène,  
mais une réapparition presque comparable à celle  
du Fils de l'homme sur le chemin d'Emmaüs.  
Comme au lendemain du Dix-huit Brumaire,  
comme au 20 mars 1815, comme au 15 décem-  
bre 1840, il s'est encore une fois emparé de Paris.  
Il a donc préoccupé de nouveau et presque exclu-  
sivement ses salons, ses journaux, ses théâtres,  
son imagerie et aussi toutes les formes de la lit-  
térature courante. Ainsi, obéissant à une sorte  
d'endémie irrésistible, les poètes se sont repris à  
le chanter en même temps que les comédiens s'ap-  
pliquaient à reproduire sa tête, son costume le  
gendaire, sa démarche, ses gestes et aussi son*

*langage algébrique et tranchant, cette parole d'un autocrate d'Occident, tour à tour menaçante et enjouée, mais toujours poétique et qui a laissé dans le monde des échos qui vibrent encore.*

*Dans le premier moment, sous le coup d'une surprise bien concevable, quelques observateurs, rompus à la critique historique, ont cru que ce soudain mouvement des esprits, se retournant vers un mort illustre, cachait un désir et même un besoin d'apothéose. Quand il n'y a plus autour de nous que des Nains, on demanderait à saluer un Géant, même à l'état de spectre. Eh bien, non, ne croyons pas que ce soit ainsi qu'on doive interpréter l'éclosion de ces acclamations posthumes. D'autres ont affecté de supposer que, si l'on mettait tant d'ardeur, une sorte de fièvre, à revenir à un culte depuis longtemps et à bon droit délaissé, c'est que l'on éprouvait le désir de refaire le césarisme et de remettre sur le trône ce qui reste de sa race. Non, pour sûr non, ce n'est pas cela non plus. Les désastres de la défaite remis sans cesse sous nos yeux autant par les historiens que par le roman, ont définitivement marqué la fin du Bonapartisme. Une troisième invasion, la plus*

*lamentable de toutes, le sang de 200 000 soldats français tués pour la fantaisie d'une femme ; les larmes des mères, des épouses, des sœurs et des fiancées ; la guerre civile sortant de ces horribles folies ; neuf milliard de enlevés au trésor national ; deux provinces, deux provinces et des plus belles, arrachées à la patrie, constituent un ensemble de désastres que le fier conquérant lui-même, s'il pouvait renaître en ce moment, ne parviendrait pas à effacer. La juste colère du peuple briserait jusqu'à ce demi-dieu lui-même.*

*Aux yeux de ceux qui savent penser, au regard des vrais sages, assez indépendants par eux-mêmes pour ne pas écouter l'esprit de parti, ce que l'opinion publique a appelé la Napoléonite s'explique tout autrement. Premier point, ce grand nom d'un dominateur du peuple ne saurait plus exciter un sursaut de crainte aux amis de la liberté. Secondement, vu la platitude des temps actuels, on n'est pas fâché, par amour du contraste, d'émoustiller les myrmidons du jour, en exhumant le souvenir d'un grand homme. Notez, du reste, que la résurrection en question, ne va pas sans l'annexe de la caricature et la rallonge*

*de l'épigramme, car tout en admirant le Revenant, on ne s'exempte pas de le chausonner et de rire à la française de tels et tels épisodes de sa vie.*

*Sa vie, si brillante, si dramatique, si féconde en pages curieuses, cent écrivains, pour le moins, nous l'ont fait connaître. Elle redevient donc toute actuelle. Est-elle bien connue ? Oui, pour l'homme lui-même ; mais en ce qui concerne une telle personnalité, une biographie ne saurait suffire. Pour bien comprendre cette grande figure, il faut qu'elle soit éclairée par le contact qu'elle a eu avec vingt autres. C'est ce que la grande et sévère Histoire n'a pas encore suffisamment compris ou ce qu'elle a affecté de négliger. Les débuts de Napoléon dans la vie, ses aventures, ses amis, ses ennemis, sa famille, voilà ce qu'on ne fait pas assez voir à ceux auxquels on montre aujourd'hui le demi-dieu dont la statue surmonte la colonne de la place Vendôme.*

*Le présent livre, appuyé de documents dont on ne saurait méconnaître l'exactitude, a été composé pour parer à cette lacune de l'Histoire et des Memorialistes. Il est tout plein de faits, de renseignements et de portraits recueillis avec autant*

*de patience que d'impartialité. Et c'est uniquement pour aider les jeunes générations à comprendre le personnage que nous en avons réuni tous les éléments. Une chose dont nous croyons pouvoir être sûr, c'est qu'il intéressera vivement le lecteur. Au surplus, pour bien démontrer que cet ouvrage n'a pas été composé dans une mesquine pensée de dénigrement ni de parti-pris, nous avons voulu lui donner les formes de la controverse, de façon à faire une part égale au pour et au contre, seul moyen d'arriver à la connaissance de la vérité.*

---

# Napoléon

A-T-IL ÉTÉ UN HOMME HEUREUX ?

---

## I

### L'HOMME AUX 35 NOMS

Ce n'est pas assez que, durant vingt-cinq ans, lorsqu'il était en vie, il ait rempli l'univers du bruit de son nom ; il aura été, aussi, dans son étonnante destinée de remuer encore tout un continent, soixante-dix ans après sa mort. En ce moment, — janvier 1897, — il effectue, en effet, non un second retour de l'île d'Elbe. — Ah ! c'est bien mieux que ça ! — Il accomplit, non un second débarquement de Sainte-Hélène, d'où l'a ramené la *Belle Poule*... Ah ! c'est bien plus fort ! Voilà qu'il ressuscite d'une troisième île, de celle que les mythologues nomment l'Erèbe, île sombre, entourée des sept vieux replis du

Styx. Il est revenu à Paris afin de rapporter à MM. d'Esparbès, Victorien Sardou, Laya et Carran d'Ache, en fait de droits d'auteur, autant de métal qu'il en faudrait pour faire une seconde édition à la colonne de la place Vendôme.

Les nouvelles générations savent-elles bien ce qu'il a été? Non, car, évidemment, elles ne peuvent le connaître que par ouï-dire. Peut-être vous répondra-t-on qu'on a la ressource de recourir à l'histoire? Oui, l'histoire! Y croyez-vous? L'histoire, en fait de sincérité ou d'exactitude, nous savons tous ce qu'en vaut l'aune. Sur cette prodigieuse personnalité qui occupe encore les hommes après être allée séjourner dans l'autre monde, pendant trois quarts de siècle, il a été noirci des montagnes de papier, pouvant égaler en hauteur la grande pyramide de Chéops. Mais ces millions de pages ne seraient qu'une immense omelette d'œufs brouillés, battue et rebattue, tantôt dans le pour, tantôt dans le contre, puisque ceux-ci en font un demi-dieu et ceux-là un monstre, puisqu'il est tour à tour un Alcibiade et un Sganarelle. Rien qu'avec les toiles que les peintres ont laissées sur lui on composerait un Musée. De même, prenez les caricatures que sa personne a inspirées et vous

aurez de quoi tapisser l'enceinte de Paris.

Autre observation, digne de remarque : s'il a un nom et un prénom comme tous les autres, il faut ajouter que, le long de sa vie, si agitée, il a dû récolter tant de sobriquets qu'on ne sait plus comment l'appeler au juste. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé sur terre un autre spécimen de la race humaine au front duquel on ait attaché un aussi grand nombre d'étiquettes. Pour les jeunes gens d'aujourd'hui, si affairés, si distraits, l'embarras de choisir doit être grand. Que de noms ! que de figures ! que d'épithètes ! Une chatte n'y reconnaîtrait pas ses petits.

Hier, en songeant à la fortune si étrange de cet homme, à son origine, à ses luttes, à ses chutes grandioses, j'ai démêlé, en quelques minutes, jusqu'à trente-cinq manières de le nommer. Notez qu'il n'était besoin pour arriver à ce résultat que d'un peu de mémoire. Il ne m'a fallu, en effet, que me rappeler le cri des grands poètes, les enseignes des rues, la légende des médailles et l'écho du peuple. Vous savez, du reste, que c'est de tout cela que se compose la gloire.

Si vous le voulez bien, je vais vous transmettre ce butin de ma pensée et vous allez voir

quelles ressources philologiques l'enthousiasme et la haine, travaillant chacun de son côté, savent trouver, dès qu'il s'agit de dresser un piédestal à une idole ou d'insulter à une grandeur tombée.

1. — *Napoléon Bonaparte*, voilà le nom arrangé à la française. En réalité, suivant l'état civil, prenez l'orthographe corse et, comme, à la veille de sa naissance, en 1768-1769, l'île était encore génoise, on a écrit *Napoleone Buonaparté*. (Mettre un accent aigu sur l'*é* final, afin de bien marquer la prononciation.)

2. — On sait qu'il quitte son île natale, étant encore très jeune. Issu d'une vieille famille du pays, d'origine grecque, filleul du grand patriote Pascal Paoli, il est Italien dans l'âme. Quand on le conduit à l'école de Brienne, il ne parle notre langue que malaisément, en gardant l'accent d'Ajaccio. En récréation, un maître d'études lui demande quel est son prénom? — *Napolione... Na-po-li-o-né*, répond-il avec une sorte de sauvagerie. — Et les camarades présents, jeunes Gaulois railleurs, de le surnommer aussitôt : *La-paille-au-nez*. Bourrienne, son condisciple et son futur secrétaire, nous raconte qu'il a gardé ce sobriquet moqueur pendant

tout son séjour à l'école militaire. Il paraît que cette raillerie le rendait furieux.

3. — Tout à coup l'orage de 1792 lance ses foudres et ses tonnerres ; la jeune République sort tout armée des ruines de l'ancien régime. L'écolier de Brienne sent son cœur battre et s'éveiller son ambition. Il se frotte aux hommes du jour, à Salicetti, à Augustin Robespierre, à Fréron fils, à Talma. Il compose la brochure fameuse sur le *Souper de Beaucaire*. On a oublié : *La-paille-au-nez* ; on se met à saluer en lui le jeune et brillant officier : *Buonaparte*, — sans accent aigu sur l'e.

4. — Après le siège de Toulon, grâce à Barras, on l'appelle à Paris. En vendémiaire, il brise la conspiration royaliste, part pour l'Italie et y gagne coup sur coup six batailles. Dans un banquet de l'armée du Rhin, que préside Lazare Hoche, ce superbe enfant de la République, levant son verre, s'écrie : « A Bonaparte ! Ce nom dit tout. » Il n'y a plus rien d'italien dans ces quatre syllabes.

5. — Passons à l'expédition d'Égypte. Retour en France. Il fait le 18 Brumaire. Pendant la première partie de cette journée, le citoyen Bigonnet, représentant de Saône-et-Loire, le saisit au collet et lui dit :

— *Est-ce que tu veux être Cromwell ?*

Le mot transpire et est répété : *Le nouveau Cromwell !* »

6. — Le surlendemain, la France entière ne le connaît plus que sous une nouvelle étiquette : *Le citoyen premier Consul.*

7. — Ugo Foscolo, poète italien, écrit les *Lettres de Jacques Ortis* et, en vue du traité de Campo-Formio par lequel Bonaparte a cédé la Vénétie à l'Autriche, il l'interpelle durement ; il lui reproche d'avoir trahi l'idée latine.

— Ah ! le *Petit Brigand* ! dit-il.

Et le mot est répété en chœur par tous les *carbonari* italiens.

8. — En France, un ancien membre de la Convention Nationale, Marie-Joseph Chénier, l'auteur du *Chant du Départ*, voyant le consul s'avancer vers le trône des rois, publie une satire au vitriol : la *Promenade à Saint-Cloud*, qui commence par ce vers :

Un Corse a des Français dévoré l'héritage.

Dès ce moment, voilà un mot qui fait fortune. On le met à toute sauce. — *Un Corse ! — Le Corse ! — O Corse à cheveux plats !* — Falconnet, écrivain royaliste, publiera bientôt le plus

virulent des pamphlets, sous ce titre : l'*Ogre de Corse*.

9. — Moitié républicain, moitié monarchiste, Charles Nodier compose la *Napoléone*. Vous savez que c'est une ode vengeresse, où il relève le vieux mot de tyran, renouvelé des Grecs :

Va, tyran, un beau jour, tu tomberas aussi!

10. — Ces strophes ne l'empêchent pas de se faire sacrer empereur. En même temps, toutes les Muses royalistes se changent en Furies. Un journal imprimé à Londres, où il est fait par des émigrés, l'attaque au point de vue du droit ancien et de la loi salique.

— Va-t'en, *usurpateur*!

— A bas l'*usurpateur*!

11. — Par contre, Esménard, un flatteur de l'*Almanach des Muses*, exhume un titre historique, qu'on pouvait croire périmé depuis dix-sept cents ans :

Napoléon, César de Paris et de Rome!

— *Vive le nouveau César*! s'écria la Grande Armée.

12. — Cependant les grandes dames du faubourg Saint-Germain, éternelles boudeuses, pour le piquer d'une épigramme, s'en prenant à

son origine, s'amuse à jouer sur le nom de M<sup>me</sup> Lœtitia Ramolini, sa mère.

— Ce parvenu ? Ce n'est que *le fils de la Mère La Joie* ! disent-elles.

13. — A Notre-Dame, l'abbé Maury, cardinal-archevêque de Paris, de sa belle voix s'écrie en chaire :

— Napoléon relève les autels : c'est *un second Charlemagne* !

14. — Mais Pie VII, captif à Fontainebleau, tient, s'il faut en croire Alfred de Vigny, un tout autre langage :

— *Comediante ! Tragediante !*

15. — Pendant ce temps, un peintre homme du monde, M. de Forbin, qui voyage en Orient rencontre dans les déserts du Soudan des Arabes, qui, le reconnaissant pour un Français, se rappellent l'expédition d'Égypte et lui disent, en manière de bienvenue :

— *Bounaberdi ! Bounaberdi !*

Un jour, Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe... a dit le poète des *Orientales*.

16. — Vous savez qu'en grec, le mot Napoléon signifie : le *vainqueur des peuples*. A Paris, les beaux-esprits cherchent à ce mot un synonyme et le trouvent en disant pour rire :

— *Monsieur Nicolas !*

17. — Dix guinguettes de la banlieue prennent le fait au sérieux et mettent sur leurs enseignes le portrait du souverain avec cette légende :

— *Au grand vainqueur.*

(Il en reste encore aujourd'hui une demi-douzaine).

18. — Châteaubriand, qui, pourtant, a offert de l'eau du Jourdain pour baptiser le Roi de Rome, imagine aussi son épigramme et il dit dans son pompeux langage :

— *Il est un grand voleur de couronnes.*

21. — Même mouvement d'esprit chez un autre ami du passé, M. de Bonald, qui dit avec emphase :

— Lui ? c'est le *nouvel Attila !*

20. — D'un autre côté, le peuple, le voyant adopter la coiffure à la Titus, pour remplacer la queue de nos pères, disait en le montrant au doigt :

— Voilà le *Petit Tondu !*

23. — Toute l'armée, à cause de la simplicité de son costume :

— *Saluez le Petit Caporal !*

24. — Rivarol, émigré à Hambourg :

— *L'assassin du duc d'Enghien !*

23. — M. Joseph de Maistre, diplomate sarde :

— *Un aventurier à tête entourée de laurier.*

24. — François II, empereur d'Autriche et père de Marie-Louise :

— Je lui donne ma fille en mariage, puisqu'il est le *maître de l'Europe.*

25. — Le R. P. Loriquet, de la Compagnie de Jésus :

« — Dans : *Napoléon, empereur des Français*, on trouve comme anagramme : *Un pape serfa sacré le noir démon.* »

— *Le noir démon !* répètent tous les séminaires.

26. — Après le retour de l'île d'Elbe, qui a lieu, le 20 mars, au printemps, avec les premières fleurs, le peuple dit en chœur :

— *Vive le Père La Violette !*

Et la violette devient la fleur des bonapartistes.

27. — Un futur romancier, H. Beyle (Stendhal) écrit :

— *Allez, c'est le maître du monde !*

28. Lord Byron, dans le *Pèlerinage de Childe-Harold* :

— *Bonaparte est l'Homme du Destin!*

29. — Hégésippe Moreau, dans le *Myosotis* (lacroix-d'honneur) :

— *C'est l'Homme-Gloire!*

30. — Désaugiers, le chansonnier :

— *Monsieur Bonattrape!*

31. — Victor Hugo, dans une ode fameuse :

Napoléon, soleil dont je suis le Memnon !

32. — M. Troplong, président du Sénat, dans une allocution à Napoléon III :

— *Le géant des batailles!*

33. — Dans son épopée en prose, en faisant allusion à ce rocher de Sainte-Hélène, où il a été dévoré, non par un vautour, mais par un cancer, Edgar Quinet a dit :

— *Un nouveau Prométhée!*

34. — Mais celui qui est allé le plus loin en fait d'exaltation lyrique, ç'a été Casimir Delavigne, dans les *Messéniennes* :

— *Dieu mortel!* dit-il.

35. — Dans la *Gazette du village*, Paul-Louis Courier rapporte que, même après le 5 mai 1821, les paysans de la Touraine, ne voulant pas croire à son décès, l'appelaient : *Malmort*.

— *Malmort va revenir*, disaient-ils.

Ainsi voilà trente-cinq noms et j'en passe assurément trente-cinq autres. Il y a de quoi choisir, comme vous voyez. Mais quel triage feront nos petits-neveux ? Ce qui se passe sous nos yeux fait voir qu'en ce moment on n'a plus sur Napoléon la manière de voir qu'ont eue nos pères en 1810, en 1815, en 1821, en 1840, en 1852 et en 1880. Déjà le point de vue d'ou l'on examine ce soleil couchant s'est profondément modifié. Les années vont venir après les années. Que se passera-t-il à l'égard du demi-dieu d'hier dans cent ans ? Que pensera-t-on dans mille ans ? dans six mille ans, si l'on y pense encore ? Lequel de ces trente-cinq noms l'avenir choisira-t-il ? Qui sait ? Peut-être aucun. Et la langue française, déjà si fortement entamée par l'argot, est-ce que vous croyez qu'elle conservera une seule de ces trente-cinq formules ?

## II

A-T-IL ÉTÉ UN HOMME HEUREUX ?

### PREMIÈRE SOIRÉE

*(Un petit salon bleu, Chaussée d'Antin. Autour d'une table à thé, assez richement servie, cinq personnages d'une allure élégante. D'un samovar russe on verse la liqueur chinoise dans d'adorables tasses en porcelaine du Japon. Ceux-ci y mêlent du rhum de la Jamaïque, ceux-là du kirsch de la Forêt-Noire. Une vieille dame, la Chanoinesse, à figure vénérable, y jette un nuage de lait, tandis que Cælio, le jeune poète lakiste, mange des gaufres faites avec de la farine de maïs. A deux pas, assis sur une causeuse, Parménide R\*\*\*, un disciple de Spinoza, cause et muguette à demi voix avec la splendide Cordélia F\*\*\*, courtisane d'hier, rangée aujourd'hui, puisqu'elle est mariée au marquis de Puyserre, le maître de la maison. Après avoir vidé sa tasse, ce dernier tire d'un étui de velours sang-de-bœuf une statuette en ivoire pas plus grande que le petit doigt, et représentant les plus grands traits du plus grand homme des temps modernes.*

PARMÉNIDE R\*\*\*

— Comment! marquis, vous voilà encore occupé à adorer cet affreux petit bonhomme ?

LE MARQUIS DE PUYSERRÉ.

— Mon Dieu, oui, mon cher, et vous le voyez, je ne m'en cache pas.

CORDÉLIA

— Nous n'ignorons rien de votre culte, mon pauvre marquis. De cet ivoire vous avez fait un fétiche.

CÆLIO

— Oui, un fétiche à la manière du dieu Vaudoux, un coq, déifié par les nègres d'Haïti.

PARMÉNIDE

— Au fait, marquis, dites-le-nous une bonne fois : qu'y a-t-il de si séduisant pour vous dans cette image d'un froid massacreur d'hommes ?

LE MARQUIS

— Plusieurs choses hors ligne. Premier point : ce morceau d'une dent d'éléphant, amenée à grands frais d'Ethiopie, a passé par les mains de Rude, un de nos maîtres en sculpture. Seconde remarque, l'habile ouvrier en a fait un chef-d'œuvre. La statuette est des plus petites : il faudrait presque se servir de la loupe pour reconnaître tout ce qu'elle renferme de précieux. N'empêche qu'on puissela comparer à la grande page de marbre, annexée, par le même auteur, à l'Arc de Triomphe : *la Patrie en Danger*. Ça

rappelle ce que Pline dit des petites créations de la nature : *Maxime miranda in minimis*. Une coccinelle ne renferme-t-elle pas autant de parties merveilleuses qu'un rhinocéros ? J'ajoute que des cent portraits qu'on a faits de l'illustre Corse, celui-là est le plus ressemblant. Entre nous, je m'en sers comme d'un instrument d'étude, afin de bien comprendre les secrets de la science lavatérienne. Croyez que, dans la circonstance, je me mets au-dessus des mesquines passions de la politique. Tels et tels pamphlétaires, les aboyeurs du parti royaliste surtout, s'inquiétant peu de savoir s'ils étaient d'accord avec les lois de l'esthétique, se sont plu à représenter le plus brillant soldat de la Révolution française comme un spécimen manqué et incorrect de la race latine. Ce frêle objet d'art est là pour démontrer le contraire. Goëthe et Canova qui, l'un et l'autre, s'entendaient à reconnaître le beau, ont déclaré, chacun de son côté, sans s'être jamais concertés, que depuis l'apparition sur la terre du fils d'Olympias, *vulgo* d'Alexandre le Grand, pas un autre échantillon de la famille humaine n'avait réuni en sa personne autant d'éléments de la véritable beauté. (*Il tire l'ivoire de son étui.*) Cœlio, vous qui êtes

poète ; Parménide, vous qui, pour obéir à l'influence de votre nom, êtes philosophe ; madame la Chanoinesse, vous qui avez vu à vos pieds l'élite des galants de ce siècle ; vous, ma chère Cordélia, qui avez reçu les leçons de dessin du père Ingres, ne trouvez-vous donc pas que cette tête puisse avantageusement soutenir la comparaison avec les camées de Néron et avec ce masque irréprochable d'Antinoüs dont on fait des modèles pour les élèves ? Cette tête, si bien formée pour la couronne, ne dirait-on pas un globe de cristal ? Comme les étincelles du génie, sortant de deux yeux de feu, de deux charbons ardents, rayonnent naturellement sur les protubérances de ce front, le plus large, le plus rectiligne, le plus pur qu'on puisse imaginer ! Une perruche de boudoir pourra s'écrier : « Mais, voyez donc, il est chauve ! » Eh ! oui, sans aucun doute, il est aux trois quarts chauve : c'est qu'un volcan bout sous les deux arceaux de ce crâne puissant et que la lave des mathématiques et de la gloire a brûlé de bonne heure la racine des cheveux. D'ailleurs, Diodore de Sicile assure que le Jupiter de Crète aussi était chauve. Ainsi, cette calvitie, ce serait un point de ressemblance avec le roi

des Dieux. Mais ce que je vous demande de bien observer, posément, minutieusement, c'est le nez. Qui oserait prétendre qu'il ne soit pas de meilleur style ? En lui, l'œil de l'observateur voit du premier coup la majesté des formes aquilines, et c'est déjà un indice d'avenir, une marque de prédestination. Regardez bien. Il est raisonnablement long, droit, ferme, plein de hardiesse.

## CORDÉLIA

Il est dommage que les narines se soient trop élargies à force de se bourrer de tabac.

## CÆLIO

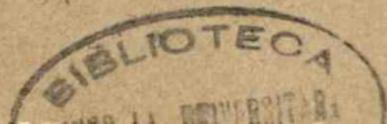
Très vrai, c'est dommage. Un demi-dieu qui prise une affreuse poudre noire, à l'instar des portières ! Serait-ce encore un Achille ? Homère se refuserait à le chanter.

## LE MARQUIS

Victor Hugo l'a célébré sur toutes les cordes de sa lyre sans s'arrêter à ce mince détail. Rappelez-vous, par exemple, le grand alexandrin où l'oracle se pose si bien en thuriféraire :

Napoléon, Soleil dont je suis le Memnon.

Il prisait ! Eh ! mon Dieu, oui, mais Louis XIV aussi prisait, et aussi Louis XV et aussi Louis XVI et aussi tous les Bourbons, mais ils



09947  
74560

prisaient dans des tabatières en or enrichies de diamants, excepté Louis XVIII, voltairien voluptueux, sybarite royal, qui humait les grains du tabac d'Espagne sur les tétons blancs de la belle M<sup>me</sup> du Cayla. Lui, le César, pour n'avoir pas de temps à perdre en ouvrant et en refermant une boîte de métal, il prisait en puisant la poudre sternutatoire dans le gousset en cuir de son gilet. — Je reviens aux signes lavatériens de la figure. Si l'Homère du romantisme l'eût vu de près, s'il eût été à même de l'entendre, il aurait contemplé une bouche du plus pur dessin, ornée de lèvres mobiles, très rouges, sur lesquelles, disent les contemporains, apparaissait, comme un éclair, le plus séduisant des sourires. Cette bouche, ô poète, a été en toute vérité, ce que Virgile, votre ancêtre, désigne sous les mots : *l'os magna sonaturum*, la bouche qui fait sonner les grandes paroles. Il est de fait que, depuis la proclamation d'Arcole jusqu'à la lettre au Régent d'Angleterre, avant de monter sur les planches du *Bellérophon*, cette bouche a fait entendre un langage presque surhumain, des discours qui ont fait obéir les armées les plus nombreuses et, en même temps, les plus libérales qu'on ait vues sur terre de-

puis l'origine des temps historiques jusqu'à nos jours. Mais le menton ! Voilà un signe de ce visage qui annonce bien clairement ce que le Destin voulait faire de cet agent de ses arrêts ! La puissance de la volonté y est inscrite en toute lettres. Tout y accuse l'impassibilité de l'esprit et l'on y voit le contraire de l'irrésolution, cette posture des indécis et des faibles. Il avait, du reste, ce menton, la courbure redoutable qu'on remarque chez les douze Césars. Quant aux jambes...

CÉLIO

Ah ! n'en parlez pas, marquis !

PARMÉNIDE

Non, n'en sonnez mot. Je vous attendais aux jambes, moi. Oui, c'est le côté faible de la statue. Les jambes de Napoléon, sans jeu de mots, c'est un peu comme les pattes disgracieuses du paon de la déesse, le plus brillant des oiseaux. Non seulement il était mal enjambé, d'où il suit qu'il marchait mal et en sautillant, mais encore, vu le solécisme de sa structure, quand il n'était pas à cheval, il paraissait être quelque peu bossu.

LE MARQUIS

Philosophe, vous prenez plaisir à exagérer.

Louis David l'a représenté gravissant le Saint-Bernard, *calme, sur un cheval fougueux*. Je veux bien que, de la part de l'artiste, amoureux des contrastes, le jeu de cette sorte d'antithèse ait été voulu. Notre petit Corse n'était jamais calme et le baron Larrey, son chirurgien, ne lui aurait pas permis de monter un cheval fougueux. On lui en avait dressé un à robe blanche, ne s'effarouchant ni du feu, ni de la trompette, très facile à la main. Ainsi je vous concède que le tableau de David est d'un lyrisme outré. D'ailleurs si, à pied, le personnage était légèrement dégingandé, titubant comme un homme ivre, trébuchant, sautillant, lorsqu'il était en selle, il n'avait pas l'air non plus d'une tenue irréprochable. Le mameluck Roustan valait mieux sous le rapport de l'équitation. Mais faire de lui un cavalier bossu, ce serait un autre genre d'hyperbole et, par conséquent, un autre mensonge. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait la tête trop penchée sur le cou de sa monture. Qui de vous n'a pas vu la superbe gravure où, au temps du Consulat, on nous le montre passant une grande revue sur la place du Carrousel ? Là-dedans il incline la tête, très visiblement, ainsi que je viens de vous le dire.

Cette même particularité, les historiens la signalent et chez Alexandre de Macédoine et chez le grand Frédéric. Qui sait même si, dans l'origine, il n'a pas cédé au désir de copier en soi ces deux modèles, car il ne s'est jamais piqué d'être original ? Et j'insiste là-dessus, puisqu'il avait déjà pris à l'un son Bucéphale et à l'autre son tricorne, par opposition au brillant chapeau à plumes de son état-major. Au surplus, si vous le voulez bien, nous glisserons sur ces enfantillages, lesquels, après tout, ne sont qu'une quantité négligeable. Tout à l'heure je vous disais que je me suis appliqué à l'étudier au point de vue de la physiognomonie. L'incroyable perfection de ses traits affirmerait très nettement qu'il était né pour être un homme heureux, puisque les contours de la tête, la largeur du front, la puissance sans pareille du regard, la correction du nez, les lèvres autant impérieuses qu'éloquentes, les dents blanches, fines, serrées, bien plantées, tout cela forme l'harmonie dans laquelle Lavater trouve un préjugé de bonheur social. Très probablement si le savant théoricien de Zurich eût aperçu le sujet, encore tout neuf, au sortir de l'école de Brienne, il n'aurait pas manqué de s'écrier :

« Je vois en toi un homme tiré de l'argile pour  
 » être heureux. Toutes les fées qui distribuent  
 » le bonheur à la race de Japhet t'ont comblé  
 » de leurs présents. Va, poursuis ton chemin,  
 » sans t'inquiéter de rien. » Eh bien, chose  
 étonnante, si cette scène se fût passée, et elle  
 pouvait être, cette prédiction du savant calvi-  
 niste aurait été, d'une part, une vérité et, d'un  
 autre côté, la plus cruelle des ironies, puisque  
 notre insulaire a été, en même temps, et le plus  
 heureux et le plus malheureux des enfants de  
 son siècle.

## CÆLIO

Ah ! mon cher marquis, ce que vous venez  
 d'exprimer a été énoncé, il y a soixante-quinze  
 ans, par un pauvre poète bas-normand qui fai-  
 sait de la prosodie d'honnête homme. Rappelez-  
 vous plutôt les *Messéniennes*, ces strophes ron-  
 flantes dont tous les libéraux du temps de la  
 Restauration éprouvaient tant de plaisir à se  
 gargariser la bouche.

. . . . . Dieu mortel.....

Toi qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage,  
 D'égal à ton bonheur que ton adversité.

Je sais bien. Déjà, en 1829, les jeunes ro-  
 mantiques à barbe de bouc se moquaient pu-

bliquement de cette poignée d'alexandrins dans lesquels ils retrouvaient le ronron du chat et de la tragédie classique. — Ta, ta, ta, ta, ta, ta, disaient-ils ; et, dans les cénacles, on ajoutait que, pour le sens, c'était une manière de charabia, encadré dans de l'emphase. — En sorte que, finalement, ça prêtait à rire, ce cri du pauvre Casimir Delavigne.

PARMÉNIDE, *interrompant*.

Avec ça qu'un autre porte-lyre de la même époque, le plus grand de cet âge, à ce qu'on assure dans les brasseries, n'a pas émis la même idée dans des vers pas moins bizarres.

Oui, l'Aigle, un jour, planait aux voûtes éternelles  
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes.

Ce grand coup de vent, c'est la bataille de Waterloo, avec ses conséquences. A la vérité, les enfants de chœur de la nouvelle Ecole buvaient ces autres hémistiches, à longs traits, en s'écriant : « Ça, c'est pindarique ! — Et ça rime avec amphigourique », ripostait Gustave Planche, le critique de la *Revue des Deux-Mondes*, en vidant un pot de bière.

LE MARQUIS

Permettez ! Poète et philosophe, vous détournez notre causerie de son point de départ.

Il ne s'agit pas de scholies à poser sur les prédilections et sur les antipathies lyriques de nos pères. Il n'y a ici qu'un objet : combien il y a eu de bonne chance et combien d'amertume dans la vie de celui que la Fortune a caressé sous nos yeux. C'est donc là un thème que nous avons à serrer de près.

CORDÉLIA

Bien dit.

LE MARQUIS

Entendons-nous bien pourtant. Il y a bonheur et bonheur. Il y a infortune et infortune comme il y a fagot et fagot. Il circule à travers nos campagnes, en Berri, par exemple, un curieux proverbe d'un sens très-joli. « A brebis tondue Dieu mesure le vent. » Cela signifie, si je ne me trompe, que les coups du sort sont en proportion de la force que peuvent avoir ceux qui les subiront. Les petits ne sauraient être frappés que petitement, tandis que de fortes averses attendent les grands. Jules César faisait son entrée dans le monde par l'opération cent fois douloureuse qui porte son nom et qui coûta la vie à sa mère. Après avoir bravé mille morts sur trois continents, il est tué en plein sénat, à coups de poignard, et l'un de ceux qui

le frappent est son fils : *Tu quoque, fili!* Vous trouvez de ces traits-là dans la biographie de tous les hommes illustres, et celui dont nous nous occupons ne devait pas être exempt de la loi qui a pesé sur ses semblables. Ainsi comme il n'avait en sa personne rien de vulgaire, comme la folle déesse adorée à Antium l'avait comblé, il était d'avance condamné à passer par les rudes épreuves, par les douleurs sans nombre au prix desquelles elle fait expier le don fatal d'être supérieur aux autres hommes. Il a été visé en vain par cent mille balles autrichiennes pendant la première campagne d'Italie; il n'a pas été touché par la peste à Jaffa; il n'a pas rencontré au Caire l'assassin qui cherchait le sultan français et qui a mis Kléber à mort; il a esquivé, pendant la fuite d'Égypte, les croisières anglaises qui le guettaient; il a pu débarquer en France, en violeur de la loi, en déserteur de son poste, sans être fusillé sur la plage même de Fréjus, ainsi que cela aurait dû être, si l'on eût été gouverné alors républicainement; il a pu ourdir ouvertement le complot du 18 Brumaire sans se voir arrêté par les membres du Directoire, ces ânes tricolores, qui étaient la débonnaireté et

et la bêtise bourgeoises en personne ; il a échappé, dans l'Orangerie de Saint-Cloud, aux gourmandes de Bigonnet et au poignard d'Arèna. Un peu plus tard, l'habileté d'un cocher l'a sauvé de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, comme un délateur l'a empêché d'être enlevé par Georges Cadoudal et par ses vingt-cinq Vendéens. N'oublions ni le meunier du Tyrol, excellent tireur, qui avait juré de le jeter à bas d'un coup de fusil, ni Staps, cet étudiant d'Iéna, qui, le considérant à bon droit comme le fléau de son pays, s'était promis de l'éventrer avec son couteau et lui refusait fièrement sa grâce, en lui disant, en face, que, s'il était pardonné, il recommencerait. Comptez sur vos doigts et voyez avec quelle opiniâtreté le sort l'a poursuivi. On dirait presque la persistance d'Eurysthée cherchant à se défaire d'Alcide. Mais, encore une fois, ce ne sont pas ces épisodes fatidiques, c'est-à-dire inévitables, que je veux mettre en relief sous vos yeux. Non ! ce qui me frappe le plus dans cette existence entrecoupée de triomphes et d'orages, c'est un état de choses dix fois bizarre : un homme, un très grand homme sans contredit, auquel le hasard jette, à pleines mains, tout ce

qui forme d'ordinaire ce qu'on appelle le bonheur dans les sociétés humaines et qui, emporté par la violence des événements, ne rencontre pas l'occasion de jouir d'une journée entière de calme ni d'une seule soirée de joie pure.

## CORNÉLIA

Prenez garde de tomber à votre tour dans l'exagération, cher marquis.

## LE MARQUIS

Il n'y a pas à le craindre, parce que je m'efforce d'être toujours du côté de la vérité. Prenons-le, s'il vous plaît, dès son enfance. Au moment où il commence à avoir l'âge de raison, où il va entrer dans la vie active, la petite île de la Méditerranée, où il a reçu le jour, est divisée en trois ou quatre factions qui se font la guerre. On dirait d'une fourmilière affolée. Il a pour parrain Pascal Paoli, un homme de Plutarque, mais qui est visiblement le chef du parti anglais, tandis que, par sympathie ou par intérêt, Carlo Buonaparte, son père, tient pour le parti français. Ira-t-il avec l'homme illustre dont il est le filleul ? Penchera-t-il pour la France ? Rêvera-t-il de faire de sa patrie un état indépendant ? Songera-t-il à une annexion avec

Gênes la Superbe ? Convenez, qu'il y a là assez de points d'interrogation pour porter le trouble dans une conscience naissante. Est-ce que tant de préoccupations ne finissent point par devenir un noir souci et n'arrivent pas à empoisonner ces premières heures de la première jeunesse où, d'ordinaire, sa raison s'éveillant, un éphèbe commence à se laisser vivre ? A la vérité, M<sup>me</sup> Lætitia, sa mère, qui était une femme d'une très grande énergie morale, s'emploie à dénouer la situation, et la famille, obéissant à ses instincts, se déclare très-nettement française. Ces Buonaparte sont issus d'une vieille souche historique, d'anciens proscrits tour à tour de Rome et de Florence. Ils ont droit aux munificences de la monarchie. En allant à eux, les largesses du roi seront bien venues, car le père et la mère sont chargés d'enfants, cinq garçons et trois filles, et la maison est pauvre, ce dont il n'y a pas à rougir. Un très petit domaine. Indépendamment de la demeure paternelle, quelques terres arables, des plants d'oliviers, une vigne, quelques mûriers sur les branches desquels chantent ces fameux merles, qui, le plus souvent, sont la seule dot d'une jolie fille du pays. Vous le voyez, c'était le *res angusta domi*.

d'Horace. Des récits ou des documents de date récente nous ont appris que le spectacle de cette noble misère remplissait de mélancolie la jeune âme de celui qui devait être, un jour, le maître de l'Europe. Il se sentait déjà, ce conquérant dans l'œuf, mordu au cœur par le ver de l'ambition et l'on n'est pas étonné d'apprendre qu'ayant déjà la pensée tournée vers de grands rêves, il ne se soit jamais mêlé aux jeux des jeunes gens de son âge. Heureusement, voilà qu'on l'appelle en France afin de l'introduire dans une école de cadets. Il entre, en effet, à Brienne, mais l'histoire nous dit qu'il y fait montre d'une humeur sauvage, dès le premier jour. Il a un trousseau plus mince que celui des autres, peu ou pas d'argent de poche, et c'est une circonstance qui fait naître dans son esprit des comparaisons blessantes. Autre chose, il se tient mal ; il est gauche ; il a des gestes trop accentués comme tous les méridionaux ; il baragouine le français, et quand on lui demande son nom, qui est d'une structure inconnue, il répond : *Napolione*, et un loustic, un Parisien qui se trouve là, pour se moquer, s'écrie : *La paille au nez !* moquerie d'écolier qui fait que le surnom lui reste. Encore un incident qui le porte à souffrir.

## PARMÉNIDE

Marquis, vous vous arrêtez avec trop de complaisance aux petites choses.

## LE MARQUIS

Philosophe, vous devriez savoir qu'il n'y a pas de petites choses en ce qui touche les Titans. Tout compte auprès d'eux. Bourrienne ne vous a-t-il pas fait savoir que le sobriquet en question rendait l'élève furieux et lui faisait faire du sang noir ? Mais allons plus vite, je le veux bien. L'écolier arrive à l'âge d'homme. On lui donne son brevet de sous-lieutenant. Il sera soldat. Un moment, il avait hésité et s'était demandé s'il ne se ferait pas prêtre. Voyez-vous déjà poindre les oscillations de cette volonté et les premières perfidies de la Fortune ? Il opte pour l'état militaire, et comme il n'a que sa solde pour vivre, un écu de trois livres par jour, la mesquinerie d'une telle situation met encore du venin dans ses veines. Il maigrit ; sa figure devient verte ; sa parole est amère. Dans la solitude d'une mansarde, tantôt à Auxonne, tantôt à Valence, il est hanté par le délire des atrabilaires et il compose des pamphlets, très hargneux, reflets de ce qui se passe en lui-même. Une fois que la folle du logis est déchaînée, on

ne sait plus où l'on va. Est-ce qu'il ne s'est pas mis en tête, après une nuit de fièvre, d'écrire un roman ?

## LA CHANOINESSE

Il fallait, effectivement, que le pauvre garçon eût l'esprit à l'envers !

## LE MARQUIS

Notez toujours, en passant, que cet état de de choses indique, bien clairement, qu'il ne pouvait pas employer ses vingt ans comme on le faisait alors, chez les gens heureux. En 1789 ou en 1790, en dépit de la politique, un officier de vingt ans faisait de sa jeunesse un trésor de petits bonheurs. L'épée qu'il avait au côté lui donnant le droit d'entrée partout, il s'occupait, avant tout, des besoins de son cœur. Il cherchait à aimer, à être aimé et il y réussissait toujours. On le voyait aller d'un souper de camarades à un bal, d'un concert à une promenade à deux. Pour lui, rien de semblable. Une vie cloîtrée, la rêverie du solitaire, d'où l'envie aux ailes noires de chauve-souris. Et tout cela, encore une fois parce qu'il se sentait pauvre.

## PARMÉNIDE

Que d'hommes de haute taille ont commencé par là !

## LE MARQUIS

Oui, mais pas ceux auxquels il devait s'égaliser. Alexandre était le fils d'un roi (une légende dit d'un dieu); Jules César, de la souche d'une déesse, avait pour ancêtres d'opulents aristocrates. Même chose pour Annibal; Frédéric II succédait à une tête couronnée. Lui, était forcé de coudre lui-même un bouton à sa culotte, quand il venait à en tomber un, ne l'oubliez pas. Par bonheur pour lui, la tourmente révolutionnaire battait déjà son plein et, dans l'une de ses raffales, elle se disposait à le changer de place pour le transformer en l'un des principaux acteurs du grand drame dont on ne connaissait alors que le prologue. Dans l'origine, n'oubliant pas qu'il venait d'être nourri par la mense royale, il était hostile à tout ce mouvement d'esprits révoltés, de niveleurs et de vanu-pieds, mais bientôt la marche des événements, une lecture de l'Encyclopédie, la soif du neuf avait retourné comme un gant ce fils d'un petit gentilhomme d'Ajaccio. La logique du mathématicien avait fait le reste. Il était pour cette nouveauté terrible qui devait, sous peu, changer la face du monde. Ses sentiments d'alors, il les a consignés dans une bro-

chure fameuse, dans ce *Souper de Beaucaire*, où il glorifie sans réserve l'œuvre de la Convention. Dès lors il déteste l'ancien régime. Il travaillera bien sûr à sa destruction, très prochainement, au siège de Toulon et bientôt après, sur les marches de Saint-Roch, en vendémiaire, quand il tirera le canon sur les royalistes. Mais, voyons, voilà la fleur de sa jeunesse tantôt fanée. Il s'est commencé une réputation ; il a eu de l'avancement ; il compte déjà parmi ces fiers champions de la première République dont le seul nom donne le frisson à tous les vieux monarques du continent ; mais a-t-il vécu un seul jour ? A-t-il eu même une heure de bon temps ? Il existe sur les marges du monde, entre M<sup>me</sup> Tallien, cette belle Eleuthère si commode, et la chaste M<sup>me</sup> Récamier, le nénuphar en chair et en os, il existe une sémillante créole, veuve d'un général mort sur l'échafaud. Il n'y a pas de femme qui soit plus femme, de brune qui soit plus brune, de séductrice qui soit plus tentante. Ouvrard, le munitionnaire, en a fait ses caprices ; Barras, le chef du Directoire, lui a fait présider ses orgies. Après un fait d'armes, quand il est hors de page, le nouveau général l'épouse. Eh bien, va-t-on dire, pour le coup, grâce à cette

enchanteresse, il va avoir de beaux jours et de belles nuits ; il va savoir enfin ce que c'est que le bonheur. — Mon Dieu, non, il n'en sera rien, absolument rien, et voici pourquoi. A la même date, la politique s'est emparée de lui et ne l'a plus quitté jusqu'au 5 mai 1821, jour de sa mort. La politique, qu'est-ce donc ? Une chose plus redoutable que la grande Bête de l'Apocalypse. La politique ! Autant dire d'un homme qu'il est attaché sur la cavale sauvage de Mazeppa, cheval indompté et fatal, qui ne sait pas s'arrêter, qui ne vous laisse point un moment de repos, vous emportant avec la folle rapidité d'une flèche, au triomphe parfois, mais presque toujours à une mort tragique. Pour la plupart des hommes, mais surtout pour ceux des classes d'en haut, la civilisation moderne a créé un *modus vivendi* plein de charmes. Je raisonne dans l'hypothèse où l'on est quelque chose et où l'on a quelque richesse. Celui-là vit donc dans une maison qui est à lui ; il a une famille qui l'entoure comme une ceinture de tendresse, des amis, des clients, des serviteurs, mille relations sociales ; au dehors, un paysage l'attend toujours pour lui sourire ; les champs fleurissent pour lui ; le ruisseau rajeunit l'herbe de ses

prés ; la forêt renouvelle la fronde verte qui lui donnera de l'ombre. Quand il rentre chez lui, ce sont d'autres enchantements à n'en plus finir. Tous les jours se changent en fêtes. Musées, théâtres, soirées où l'on se frotte à des gens d'esprit, souper de gala, bals, table de whist, lentes promenades avec un ancien camarade de collège, le roman du jour à lire, le tableau en vogue à aller voir, la musique nouvelle à écouter, toutes les nouveautés à lorgner ; voilà la vie, la vraie vie, un peu bourgeoise, si vous voulez, mais cent fois plus douce que celle de Sardanapale, infiniment plus variée, après tout que celle d'Héliogabale. N'est-ce pas pour en conquérir les diverses douceurs que tant d'esprits âpres et tant de cœurs-de lion se condamnent, durant les quinze premières années de la jeunesse, après le baccalauréat passé, à des labeurs non moins pénibles que ceux d'un forçat ? Tant il est vrai que cette existence de ver-à-soie sur sa feuille de mûrier, que je viens de vous dire, est à peu près unanimement regardée comme la plus haute expression du bonheur social. Mais pour les organisations politiques du genre de celle dont il est question, rien de tout cela. Ce dominateur de l'Europe,

il aura eu, pendant dix-huit ans, sous la main, la corne d'abondance d'où pouvaient sortir, à son gré, tous les biens, toutes les jouissances, tous les plaisirs, mais ç'aura été un Tantale comparable à celui de la fable : « la branche chargée de fruits que sa main croyait toujours atteindre le fuyait sans cesse ; l'eau fraîche dans laquelle il comptait se désaltérer s'éloignait constamment de ses lèvres. » En réalité, en fait de sensations, il aura été, peut-être, le plus indigent de tous.

## CÆLIO

Marquis, vous oubliez que le pouvoir suprême a, en lui, une ivresse d'essence presque divine, puisque, depuis l'origine des temps jusqu'à l'heure où je vous parle, on s'expose à tous les genres de mort afin de l'exercer.

## LE MARQUIS

Une erreur d'optique, mon cher poète. Pour en revenir à notre géant, nul autant que lui, n'aura bu à plein verre cette ivresse de la puissance royale, puisqu'en en ayant trop pour lui-même, il en versait le surplus à ses frères et aux maris de ses sœurs ; mais, incontestablement, il a éprouvé les dégoûts de Dioclétien qui couvrirait planter des laitues à Salone, la satiété de

Bajazet qui parlait sans cesse de se retirer, la lassitude de Charles-Quint qui s'en allait faire des pendules à Saint-Just, sous le froc d'un moine. Tous ceux qui ont tenu registre de ses faits et gestes, et Bourrienne, et M<sup>me</sup> la duchesse d'Abrantès, et le duc de Vicence, et le *Mémorial de Sainte-Hélène*, et jusqu'au valet de chambre Constant, énumèrent mille et une causes d'ennui, les ordres mal compris ou mal obéis, le fait de se tromper en matière d'hommes, ce qui lui a fait si souvent choisir ses pires ennemis ; l'envie qui sortait, avec tous ses serpents, du cœur de ses rivaux d'hier dont il avait fait des inférieurs ; les fils emmêlés de trois ou quatre polices étrangères, qui s'enroulaient, jour et nuit, autour de ses jambes pour le faire tomber ; trois armées debout à maintenir sur le pied de la discipline ; un général inhabile ou malheureux à redresser ; un pape hostile, dix cardinaux aux aguets, cent évêques déchaînés, quarante mille prêtres disposés à vomir contre lui des prêches incendiaires ; Paris, la capitale du monde moderne, à charmer, tous les matins, par le canon d'une victoire ou à faire taire par une fusillade de révoltés ; les exigences du commandement. Ce qui faisait qu'il n'était pas plu-

tôt assis sur un fauteuil aux Tuileries, qu'il lui fallait se jeter en selle sur son cheval blanc et courir la pretontaine afin de gagner la prochaine bataille, car c'en était fait de lui et de tous les siens, et de tout son château de cartes, s'il venait à en perdre une seule. Ah ! ce n'était pas assez ! Quinze cents lettres, dépêches, rapports, avertissements par jour, et il voulait tout voir par lui-même et dicter une réponse à tout. Il y avait encore le Conseil d'Etat, formé des savants jacobins de la Convention, chargés par lui de synthétiser nos 75,000 lois, de faire les Cinq Codes, œuvre d'une complication outrée, auprès de laquelle la machine de Marly ne serait qu'un jeu d'enfant, et il ne fallait pas qu'un seul article de ces cinq codes fût adopté sans qu'il l'eût examiné, comme un inspecteur des monnaies fait sonner la pièce d'or qu'on vient de faire passer sous le balancier. Autre chose. Comme chez nous, très vieille coutume monarchique, la foule imbécile éprouve à chaque instant le besoin de voir son maître, il ne pouvait se soustraire aux règles du cérémonial, imposé par des chambellans. Dès lors, un peu semblable au comédien qui s'habille dans les coulisses, il lui fallait tout à coup changer de cos-

tume et du petit chapeau que vous savez, de la redingote grise, de la lorgnette du champ de bataille, passer au manteau impérial, semé d'abeilles, à la couronne arrangée en diadème, au sceptre d'or, ce symbole oriental qui ne signifie pourtant rien dans notre Occident. Ainsi déguisé, car tous ces oripeaux le faisaient rire lui-même de pitié, il avait à donner audience à des roitelets ou à leurs ambassadeurs. Il assistait à une grand messe, célébrée par le cardinal Maury, à Notre-Dame. Il entendait les compliments hypocrites des grands corps de l'État. Ces farces augustes, une fois finies, sans s'arrêter, il avait à changer encore une fois de costume, à prendre un autre masque, un autre langage pour ouvrir des placets et donner des signatures. Sa tâche la plus souvent répétée, la plus rude, c'était de passer des revues. Trois heures de suite à cheval, le plus souvent au grand soleil. En tout cas, il avait à y humer par la bouche et par les narines cette poussière subtile et nitreuse du pavé de Paris dont Corvisart avait ensuite toutes les peines du monde à le débarrasser par des purgatifs.

## LA CHANOINESSE

Marquis, vous oubliez la compensation : les vivats enthousiastes du peuple.

## LE MARQUIS

— Ah ! madame, ces chaleureuses marques d'amour qui sortent de la poitrine des masses, il savait ce que ça vaut au juste, allez ! Du jour où il était venu en France, il avait été à même de voir les multitudes s'égosiller à saluer le succès du jour. Vive Louis XVI, restaurateur de la liberté ! Vive La Fayette, l'homme des deux mondes ! Mirabeau au Panthéon ! Vive Dumouriez, vainqueur de Pitt et Cobourg ! Vive Robespierre, l'Incorruptible ! Vive Barras, qui nous a sauvé du rasoir national ! (Ce dernier cri poussé par les belles dames aux seins nus qui effeuillaient des roses sous les pas de ce général d'une heure qui n'avait pas eu à sortir son sabre du fourreau.) Il avait vu même acclamer Siéyès, son collègue au Consulat, cet ex-abbé qui se tenait à cheval comme une paire de pincettes. Sous le rapport de l'ivresse des foules, il ne lui restait donc rien à apprendre. D'où il suit qu'il connaissait mieux qu'aucun autre l'en-droit et l'envers de la popularité. Et croyez bien que ces vociférations confuses ne pouvaient que

frapper désagréablement ses oreilles. Mais n'oublions pas nos prémisses. Faites le total de tant d'ennuis, de tant de labeurs, de toutes ces servitudes, de tous ces soucis renaissant toutes les vingt-quatre heures et dévorant vite la journée entière, et vous ne manquerez pas de vous dire : « Où donc cet homme prenait-il le temps de vivre ? » Je tiens de feu de M. de Cussy, son principal officier de bouche, qu'il n'avait pas le moyen de mettre plus de vingt minutes à chacun de ses repas. Il fallait qu'il avalât les bouchées en double. En cela, vous eussiez dit d'un de ces malfaiteurs qui, dans les auberges de grande route, se hâtent de se repaître afin de n'être pas surpris par les gendarmes envoyés à leur poursuite. Hygiéniquement parlant, c'était le plus déplorable des régimes. En conscience, il ne pouvait faire qu'un fort mauvais chyle, puisque l'Ecole de Salerne nous recommande de manger lentement, si nous voulons manger avec profit. Cela était d'autant moins concevable que, sous son règne, Paris était en plein épicurisme. On était au temps où se fondait le Caveau, cette académie des gourmands. On s'arrachait cet *Almanach des Muses*, dans lequel vingt poètereaux, tous plus soulardes les uns

que les autres, chantaient le vin et les belles, surtout le vin et la bonne chère. Contradiction non moins curieuse, les chefs de file de ses courtisans, ceux auxquels il donnait follement des tonnes d'or, élevaient l'art de la goinfrie jusqu'à la sublimité, jusqu'à l'ode. Cambacérés, l'archi-chancelier, un vieux renard de la Révolution, n'était pas seulement prince de Parme; il était unanimement reconnu comme prince des gastrosophes, ayant la meilleure table de la capitale, un cellier de cent barriques variées et, pour chef, un cuisinier qui dictait des formules à toutes les cours. Aussi le vieux coquin avait-il la mine d'un coq-en-pâte. Talleyrand, Fouché, Regnault de Saint-Jean d'Angely, imitaient cette posture. Pardon pour le mot: il n'y avait que celui qui, en pratique, tenait la queue de la poêle, pour absorber ses mets en insensé, quatre à quatre, et pour en subir les conséquences. On conçoit, en effet, qu'il ne digérât pas bien. Aussi, dès ce temps-là, sa figure, au lieu d'être rose, s'était-elle empreinte de ce ton d'ivoire jauni qui ne devait plus le quitter. Plus fort que ça: un mal terrible naissait de cette habitude de malmener ses organes. Un cancer d'estomac met, paraît-il, dix

ans à venir. Il date de 1810, apogée de sa gloire, celui qui devait le faire mourir en 1821, à Sainte-Hélène.

CORDÉLIA

— L'histoire ne lui reprochera pas d'avoir méprisé la mangeaille. Après tout, pour un grand esprit, il y a autre chose dans la vie.

LE MARQUIS

— Vous voulez dire, chère amie, qu'il y a l'amour ?

CORDÉLIA

— Sans doute.

LA CHANOINESSE

— Dans une nature d'élite, l'amour doit être la nourriture de l'âme.

PARMÉNIDE

— Quel amour ? Il y en a cent, au moins.

CÉLIO

— L'amour que Shakespeare donne à Roméo et à Juliette.

LE MARQUIS

— Il est divin, celui-là ; aussi est-il très rare. Napoléon ne l'a jamais connu ni même entrevu que chez autrui. En politique, habitué à faire une effroyable consommation de chair humaine, il ne voyait, d'ailleurs, dans la femme, qu'une

machine à faire des enfants. Vingt circonstances de sa vie accentuent cette façon par lui d'envisager le rapprochement sexuel. Ayant, au surplus, la tête bourrée de mathématiques, le caquetage, la frivolité et la mièvrerie de la compagnie de l'homme lui paraissaient donner à cette dernière, dans l'ordre des êtres, un rang inférieur. Un humoriste, qui professe visiblement pour lui un culte de latrie, Stendhal, son constant admirateur, l'étudie à la loupe à ce sujet. Non seulement il ne blâme en rien sa manière de voir, mais il s'efforce même de partager ses idées. « — Ce sont celles des Orientaux, » ajoute-t-il. Et il cite le plus qu'il peut de faits étranges, de bizarreries et de mots rudes jusqu'à la grossièreté pour bien faire voir quels ont été les principes du grand homme sur la créature que le Code civil, édifié par lui, a pourtant égalée à l'autre sexe. D'où ces antipathies venaient-elles ? Stendhal n'est pas éloigné de croire que cette attitude a été la suite irréfléchie d'un ressentiment plutôt qu'une sorte de doctrine amenée par l'examen. A l'en croire, lorsque l'écolier de Brienne, émancipé par son brevet d'officier, a fait sa première entrée dans le monde, il n'a eu et n'a pu avoir aucun succès

auprès des belles. Petit, mal enjambé, mince, pâle, maigre, jaune, de longs cheveux, des yeux aux lueurs sauvages, inélégant, très brusque dans ses gestes, ignorant ou voulant ignorer l'art de tourner un compliment, soulignant aussi sa pauvreté, comment aurait-il pu plaire aux Françaises d'alors, cent fois moins sérieuses que celles d'aujourd'hui ? L'humoriste prétend que l'accueil fait à cet Italien si fier aurait fait une vive blessure à son cœur et que cette plaie ne se serait point fermée.

## CORDÉLIA

Pourtant il est établi qu'il a aimé d'amour, au moins deux fois.

## LE MARQUIS

Parce qu'il a été marié deux fois ? La belle réponse ! Une chose bien établie, c'est que la présence des femmes lui était insupportable. Au faubourg Saint-Germain d'alors, antique forteresse de la légitimité, il y avait quatre ou cinq grandes dames, pas plus, des duchesses ou des marquises, peu importe, qui le déchiraient à belles dents, lui et sa cour de pacotille, disaient-elles. On m'a affirmé qu'il redoutait plus ces langues de vipère que tous les canons des rois, et cela n'est pas une chose incroyable.

La chanoinesse, qui a vu ce temps-là, pourrait nous renseigner là-dessus.

LA CHANOINESSE

Mon cher marquis, je dois avouer que vous parlez d'or. En se modelant sur M<sup>me</sup> de Staël, qu'il lui eût été si facile de gagner et qu'il avait blessée, cinq autres femmes à blason passaient leur vie à fourbir contre lui, surtout contre sa cour, des épigrammes à l'emporte-pièce. Ce sont elles qui, traduisant le Corse en mauvais français, appelaient dérisoirement la très digne M<sup>me</sup> Lœtitia « la Mère La Joie » et lui : « Nicolas. » D'autres plaisanteries, encore plus vives, le mettaient justement aux cent coups. Et, le cas échéant, il leur rendait avec usure la monnaie de leur pièce. Savez-vous son aventure avec l'une d'elles, qui était la plus spirituelle ? Un jour, on vint dire à l'Empereur que cette intraitable avait enfin consenti à mettre bas les armes et à se présenter à la Cour. Notez, s'il vous plaît, que M<sup>me</sup> de M<sup>\*\*\*</sup>, fort bien de sa personne sans cela, avait le visage fortement frappé de petite vérole. — « Sire, vint-on dire » un matin au maître des Tuileries, M<sup>me</sup> de M<sup>\*\*\*</sup> » sollicite l'honneur d'avoir, ce soir, son entrée » à la Cour. — Fort bien, répondit-il. — Et, en

» s'adressant au chambellan de service. —  
» Quand cette dame se présentera, on viendra  
» m'avertir. Je veux pouvoir lui faire la récep-  
» tion qu'elle mérite. » Vers dix heures, le  
chambellan reparait. Il annonce que la com-  
tesse, amenée par un beau carrosse, vient d'opé-  
rer son entrée dans les salons. Tout aussitôt,  
allant à elle, mais sans s'incliner, il fixe sur elle  
ses deux yeux de feu. « — *Tiens*, dit-il, *comme*  
*vous êtes grêlée !* » — *Ah ! sire*, riposte-t-elle  
aussitôt, *un Français me l'aurait fait oublier.* »  
— Mot charmant et cruel, pointe d'ironie qui  
entraîna comme un dard dans la chair vive du  
Corse, cette fois bien rencogné par une femme.  
Sur ce, il tourna les talons et remonta dans  
son cabinet, mécontent de lui-même et de tout  
le monde.

## LE MARQUIS

Ce n'a pas été la seule fois où il ait fait vilaine  
mine auprès du beau sexe. Ce même Henry Beyle,  
l'humoriste, dont je vous parlais il n'y a qu'un  
instant, appuie sur ce point qu'il était timide et  
gauche auprès des femmes. Encore un coup, il  
craignait leurs plaisanteries, leur rire bruyant.  
Et cette âme, inaccessible à la crainte, croyait  
se venger d'elles, au jour de sa puissance, en

exprimant sans cesse et crument un mépris qui n'était peut-être que du dépit retourné. A deux reprises, pour deux de ses frères, pour Lucien et pour Jérôme, il intervenait dans des affaires de cœur et voulut empêcher des mariages. Or, à cette occasion, il ne se défendait pas d'employer les plus gros mots de la langue et des images même que je ne consentirais pas à reproduire ici. « Des femmes sont des bâtons... boueux... : » on ne peut les toucher sans se salir ». Hélas ! c'est en toutes lettres dans sa correspondance. Mais il est évident, qu'en traçant ces mots, il est allé au delà de sa véritable pensée. Il voulait simplement indiquer les fautes de conduite où les femmes peuvent pousser un homme et le faire descendre de la plus haute situation. Répétons-le ; s'il haïssait les femmes, c'est qu'il craignait souverainement le ridicule qu'elles peuvent attirer à un moment donné.

CÆLIO

Mais, voyons, mon cher marquis, a-t-il été amoureux, oui ou non ?

LE MARQUIS

Il a été assurément amoureux, mais d'une certaine façon. Vous avez lu les *Mémoires de M<sup>me</sup> de Rémusat*, dame d'atours de l'impéra-

trice Joséphine. Celle-là n'y va pas par quatre chemins, puisqu'elle dit sans biaiser, que, trouvant ses trois sœurs et Hortense de Beauharnais fort à son gré, il a abusé de toutes les quatre. A la vérité, le prince Napoléon Jérôme a écrit un livre pour prouver que c'est là une calomnie posthume d'une femme, mécontente de n'avoir pas elle-même partagé la couche de Jupiter. Cherchez la vérité là-dessus, si vous pouvez. Mais ce que les échos du château ont dit de certain aux autres mémorialistes, c'est que, par son valet de chambre Constant, il eut presque toutes les dames de sa cour. Ici, tenez, si vous le voulez bien, je vais laisser la parole à Stendhal, le plus bonapartiste des écrivains.

## CORDÉLIA

Ce Stendhal était volontiers un cynique.

## LE MARQUIS

Il est vrai, mais ce qu'il y a de certain aussi, c'est qu'étant un psychologue enragé, il mettait une patience de héros à rechercher la vérité. A propos de ces amours forcés, voyez donc ce qu'il raconte. Je parle de ces dames auxquelles il donnait des titres, parfois aussi des dotations. Une d'elles, nouvellement mariée, le second jour qu'elle parut aux Tuileries, disait à ses voisines :

« Mon Dieu, je ne sais pas ce que l'Empereur me veut. J'ai reçu l'invitation de me trouver à huit heures dans les petits appartements ! » Le lendemain, les amies lui demandèrent si elle avait vu l'empereur : elle rougit extrêmement.

CÆLIO

Eh bien, cela prouve qu'il aimait à la hus-sarde.

LA CHANOINESSE

Dites comme les cosaques.

LE MARQUIS

Est-il bien sûr qu'Alexandre le Grand, Alcibiade, Annibal, Jules César et Charles XII aient aimé autrement ? Les femmes d'aujourd'hui, à bon droit raffinées, ne veulent pas entendre parler de façons pareilles. Eh bien, c'étaient les siennes. — Écoutons encore Stendhal.

« L'empereur, assis à une petite table, l'épée  
 « au côté, signait les décrets ; la dame entrait,  
 « il la priait de se mettre au lit sans se déranger.  
 « Bientôt, il la reconduisait lui-même avec un  
 « bougeoir et se remettait à lire ses décrets, à les  
 « corriger, à les signer. L'essentiel de l'entrevue  
 « ne durait pas trois minutes. Souvent son ma-  
 « melouck se trouvait derrière un paravent.  
 « Il eut seize entrevues de ce genre avec

« M<sup>lle</sup> Georges, et à l'une d'elles, lui donna une poignée de billets de banque. Il y en avait quatre-vingt-seize. » — Eh bien que dites-vous de ça ?

PARMÉNIDE, *en riant*

Je dis qu'il est bien étonnant que, chez nous, pays de l'honneur, parmi tant de dames, il ne se soit pas trouvé au moins une Lucrèce.

CORDÉLIA

Pour moi, messieurs, en ne perdant pas de vue notre thèse, je dis que ce voleur de virginités n'a pas eu une seule nuit d'amour. Conséquence logique : Il n'a pas su ce que c'est que le bonheur.

LA CHANOINESSE

Sans doute, je parle de ces choses-là comme un aveugle des couleurs, mais il me semble bien que, quand l'amour est une violence, ce n'est plus qu'un rapt, un viol, une tricherie. En fin de compte, un mauvais breuvage.

LE MARQUIS

Ce récit de Stendhal, que je viens de reproduire, prête à toute sorte de commentaires. Il fait voir, avant tout, que le demi-dieu descendait volontiers de son empyrée pour remplir le rôle de Casanova. Dans l'*Amphitryon* de Molière,

le roi des dieux respecte assez la femme dont il va s'emparer pour se présenter avec des formes polies. Ce qui fait dire très finement à Sosie :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Au palais des Tuileries, pas de mitaines ; aucune politesse. A l'aide du valet de chambre, seconde édition de Lebel, le ministre de ses fredaines, notre maître prend celle qui lui plaît, tel soir. On l'amène tandis qu'il revoit ses paperasses, et c'est tout au plus s'il tourne la tête. Tout à coup, il va à elle. Lui parle-t-il ? La chose est douteuse. Que pourrait-il lui dire ? Eh ! c'est tout au plus s'il sait son nom. Il va à elle, satisfait son désir en une vingtaine de minutes, peut-être en moins, et, le bougeoir à la main, la reconduit jusqu'au corridor d'où un affilié la jettera dans une voiture pour la ramener chez elle. Et il se remet à ses paperasses comme si de rien n'était.

En temps de guerre, les soudards, après une ville capturée, ne s'y prenaient pas d'une autre façon. Mais que passait-il ensuite dans ce cœur, s'il a eu un cœur ? Que pensait-il du fait ? A Stamboul, en traversant son harem, le Grand Turc jette le mouchoir à une Arabe du Hedjaz, et il n'en est que ça. Fort bien, mais ces mœurs

charmantes sont consacrées dans le Koran par le soufflé du Prophète, et d'ailleurs ces fleurs que le Sultan respire une à une pour les jeter ensuite, ce sont des femmes sans attaches et qu'il a achetées, payées de ses sequins. A Paris, de 1805 à 1810, le mariage était relié par la loi chrétienne qui prohibe l'adultère. Pour atténuer sa faute, on a dit que, lui, aussi, payait. L'humoriste nous rappelle que M<sup>lle</sup> Georges avait reçu une liasse de billets de banque. — Sue de l'or, Jacques Bonhomme ! — Il a eu deux favorites passagères ; une noble polonaise et une dame d'honneur de l'impératrice, la comtesse de Luxbourg, toutes deux d'une grande beauté. L'une et l'autre lui ont donné un fils. A ces deux bâtards, il a consacré un paragraphe dans son testament, décerné le titre de comte : le comte Walewski, le comte Léon, et aussi à chacun une dotation. — Paye toujours, Jacques Bonhomme !

Mais pour les autres, pour les enfants adultérins qu'il a introduits dans les familles, et l'on sait qu'il y en a eu, où serait la compensation ? Bast ! il y a des grâces d'Etat ! Cependant sa conscience était-elle en paix ? Si la peur de la justice divine ne le touchait pas, pouvait-il ne

pas craindre le ressentiment armé d'une rivale ou la vengeance d'un mari? On était précisément à l'époque, où commençant à traduire ou à trahir Shakespeare, comme on voudra, le père Ducis mettait *Othello* en vers français, vers que Talma récitait de manière à donner la chair de poule à 100,000 Parisiens en un mois. Comment un cri de vengeance conjugale ne s'est-il pas échappé, une seule fois, de ce milieu? Comment lui-même, le lendemain de ses équipées, pouvait-il ne pas être troublé à la vue des maris dont il s'était joué, car, vous le savez, c'étaient des gens de sa cour? Comment ne se disait-il pas : — « Il y en aura bien un qui sortira un poignard de sa gaine pour faire de moi un héros de théâtre? » En creusant cette question, je suis parvenu à y faire une réponse. C'est qu'il y a quatre-vingt-dix ans, on sortait à peine de deux époques anacréontiques : l'ancien Régime et le Directoire ; c'est qu'en ces temps-là, prenant tout très gaiement, on n'avait pas sur les choses de l'amour les idées farouches et sanguinaires qui nous ont été communiquées, vers 1825, par le romantisme. Tuer un homme, surtout un chef d'État, pour des fantaisies d'alcôve, nul n'y aurait songé. Tout le long du Paris

d'alors, on se répétait un vers de M<sup>me</sup> Victorine Babois, un bas-bleu d'alors :

L'Amour est un enfant : il faut lui pardonner.

Et, en effet, la mode de ce temps était de tout pardonner en cette matière. Les très petits poètes comiques de cette ère avaient d'ailleurs façonné l'esprit public à cet exercice d'une tolérance sans bornes : Colin d'Harleville, Picard, Andrieux ne comprenaient la vengeance qu'emmanchée dans un éclat de rire. Satire de Lilliputiens, dont s'accommodait un homme qui ne consentait à être contrecarré en rien.

#### LA CHANOINESSE.

Il a été marié deux fois. En premières noces il a épousé une créole brune, célèbre par sa beauté, fort recherchée pour les agréments de sa personne. Le second mariage, précédé du divorce, a mis dans son lit une jeune princesse blonde, nièce de Marie-Antoinette, et tenant ainsi par des liens de parenté aux plus grandes familles historiques de l'Europe. Les a-t-il aimées l'une et l'autre, si vous voulez ? S'il les a aimées, s'il a été aimé d'elles, il ne serait donc pas l'homme si à plaindre que vous voulez bien dire, monsieur le marquis.

## LE MARQUIS.

Vous pensez bien, chère madame, que la question, telle que vous la posez, est cent fois délicate. Toute cette matière touche trop aux secrets de la vie intime pour qu'on puisse se faire une opinion bien ferme sur la chose. On ne peut donc raisonner en cela que sur les faits qui ont été mis en évidence par l'histoire. En ce qui concerne Joséphine de Beauharnais, l'une des femmes qui se trouvaient souvent aux côtés de Barras, le chef réel du Directoire, était-ce pour son mérite personnel, était-ce pour aider à son avancement qu'il lui donnait son nom ? Les contemporains, Paul-Louis Courier surtout, dans les *Cent Lettres d'Italie*, n'hésitent pas à affirmer qu'il l'a surtout épousée comme une auxiliaire de la Fortune et pour le bien de son ambition. L'aimait-il ? Une correspondance datée de Nice, pendant la première campagne d'Italie, nous ferait pencher pour l'affirmative. Dans quelques-uns de ses billets, il a quelques épanchements de tendresse. Mais, voyons, s'il l'avait aimée sérieusement, aurait-il, à dix ans de là, consenti à lui déchirer le cœur en la répudiant ? Je sais la réplique : il y avait la raison d'État, le besoin d'avoir un fils provenant de ses

œuvres. Entre nous, du moment que, par un sénatus-consulte, il avait introduit dans la loi le mode d'adoption des Césars, il n'avait pas besoin de recourir à cet expédient, si cruel pour la première impératrice. Il avait amplement de quoi se choisir un successeur, soit chez ses frères, soit dans la parenté de sa femme. N'oublions pas que nous discourons sur le plus ou le moins de bonheur qui lui a été départi. Que de récriminations, que de scènes, que de paroles amères il a dû y avoir dans le moment de cette séparation : Joséphine, presque réduite à l'état d'Agar ! Quant à l'autre union, puisqu'elle était visiblement dictée par les exigences de la politique, il est clair que l'amour n'y était pour rien ou, du moins, pour bien peu de chose. Sous main, il avait pu apprendre que la jeune archiduchesse soupirait pour un jeune officier borgne, brillant aide de camp de son père, et le fait était si certain que, le jour même où il tomba, où elle fut ramenée à Vienne, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller se jeter dans les bras de ce premier amant. Personne n'ignore, du reste, qu'elle s'est encore rapprochée du comte de Neyperg, par un mariage morganatique. Ainsi les quatre ans qu'elle avait passés en France n'avaient

rien enlevé à la première attache de son cœur, à ses idées de jeune fille. Méditez sur cette situation et vous découvrirez que le grand soldat qui mettait sa main triomphante sur les deux tiers du continent européen n'avait pu asservir à son gré la pensée d'une tête blonde. Il y avait autre chose dans cet incident : ce mariage avec la Blanche Autrichienne ne plaisait pas à la France, et le peuple de Paris, particulièrement, ne craignant pas de se montrer irrespectueux, le disait tout haut ou laissait ses interprètes le dire pour lui en prose et en vers. Dans ces mêmes temps, un pamphlétaire royaliste du nom de Martinville, l'auteur du *Pied-de Mouton*, transportait l'épigramme sur les planches d'un de nos théâtres populaires. Voici ce qu'il faisait chanter à l'un de ses personnages :

On voit de ces mariages-là,  
Tous les jours, à la Courtille.  
L'matin, on rosse le papa  
Et l'soir, on épouse la fille.

En entendant ce couplet, chanté par un comique, Paris, toujours frondeur, riait à se tordre.

CÆLIO.

En France, on a toujours pris plaisir à chançonner le pouvoir.

## LE MARQUIS.

Si l'on se fût borné à jeter à travers la ville quelques brocards sur les faits du jour, il n'y aurait eu que demi-mal et les échos de ces petites satires n'auraient sans doute pas troublé le sommeil du triomphateur. Mais, par delà le vaudeville, grondait tout un orage d'écrits clandestins, de libelles persifleurs et de railleries sacrées. Le clergé se mettait tout à coup à faire tomber les vingt mille masques dont il s'était d'abord couvert le visage. Dans l'origine, lorsque le premier Consul, bravant les héritiers de l'Encyclopédie, rouvrait les églises, relevait les autels et rétablissait le culte catholique, sur un ordre reçu du Vatican, les prônes de 50.000 paroisses avaient célébré son nom. La consigne était alors de le comparer à Charlemagne. Son Eminence le cardinal Maury, archevêque de Paris, lui disait en face à haute voix : « Citoyen, premier Consul, vous êtes l'élu de Dieu ». Au lendemain du Concordat, quand le victorieux se mit, pour la première fois, à enlever un pape, les divers fonctionnaires qui s'étaient transmis ce vieillard, comme un colis, en donnaient un récépissé de la manière la plus irrévérencieuse. « *Reçu un pape en mauvais état* », écrivait un

général de division. Ces deux faits commençaient déjà à refroidir profondément le monde clérical. Après le sacre, le nouveau César mit la main sur le patrimoine de Saint-Pierre ; il ne craignit pas de donner à son fils nouveau-né le titre de roi de Rome. Pour le coup, la mesure était comble. Tout le monde latin ne mâchait plus que des paroles d'anathème. Dans la capitale de l'univers chrétien, sur la place Navone, Marforio et Pasquin, les deux compères, qui, depuis Sixte-Quint, échangent tant de quolibets, ne manquèrent pas de donner cours, à ce sujet, à leurs lardons.

MARFORIO. — *Ogni Francesi ladri,*

TRADUCTION : « — Tous les Français sont des voleurs. »

PASQUIN. — *No, ma buona parte.*

« — Non, mais il y en a une bonne partie, ou bien : —  
Non, mais c'est BONAPARTE. »

Vous pensez bien que la police des Tuileries, à laquelle il avait expressément enjoint de ne rien lui laisser ignorer, ne manquait point de le tenir au courant de cette petite guerre. Toujours le lion piqué au vif par le moucheron. Ce sont les ennemis insaisissables qui font le plus souffrir. Vous voyez ce qui se passait à Rome. A Paris, même jeu. Au séminaire de Saint-Sulpice, dans les couvents, chez les curés, on faisait circuler un autre genre de plaisan-

terie. — *Napoléon, empereur des Français*, dans l'anagramme de ces quatre mots, ils avaient trouvé cet anathème : — *Un pape serf a sacré le noir démon*. — Plus tard, à la chute de l'empire, le R. P. Loriquet, de Saint-Acheul, a introduit ce racontar dans l'*Abrégé de l'histoire de l'Eglise*, où il vous sera loisible de le lire. Mais tant que celui qu'avait sacré Pie VII était sur son trône, cette manière de logogriphe arrangé en épigramme n'avait été écrite qu'à la main et seulement colportée sous le manteau. C'étaient les pratiques des Mazarinades qu'on remettait en usage.

On raconte qu'une fois, en se rendant à la Grande Armée, ayant à s'arrêter à un relais, pour y dîner, il avait trouvé sous sa serviette l'impertinent anagramme. Il le déchira, cela va sans dire. Y mit-il de la colère? Ne fit-il qu'en rire? Je ne sais, mais Madame-mère, l'excellente M<sup>me</sup> Lœtitia, ne prit pas la chose doucement. Comme toutes les femmes d'origine italienne, la bonne dame était dévote. Ces mots terribles, au milieu desquels le nom de son fils était associé à celui du diable, ne pouvaient que bouleverser cette conscience craintive. La lecture de ce rébus la frappa autant qu'aurait pu le faire.

une sentence tombée d'en haut. Elle en pleura et César apprit qu'elle en avait pleuré. Sa mère versa des larmes pour un jeu de mots ! Si Fouché, duc d'Otrante, si Savary, duc de Rovigo, étaient parvenus à mettre la main sur l'auteur de ces lazzis ! Mais il n'y a que Dieu et le diable qui aient assez de puissance dans le regard pour voir ce qui se passe chez les prêtres.

## PARMÉNIDE.

Cela se peut : néanmoins, il a su les châtier, et sans faiblesse. Pour s'en convaincre, il suffit de feuilleter la Correspondance imprimée par Plon et déjà citée. Entre autres choses, on y remarque une lettre intime adressée à Joseph, alors roi de Naples. Napoléon raille son frère sur son trop de complaisances envers les hommes qui portent la soutane. « Une engeance, dit-il, une vermine qui empeste l'Italie et l'Espagne. Croyez-moi, mon frère, faites pendre un peu plus de moines. Ces prêtres-là sont les insectes qui rongent votre trône. »

## LE MARQUIS.

En France, après cette manifestation de l'anagramme, ce n'était pas aux récollets ni aux moines mendiants qu'il s'en prenait. D'abord, la chose eût été difficile, puisque la Révolution

avait supprimé les religieux de toutes les couleurs, et qu'il n'en existait plus un seul. En second lieu, comme il rencontrait dans le haut clergé une hostilité de moins en moins déguisée, c'était les grands vicaires et les prélats qu'il visait et qu'on mettait sous clé, à Vincennes, à Ham, et dans d'autres forteresses. Rien ne l'arrêtait dans ce travail de répression, pas même l'éclat de la pourpre. Au moment où il est tombé pour la première fois, en 1814, il n'y avait pas moins de sept cardinaux en prison. Celui qu'ils avaient appelé Charlemagne, ils le surnommaient maintenant Dioclétien. Ainsi donc les princes de l'épiscopat étaient appréhendés au corps ; on les bouclait ; mais ces rigueurs ne faisaient pas taire les prédicateurs véhéments : au contraire, et, vous comprenez ça ; ce porte-tonnerre auquel rien ne résistait dans le monde terrestre se trouvait soudainement arrêté dans sa marche triomphale. J'ai lu un sermon où, en termes doucereux, il était voué à tous les tisons de l'enfer, lui et sa race entière. — « Voilà qui est bien fait, non de D... ! » disait le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, un ancien soldat de la République, un homme qui savait à peine lire. Pourquoi, aussi, a-t-il eu

l'idée de *replanter* la calotte ? » Ce mouvement hostile du clergé, ces prêches haineux et l'écho que cela avait, tout le long du vaste empire, lui mettaient sans cesse martel en tête. Il a été un temps où il n'en dormait pas. Il n'en mangeait pas non plus. En sorte que le marquis de Cussy, son premier officier de bouche, tournait au Vatel. — « Ces hommes noirs, s'écriait-il, sont sans cesse sous ses yeux. J'ai beau faire servir, tous les jours, un poulet de grain à la broche, cuit à point, doré, comme il les aime ; on lui en met une aile sur son assiette. Peine perdue. Il n'y touche que du bout des dents. Il mange, mais il digère mal. » — Le cancer, non moins dévorant que le vautour de Prométhée, commençait à se révéler en lui.

PARMÉNIDE.

Si cette guère souterraine du clergé lui causait des insomnies et des indigestions, le sarcasme enfiéllé des républicains ne laissait pas non plus de faire de vives blessures à son cœur. Il y avait alors un bossu célèbre. Celui-là n'était autre que Desorgues, l'auteur de la fameuse cantate de 93, chantée à la fête de l'Être Suprême :

Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels...  
Père de l'Univers, suprême intelligence,

Beaucoup d'emphase, ce qui était bien porté à cette époque d'exaltation et de fanatisme humanitaire ; mais il y avait pourtant quelque grandeur là-dedans. Ce Desorgues était un jacobin fieffé et un mauvais poète, s'il faut en croire Marie-Joseph Chénier ;

Desorgues, qui prend sa rosse  
 Pour le coursier d'Apollon,  
 A pu prendre aussi sa bosse  
 Pour le roc du sacré vallon.

En raison de vers acariâtres sur le Dix-huit Brumaire, le premiet consul, s'efforçant de faire passer pour fou cet énergumène, l'avait fait enfermer à Bicêtre, ni plus ni moins que le marquis de Sade, l'exécrable auteur de *Justine*. Mais après une assez longue incarcération, ce Tyrtée des clubs put sortir et, au moment où l'Empereur fit placer au sommet de la colonne sa statue, Desorgues retrouva sa verve de démagogue. Il improvisa alors un quatrain brûlant, une flèche empennée et empoisonnée, qui visait le tout-puissant à la tête. Ces quatre vers, du reste, et très cruels et très beaux, sont demeurés dans l'histoire qui nous les conserve comme du Tacite ou du Juvénal. Goûtez-moi ça en passant. Goûtez-ça, et dites-vous que ça a précédé la su-

perbe invocation d'Auguste Barbier, l'artisan des *Iambes*.

Tyran, juché sur ton échasse,  
Si le sang que tu fis verser,  
Pouvait tenir sur cette place,  
Tu le boirais sans te baisser.

LA CHANOINESSE.

Je me rappelle fort bien que, rue Saint-Dominique, où j'habitais alors, ces quatre vers m'ont donné la fièvre. Je vois encore Hyde de Neuville s'écriant avec enthousiasme : — « Ah ! comme c'est beau ! »

PARMÉNIDE.

Il n'y avait pas que les incorrigibles jacobins pour faire ainsi, en plein Paris, le métier de sagittaire. Les royalistes aussi s'en mêlaient. Ceux qui avaient organisé la machine infernale pouvaient-ils se condamner au silence ? On composerait une Anthologie rien qu'avec leurs petits couplets. Il n'ont pas même consenti à lâcher le géant après qu'il a été à terre. Ouvrez le *Moniteur universel* du 26 avril 1817, vous y trouverez cette inspiration :

Celui qui dévora de nombreux bataillons,  
Qui nagea dans le sang, qui vécut dans le crime,  
N'a de rente que six millions ;  
Ce n'est pas un sou par victime.

Etonnez-vous que tant d'alertes, de noirs soucis, de nuits sans sommeil; de prose, de vers, de coups de théâtre, de vives émotions sans cesse renaissantes, de trois armées à diriger, de vingt ennemis coalisés à combattre, d'un enjeu grandiose à mettre sans cesse sur le tapis et à perdre, étonnez-vous qu'une existence si agitée ait pu faire naître le cancer à l'estomac! Est-ce que Mathusalem lui-même eût été de force à y tenir?

## CÆLIO

Au fait, si merveilleusement construit qu'il ait pu être, il n'avait du obtenir du grand Ouvrier qu'une machine humaine faite comme toutes les autres. Tant d'assauts, ces mille travaux, vingt traîtres, ces dépêches, ces rapports, la responsabilité d'un homme qui domine soixante millions de ses semblables, les rivalités entre lieutenants à étouffer, les bisbilles de sa famille, 600,000 soldats à maintenir sur pied, les complots impitoyables de l'Angleterre contre lui à déjouer, des serpents de toute sorte sortant de terre pour envelopper ses pas; la crainte bien naturelle d'un coup de poignard ou d'un baril de poudre, l'Europe frémissante, l'invincible Espagne déjà soulevée, les grandes dames du

faubourg Saint-Germain préparant leurs mots à double entente ; la presse ne demandant qu'à se démuseler ; les évêques maudissant, vingt mille curés discourant contre lui : voyons, un petit Corse de quarante-cinq ans, déjà obèse, aux trois quarts usé par le surmenage de la vie la plus turbulente, pouvait-il y résister ? Il aurait fallu être coulé en diamant pour ne pas s'en aller par une fissure du tube intestinal.

## PARMÉNIDE.

Et vous n'avez pas tout dit, Cœlio. Je poserais volontiers en fait que, pendant les seize années de son règne, ce maître de toutes choses n'a su jouir de rien. Autour de lui, ce n'étaient que grands repas, bals, concerts, fêtes, théâtres, romans d'amour. Ordonnance expresse de la Faculté de médecine de ne prendre part à aucune orgie. Les quatre saisons de l'année, vertes ou fleuries, toujours souriantes, passaient et repassaient à côté de lui sans qu'il eût le temps de détourner la tête de sa tâche pour les voir. A-t-il jamais joui de ce qu'il y a de charme dans une nuit étoilée ? A-t-il seulement contemplé, une seule fois, la poésie d'un clair de lune ? S'il contemplait la mer, c'était uniquement au point de vue des sciences navales, pour savoir

quand il serait opportun de faire une descente en Angleterre. Il aurait voulu, mais il ne pouvait pas lire les vers ni la prose, ni écouter la musique, ni admirer les tableaux, ni suivre les progrès de la science, puisque toutes ses minutes étaient prises. Autre sujet de regrets mélancoliques. Autour de lui pullulait la noblesse qu'il avait tirée des classes d'en bas pour la couvrir d'or, de rubans, de plumes et de titres. Généraux, maréchaux, amiraux, chambellans, ils avaient des châteaux, des parcs, des majorats, des carrosses, des valets, des chevaux, des chiens, des maîtresses, tous les attribus d'une existence seigneuriale et, pris à la glu par tant d'abondance, ils se mettaient à le regarder de travers parce que les caprices de son ambition les dérangent trop dans l'exercice de leurs plaisirs. « — Ah ça ! est-ce qu'il ne va pas » mettre fin à ce système de conquêtes ? Qu'est-ce » que c'est que cette politique de casse-cou qui » ne laisse à personne un instant de repos ? » Pourquoi nous a-t-il donné des tonnes d'or, » si ce n'est point pour les dépenser au gré de » notre fantaisie ? Des lauriers ! Nous en avons » assez ! Le moment est venu de dormir sur des » feuilles de roses. Eh ! qu'il aille au diable, avec

» sa vaine gloire ! » Peut-être les paroles n'étaient-elles pas dites, mais le sens de ces critiques se lisait en toutes lettres sur leurs plates figures, et un avenir prochain devait faire voir au monde combien il y avait, au fond, d'ingrats et de laquais dans cette éphémère aristocratie, noblesse qui ne durera pas trois générations.

## LA CHANOINESSE

Moi, messieurs, je suis portée à croire que les moments où il a été le plus triste, où il devait le plus boire d'amertume, c'étaient les instants, à la vérité, très rares et très courts, pendant lesquels il était seul avec lui-même. Bourrienne, ce secrétaire intime qui l'a si bien trahi, prétend, qu'à la longue, il s'était fait un cœur de marbre ; que l'égoïsme était devenu son seul mobile ; que le spectacle de ce qui arrivait aux autres le laissait froid. Je n'en crois rien. Celui de nos poètes qui le représente au palais de Fontainebleau, causant avec le pape captif et se laissant appeler tour à tour : *Tragediante ! Comediant !* celui-là aussi s'est imaginé que l'image des maux d'autrui glissait sur son cœur comme l'eau sur la toile cirée. Pour moi, je professe un tout autre sentiment. Je veux bien qu'il n'ait pas été un élégiaque. Je sais que, de 1791 à 1815,

on n'a jamais vu une larme tomber de ses yeux : non, pas même quand Lannes, à Essling, ayant les jambes emportées par un boulet, demandait à lui faire ses adieux avant de mourir. Il n'a pas pleuré, soit ; mais est-il possible, que vingt fois, il ait traversé au galop de son cheval des champs de bataille encombrés de morts et de mourants, où les sabots de sa monture foulaient des têtes détachées du tronc, où il entendait le râle des agonisants, où le sang coulait par ruisseaux et où, en se repliant sur lui-même, ne fût-ce que l'espace d'une demi-minute, sans être amené à se dire : « Tout ce carnage vient cependant de toi ! » Si peu sensible que l'aient supposé ses détracteurs, n'a-t-il pas eu, pendant ses nuits sans sommeil, la vision funèbre des deuils que l'envolée de son ambition faisait dans les familles, le gémissement des mères, les larmes des fiancées et des sœurs, la froide désolation des pères ? En s'en allant deux fois en exil, à l'île d'Elbe, d'abord, à Sainte-Hélène ensuite, n'a-t-il pas vu, par le vasistas entr'ouvert de la calèche, les champs de France en friche, parce qu'il avait enlevé tous les bras qui auraient pu les cultiver ? N'a-t-il pas vu les femmes s'atteler à la charrue, parce qu'il ne restait plus d'hommes

valides ni de chevaux pour le faire ? Détail tout à la fois tragique et comique : pendant ces deux mêmes parcours, double prélude du châtement, n'a-t-il pas été à même de constater que la race française, avant lui si vigoureuse, venait d'être stérilisée par ses conscriptions successives ? Au su de tout le monde, cette race si verte, elle a été par lui tant étêtée, tant rognée, tant saignée à blanc, qu'à la fin de ses guerres, pour s'accoupler aux jeunes filles, il ne restait plus debout que le rebut de l'enrôlement, c'est-à-dire des idiots, des bossus, des boiteux, des borgnes et des manchots. Les bancals et les goîtreux eux-mêmes avaient été pris. Des imbéciles, je le sais, ont ri de ces derniers points, mais c'est de là que part cette dépopulation du pays qui effraye à bon droit les patriotes. Cependant faites de ce que je viens de noter un tout et vous courrez à cette conjecture, qu'à moins d'avoir été le dernier des monstres, il a dû être vivement ému, le jour où il s'est mis à faire son examen de conscience. Est-ce qu'il n'a pas dû alors se comparer à ce Minotaure de Crète qui dévorait périodiquement la plus belle jeunesse d'Athènes ?

PARMÉNIDE

En admettant que, par moments, dans le si-

lence des nuits, la voix de la conscience ne se soit pas mise à lui parler sur un ton sévère, il lisait ou se faisait lire ce que son temps pensait de lui et, dès lors, il a eu le moyen de présenter les jugements de l'histoire à son sujet. Il est bien entendu que les accents de la vérité ne plaisaient point à son oreille. Ce n'était pas pour autre chose que M<sup>me</sup> de Staël était exilée, Benjamin Constant écarté des affaires, Châteaubriand négligé, Desorgues incarcéré à Bicêtre et Charles Nodier à Sainte-Pélagie, où il expiait le crime d'avoir composé la *Napoléone*. A cause de la *Promenade à Saint-Cloud* et de l'*Épître à Voltaire*, Marie-Joseph Chénier, vieilli et pauvre, trouvait à peine de quoi ne pas mourir de faim ; Ducis, le premier qui nous ait donné le goût de Shakespeare, invité, sous le Consulat, aux dîners de la Malmaison, se sauvait, à travers le gros temps d'un soir d'été, pour n'être pas obligé de figurer parmi les premiers flatteurs. Trois grands italiens protestaient avec énergie, le chevaleresque Alfieri, un enfant du nom de Léopardi, et un autre poète, qui stipulait au nom de sa patrie humiliée : ce grand diable d'Ugo Foscolo. Si vous lisez les *Lettres de Jacques Ortis*, son chef-d'œuvre, vous verrez,

comment il le traite du haut en bas. Eh ! dame, il ne pouvait lui pardonner ce traité de Campo-Formio par lequel il avait livré à l'Autriche la sérénissime république de Venise. « Ah ! le petit brigand ! » s'écrie-t-il à plusieurs reprises. Dans les mêmes jours, Walter Scott écrivait les *Lettres de Paul*, pages sans doute pleines de fiel britannique, mais qui ont parfois le ton d'un réquisitoire justifié par les faits. Mais celui des hommes de cette grande époque qui a le plus noblement fait comprendre au triomphateur la sévérité de son ressentiment, ça été Beethoven, l'Orphée des âges modernes. Tant qu'il avait mis son épée au service des idées républicaines et de la liberté des peuples, le plus grand des musiciens, l'ayant en haute estime, lui faisait l'hommage de sa symphonie n° 7. Du jour où, en Brumaire, à Saint-Cloud, il avait commis l'attentat que vous savez, Beethoven, trempant une plume dans l'encre, effaçait son nom et le tenait comme un homme dont un grand artiste n'avait point à s'occuper. Ces réprobations, déjà si vives aux heures où l'homme était sur un trône, étaient si conformes à la justice, que, plus tard, au lendemain de sa mort, elle devaient se retrouver, en prose et en vers,

dans les œuvres impérissables de trois poètes chers à la jeunesse : Lamartine, Alfred de Vigny et Auguste Barbier. Ce dernier surtout a formulé, en lettres de feu, une apostrophe qui le poursuivra à travers les siècles.

O Corse aux cheveux plats, que la France était belle  
Au doux soleil de messidor.

J'arrête ici cette liste des vengeurs de l'histoire, de la poésie et de l'art, mais je ne veux pourtant pas omettre ce futur proscrit de Guernesey, un frère du Dante, qui, dans des chants immortels, intitulés les *Châtiments*, publiera, à un million d'exemplaires, un poème implacable : l'*Expiation*.

CÆLIO

Il est à dire, en effet, que la justice immanente réservait au Géant des batailles, en guise de neveu, un nain qui soufflerait sur sa gloire et qui rapetisserait sa statue.

LE MARQUIS

Vous avez raison : tout compté, il n'a pas su ce que c'est que le bonheur.

PARMÉNIDE

Malheureux grand homme ! Pauvre dieu !

LA CHANOINESSE AU VALET

Joseph, renouvelez l'eau chaude du samovar.

### III

#### SECONDE SOIRÉE

(Mêmes personnages. — Même Salon. — On prend le thé, en causant.)

PARMÉNIDE R\*\*\* à *Cordélia*.

Comment ! madame la marquise, vous ne vous tenez pas pour suffisamment renseignée ?

LA MARQUISE

Non, mon cher philosophe, Cælio et vous, très-certainement, vous vous êtes montrés très-diserts. La thèse que vous avez posée peut avoir été vaillamment soutenue, mais, à mon gré, tout cela était trop sommaire. En sorte que la démonstration ne me paraît pas complète. Je la tiens donc pour non convaincante. Dix poètes et vingt historiens nous donnent le « bonhomme » comme ayant été heureux et, jusqu'à preuve contraire, je penserai comme ces beaux esprits.

PARMÉNIDE

S'il en est ainsi, nous allons revenir à notre logomachie.

LE MARQUIS à *Celio*.

Poète, mon devoir de mari me commande d'être avec la marquise. Ainsi, canonniers, à vos pièces !

CELIO

Soit. Nous ne boudrons pas à la bataille, allez ! (*A la Chanoinesse.*) Mais vous, madame, avec qui êtes vous ?

LA CHANOINESSE

Avec personne. Autant que faire se pourra, je serai avec la vérité.

PARMÉNIDE

Avec la vérité historique ou avec la vérité philosophique ?

LA CHANOINESSE

A mes yeux les deux n'en font qu'une.

CELIO

Pas toujours. N'importe. Les positions étant bien établies, il ne s'agit plus que d'engager l'action. Mais par où vous plaît-il qu'on commence ?

LA MARQUISE

Par où vous voudrez. La chose, à mon sens, est indifférente. Suivre un ordre chronologique serait peut-être ce qu'il y aurait de mieux, mais comme la causerie s'enroule sans cesse et à tout

propos en mille tournoiemens et en cent zig-zags, plus capricieux les uns que les autres, rien n'empêche qu'on mène la chose à bâtons rompus.

PARMÉNIDE

La méthode de Platon. Elle est bien vieille, mais toujours bonne.

LE MARQUIS

Eh bien, vous le voyez, messieurs les dialecticiens, on vous laisse la bride sur le cou, comme on dit à l'école. Allez-y rondement.

CÆLIO

Il est un point à poser, avant tout, si vous le voulez bien.

LE MARQUIS

Lequel ?

CÆLIO

C'est que, pour mettre nos conclusions bien en évidence, nous aurons plus d'une fois recours à la ressource des redites. Est-ce concédé ?

CORDÉLIA

Parfaitement, mon cher poète.

LA CHANOINFSSE

Oui, quant à moi, je suis fort d'avis qu'on puisse rappeler des faits déjà produits ; néan-

moins, il ne faudra pas abuser des citations, surtout des citations en vers.

CELIO, *souriant.*

En cela, madame, il y a consentement unanime.

LÈ MARQUIS

Une chose que vous n'avez pas vue, messieurs, ou que vous avez affecté de ne pas voir, c'est que, de 1799 à 1802, la tournure des évènements avait fait de lui l'homme nécessaire. N'oubliez pas qu'au retour d'Égypte, il avait la tête toute ensoleillée de gloire à cause de vingt batailles gagnées. Je veux vous rappeler qu'à un grand banquet militaire, l'armée du Rhin et l'armée de Sambre-et-Meuse réunies, le jeune général n'ayant pu y assister, Lazare Hoche, qui présidait, leva son verre et s'écria : « *A Bonaparte! Ce nom-là dit tout.* » — Quand il reparut à Paris, la République n'avait plus de ces fêtes ni de ces triomphes. A l'extérieur, les choses allaient de mal en pis; l'Autriche reprenait l'Italie. A l'intérieur, les complots royalistes enserraient la capitale et la province de leurs trames serpentines et ne se gênaient pas pour prédire la rentrée prochaine des Bourbons. Les *pourris* du Directoire, comme on les appelait,

ne pensaient qu'à leurs plaisirs ou à grossir leur fortune. On recommençait à vivre cyniquement comme au temps de la Régence. Résultat : il y avait double dissolution et politique et morale. Il est revenu du Caire et, il n'y a pas à le nier, quoiqu'il eût violé la loi, la ville tout entière l'a acclamé comme un sauveur.

CÆLIO

La loi, il avait juré de lui obéir.

LE MARQUIS

D'accord. Il a commis un crime. Mais, que voulez-vous ? Si cet attentat n'eût pas eu lieu, qu'arivait-il ? Encore trois mois et la France était envahie, et Paris devenait tout à la fois le théâtre de la guerre étrangère et de la guerre civile.

Et, d'ailleurs, voyons, les Républicains détenaient le pouvoir sous la forme quasi-monarchique de la Pentarchie. Pourquoi n'ont-ils pas su le garder ? Comment n'ont-ils rien prévu ? Le principal facteur du 18 Brumaire, ç'a été leur incapacité, c'a été leur mollesse. Que Bernadotte, qui était gouverneur de Paris, se mît à la tête de quinze cents hommes seulement pour arrêter le violateur de la Constitution, et le mouvement avortait. On conduisait le coupable, la nuit, à Vincennes ; il était fusillé, le lende-

main, au petit jour. Et tout finissait par là.

PARMÉNIDE R<sup>\*\*</sup>.

Bernadotte était dans la conjuration.

LE MARQUIS

Non. Il n'y était pas encore. Il s'y est mis, quand il a vu qu'elle réussissait. C'est ce qui arrive de tout temps et en tout pays chez ceux qui hésitent. Mais j'insiste sur ce que je viens de dire : il n'y avait à cette époque que des républicains de papier mâché. A l'heure où, secondé par Lucien, son frère, président des Cinq Cents, le jeune général, pâle, effaré, craignant pour sa tête, entrait dans la salle de l'Orangerie pour en sortir et pour y rentrer, trois hommes seulement lui barraient le passage. Ces trois représentants du peuple étaient Grand-maison, Bigonnet et Aréna, celui-là, dit-on, armé d'un poignard. Bigonnet, de Mâcon, était le plus énergique. Il l'avait saisi au collet. — *Jeune téméraire, que fais-tu là ?* — A la bonne heure, mais ce Bourguignon avait beau faire. Ayez donc la figure d'un grand citoyen, d'un héroïque défenseur des lois, quand vous vous nommez Bigonnet ! Hélas ! la République périssait par où elle avait péché. Elle s'était émasculée à force de querelles intestines.

Elle s'était étêtée. Voyez la différence des temps! Ç'aurait été une toute autre chanson, s'il fût seulement resté debout cinq ou six de ces âpres Montagnards de 93 qui s'entendaient si bien à affronter la mort. Par un effort d'esprit, imaginez qu'ils ne se sont pas entre-tués six ans avant. Qu'on suppose l'impossible, qu'on admette que la tête de Gorgone de Danton se montre dans cette bagarre; que Billaud-Varennes n'ait pas été déporté à la Guyane; que Robespierre soit toujours sur pied. Saint-Just, si valeureux et si superbe, assistant à cette séance, Saint-Just l'inflexible, en face de Bonaparte, deux fois en faute, par sa fuite d'Egypte et par suite de son attentat! Lequel des deux fera baisser les yeux à l'autre? Moi, je ne crois pas que le jeune et beau Spartiate, l'auteur de la déclaration des *Droits de l'homme*, eût *flanché* devant le Corse. Mais ce ne sont là que de folles conjectures et d'ailleurs, Bonaparte, l'auteur du *Souper de Beaucaire*, connaissait trop ces régicides. Il ne s'y serait pas frotté, croyez-le bien! Ils ne badinaient pas, eux, en matière de République.

LA CHANOINESSE

Vous vous amusez à des hypothèses, et nous

avons à discourir sur des réalités. A propos de ces scènes de l'Orangerie, a-t-il, oui ou non, couru des dangers ou bien les graves historiens nous ont-ils menti en parlant d'instruments de mort ?

## CÆLIO

Il me semble l'avoir déjà dit : il n'y a eu d'exhibé qu'un poignard, celui d'Aréna, et l'on n'a pas tardé à savoir qu'il n'avait servi qu'à faire un geste, le simulacre du sacrifice. A la vérité, les grenadiers de Lefebvre, accourant au pas de charge, la baïonnette en avant, ne lui auraient probablement pas laissé le loisir de pousser les choses jusqu'au dénouement tragique, mais si l'idée républicaine a, ce jour-là, manqué de héros, la grandeur du crime n'en est pas moins démontrée. L'homme a été un parjure envers la loi et un traître envers la patrie. Un serment est chose sacrée

## LE MARQUIS

Plutarque fait dire à Lysandre, le tyran d'Athènes : « Il faut amuser les enfants avec des osselets et les hommes avec des serments. » Prenez bien garde qu'en rappelant ce mot d'un grec qui se modelait sur Ulysse, je ne prétends pas du tout donner raison à ceux qui se jouent

de la parole jurée. Quand on pose sa main sur son cœur et qu'on promet d'être fidèle à une loi, c'est cent fois plus solennel que si l'on mettait sa signature au bas d'un billet à ordre ou d'un acte passé par devant notaire. J'ajoute que, si le parjure a en vue l'usurpation du pouvoir, il y a double crime et, me flattant d'être en cela d'accord avec la morale des anciens et la philosophie des modernes, je repète le grand alexandrin des *Châtiments* :

Tu peux tuer cet homme avec impunité,

Mais, à propos de l'auteur du Dix-huit Brumaire, ce à quoi je reviens, c'est à une étrange série de circonstances atténuantes. Premièrement, les satrapes du Directoire, Siéyès et Barras surtout, ne songeant qu'à la satisfaction de leurs tripes, laissaient la République s'en aller à vau-l'eau et la France se fendiller. Secondement, le pays, fatigué des longs discours, aspirait tout à la fois au repos et à l'action par les besoins du commerce et de l'industrie. Ceux qui labourent, ceux qui bâtissent, ceux qui forgent, ceux qui étudient, s'unissant à ceux qui s'amusent, demandaient un bras de fer en état d'imposer la paix aux frontières et l'ordre à l'intérieur. A ceux qui formaient ces *desiderata* se joignaient les

survivants du grand œuvre de la Révolution que les jactances du royalisme commençaient à inquiéter. Ceux-là recherchaient un homme nouveau dont ils se feraient une sauvegarde.

PARMÉNIDE

Dites donc tout de suite un dictateur, sans marchander sur le mot.

LE MARQUIS

Eh bien, soit ; un Coriolan, un Sylla, si vous le voulez, car ils n'ignoraient pas qu'un prince, revenant de l'émigration, avec le drapeau de la vieille monarchie à la main, ce serait le signal d'une terreur blanche, un état de choses qui serait pour eux, débris de la Convention, l'exil et peut-être la mort. Ces craintes, du reste, ils les ont très nettement formulées dans une réunion fameuse, quoique le récit de ce conciliabule ne figure pas dans la grande histoire.

LA CHANOINESSE

Parlez-vous donc d'un complot ?

LE MARQUIS

Je parle d'une soirée de Régicides qui a eu lieu à l'époque où l'ancien commandant en chef de l'armée d'Italie occupait la première magistrature. Les Républicains d'origine le regardaient d'un œil sévère, mais, néanmoins, ils tenaient

à le conserver. Il venait de se faire nommer consul à vie. Il était donc déjà assimilé à un roi, mais il disait, dix fois par jour, vouloir garder invariablement l'étiquette de la démocratie. Il résultait pour eux de cet état de choses une suffisante sécurité. Au milieu de ces temps si relâchés en tant qu'obéissance, son prestige était devenu un éclair d'autorité. Universellement accepté par les intérêts, par la nouvelle propriété, celle qui venait de la vente des biens nationaux, par le commerce, par l'industrie, par la finance, par le monde des arts, il n'avait qu'à contrecarrer les sursauts du Jacobinisme et les entêtés de la monarchie, les derniers chouans. En sorte qu'on voyait en sa personne la force sociale la plus considérable du pays.

PARMÉNIDE

Une copie de Cromwell, transplantée sur le sol français.

LE MARQUIS

Oui, à peu près. Ainsi ceux qui sont prompts à s'alarmer sur la fragilité du pouvoir trouvaient dans cet expédient de quoi se rassurer. Mais cependant cette vie de soldat, quand ils y réfléchissaient, leur mettait la puce à l'oreille. En le voyant partir, en 1800, pour la seconde cam-

pagne d'Italie, ils étaient saisis d'une soudaine épouvante. Leur effroi peut facilement se figurer. Ils étaient dans les transes aussitôt qu'il eût traversé le mont Saint-Bernard. Sans doute, il était jeune, puisqu'il n'avait encore que trente-et-un ans. Il était valide. Il paraissait bien construit, fait à tous les climats, autant au soleil d'Afrique qu'aux glaces du Nord ; mais la nature ne l'avait pas mis à l'abri d'une balle ni d'un obus. Il y avait des conspirateurs dans l'armée, peut-être aussi des machines infernales. En tout cas, à l'étranger, le poignard d'un Scévola pouvait lui trouer la poitrine. Mais les suppositions de la guerre suffisaient. Qu'arriverait-il, s'il venait à être tué en donnant un ordre à ses aides de camp ou en faisant charger ses canons ?

CÉLIO

Ils craignaient de manquer de maître !

LE MARQUIS

Mon Dieu, oui. Parmi ceux qui envisageaient ce point noir, on signalait presque tous les hauts fonctionnaires. A ces mangeurs de budget se mêlaient d'anciens bonnets rouges, juges impitoyables de Louis XVI. Il s'y trouvait surtout des acquéreurs de châteaux et d'abbayes. Il y avait enfin, dans cet amalgame, d'anciens nobles qui,

fatigués de porter en eux le fardeau d'une fidélité trop pesante, s'étaient ralliés au chef de la démocratie militaire. Ajoutez-y les *Riz-pain-sel*, va-nu-pieds d'hier qui s'étaient enrichis en un instant. Tout cela formait le sommet du parti de l'ordre. C'étaient ces braves gens-là qui avaient fait déporter les journalistes républicains à Cayenne et fusiller les derniers chouans en Bretagne. Bonaparte venant à leur manquer, ils seraient menacés sous forme de repréailles ; ils étaient en effet entre l'enclume et le marteau. Ils auraient autant à redouter de la fureur des frénésies jacobines que de l'aveuglement d'une restauration bourbonnienne. Raison suffisante pour qu'ils se missent à demander un autre chef, un suppléant du consul, un président.

PARMÉNIDE

Cette race-là, je la connais. C'est celle qui, voilà dix-neuf cents ans, faisait dire à Brutus cette parole de désenchantement, recueillie par Cicéron : *Nimum timemus famem, exilium et mortem*. « Nous craignons trop la faim, l'exil et la mort : voilà pourquoi il n'y a plus de vertu républicaine. »

LE MARQUIS

Mon cher, Brutus serait, de nos jours, un

atrabilaire à vêtir de la camisole de force. Mais je reviens à l'histoire de ma soirée, si vous le voulez bien.

## LA CHANOINESSE

Chez nous, on aime toujours ce qui est anecdotique.

## LE MARQUIS

Les journaux et les *Mémoires* du temps, si profondément ignorés de nos jeunes générations, racontent tout au long les terreurs, les allées et venues, les démarches, les cris d'alarme et les petits complots de ces soutiens de l'ordre social en l'an X. C'est tout à la fois du drame et de la comédie.

..... La scène se passait dans un riche salon de la Chaussée d'Antin, le quartier du beau monde d'alors. Il était près de minuit. Des flambeaux étaient posés sur la table. On avait reconduit les femmes et fait sortir les valets. Dix ou douze hommes des plus importants se trouvaient dans ce local. Ces hommes, je pourrais les nommer, mais ce serait au prix de mille chamailleries. Sachez seulement qu'ils ont fait souche d'aristocrates. Presque tous, cachant leur bonnet rouge dans leurs poches, ont été conseillers d'Etat, ministres, sénateurs, pairs de

France, serviteurs de la première République, courtisans de l'Empire, des Bourbons et des d'Orléans. En réalité, voyez en eux des rongeurs, mangeant le gâteau de miel du budget, sous tous les régimes. A l'heure qu'il est, ils ont des rejetons, fils et petits-fils qui forment ou nos gouvernants, ou nos élégants, ou la fine fleur du parti bien pensant. — Mais vous allez voir ce qu'ils disaient dans ce conciliabule, il y a quatre-vingt-douze ans.

N<sup>o</sup> 1. — Citoyens, si Bonaparte vient à être tué, que deviendrons-nous ?

N<sup>o</sup> 2. — Le fait est qu'il est indispensable d'avoir sous la main un chef de rechange.

N<sup>o</sup> 3. — Bien dit. Un homme qui représente tout à la fois la Révolution et l'ordre, les nouveaux intérêts.

N<sup>o</sup> 4. — Ce gros coquin de Siéyès a dit : « — Si les jacobins reviennent, ils me guillotineront ; si les Bourbons reparaissent, ils me feront pendre. » Ce sera un peu notre sort à tous.

N<sup>o</sup> 5. — C'est compris. Va pour un chef. Un homme de ce temps, mais quel homme ?

N<sup>o</sup> 6. — Eh bien, messieurs, passons en revue tous ceux qui sont *possibles*.

N<sup>o</sup> 7. — Que dites-vous de Cambacérés ?

N° 8. — Cambacérés a donné des gages à la Révolution, mais c'est un homme faible. D'ailleurs, il fait un dieu de son ventre. Il a peut-être de la sympathie pour l'ancien régime, mais les royalistes le méprisent et les hommes nouveaux le suspectent. Il ne vaudrait rien.

N° 9. — Et Lebrun ?

N° 10. — Un zéro en chiffres. Il aime l'argent. Il se laisserait gagner par Louis XVIII.

N° 11. — Talleyrand, alors ?

N° 12. — Un prêtre défroqué ? Tout le monde a l'espèce en horreur. Jamais le pays ne lui obéirait.

N° 1. — Eh bien, et Abrial ?

N° 5. — Pas assez de relief. Le citoyen Abrial ! Ça ne dirait rien ni à la bourgeoisie, ni au peuple, ni à l'armée, ni à personne.

N° 3. — Bertrand Barrère ?

N° 7. — *L'Anacréon de la guillotine* ! Un ambidextre ! La veille du 9 Thermidor, il avait dans ses poches deux discours : un pour, l'autre contre Robespierre. Passez à un autre.

N° 4. — Eh bien, voyons ailleurs. Si nous choisissons Masséna ?

N° 6. — Excellent soldat, mais pas orateur.

Or, c'est à Paris comme à Athènes : *il faut avoir de la gueule* ; il faut parler en public.

N° 10. — Bernadotte ?

N° 5. — Bon général, honnête homme, mais pas assez d'énergie. Il se laisserait mettre en cage comme un serin.

N° 2. — Et Moreau ?

N° 7. — Du talent, de la bravoure, un extérieur qui plaît, mais trop voluptueux. On n'aurait qu'à lui envoyer une jolie femme et ce serait un nouvel Holopherne.

N° 1. — D'ailleurs, laissons là l'armée. Bonaparte fait notre affaire, mais il nous a dégoûtés des soldats. Avec des traîneurs de sabre, le gouvernement est toujours la fable de La Fontaine : *Le cheval volant se venger du cerf*. Pas de général ! Pas de panache !

N° 12. — Permettez ! La France aime les tambours et le spectacle des plumets. Je propose La Fayette.

N° 7. — La Fayette n'aurait point un parti assez puissant. Les citoyens de Paris lui seront éternellement reconnaissants de lui avoir dû la faculté de porter des uniformes et des épau-  
lètes ; l'armée ne l'accepterait que difficilement. C'est un homme de bien, un ami

pur de la liberté. Il faut en faire un sénateur.

N° 9. — Bonaparte tué à l'armée, on pourrait se rabattre sur Lucien, son puîné.

N° 6. — Laissez donc ! Un homme politique qui passe son temps à faire des vers !

N° 9. — Eh bien, et Joseph Bonaparte, le frère aîné ?

N° 5. — Ni celui-là non plus. Un efflanqué ! un timide ! un imbécile ! un homme qui dessine lui-même sa livrée !

N° 1. — Qui choisir, alors ?

N° 3. — Nous sommes ici pour chercher. Cherchons.

N° 5. — Je propose Fouché. Il a de l'énergie, celui-là.

N° 7. — Fouché a voté la mort, mais c'est un fin renard : il serait capable de vendre la Révolution au frère de celui qu'il a condamné à mort.

N° 2. — Un homme solide, doublé d'un honnête homme, c'est donc bien difficile à trouver en France ?

N° 1. — C'est un merle blanc.

N° 4. — C'est la semaine des trois jeudis.

N° 6. — C'est la mer à boire.

N° 9. — C'est le diable à confesser.

N° 2. — Et cependant le temps presse. Cherchons encore et décidons vite.

N° 1. — Je propose Carnot.

N° 3. — Au fait, comment se fait-il que nous n'ayons pas encore songé à Carnot ?

N° 6. — Carnot a toutes les conditions requises.

N° 7. — Il a voté la mort.

N° 9. — Il est ferme, intelligent, brave, organisateur. Il sait parler.

N° 5. — Oui, mais le souvenir du 18 fructidor ? En ce temps-là, Carnot conspirait avec les royalistes.

N° 4. — On l'a dit comme on dit tant de choses, mais le fait n'est pas prouvé.

N° 1. — Carnot est l'oiseau rare : législateur, soldat, orateur, citoyen, le protecteur de Lazare Hoche, l'ami de Moreau, le conseiller de Bonaparte, l'homme qui représente le mieux le grand mouvement social que nous venons de traverser. Je me prononce pour Carnot. Notre sauveur, au besoin, ce sera lui.

N° 6. — Soit, mais taisons-nous. Que son nom soit dans notre mémoire. Carnot sera notre homme, mais si Bonaparte le savait !

Ici, l'on a échangé des poignées de main et

l'on s'est séparé — sans rien dire. — Dénouement de tous les complots.

Et c'était faire des ronds dans l'eau ou un jeu d'enfants.

## CÆLIO

Pour le malheur de notre pays, les conjectures des peureux de l'an X ne se sont pas réalisées. Bonaparte a vécu. Il est devenu Napoléon. Il a vaincu, conquis et brisé l'Europe, mais à la condition, *sous-entendue*, de voir la France vaincue, conquise et brisée à son tour. Et, par le fait de la plus cruelle des récidives, le châtement a recommencé sous un étourneau que nous avons pris pour son neveu. Une mer de sang, deux millions de Français tués, dix milliards dévorés, notre territoire rogné en 1815 et, en 1870, diminué de deux provinces, et ces sacrifices surhumains ne sont pas arrivés à leur fin ! Il est cent fois pénible d'avoir à se dire que tant de mal et tant d'opprobre eussent été évités si, en 1800, la France avait eu la sagesse de nommer un Washington. Mais les Washington, ça ne pousse pas sur notre sol, puisque nous n'aimons que les casse-cou, les polichinelles dorés sur tranche. Un peu plus, et un général éventé et danerret reprenait ce pauvre pays.

## PARMÉNIDE

Pour jouer le rôle de Washington, Bonaparte aurait eu tout ce qu'il fallait, sauf un trésor de loyauté. Mais comment se soustraire aux instincts d'une nature toute faite de duplicité? Envers cruel du génie, il s'adonnait à la ruse. Son départ clandestin d'Egypte avait visiblement été un acte de sournois, en même temps qu'un fait de félonie. Une fois de retour dans Paris, voyant à quel point son nom était populaire et celui des Directeurs décrié, il eût pu attendre du temps qu'on l'appelât à réparer les fautes de la Pentarchie, ce qui ne pouvait tarder. Non, il a préféré conspirer dans l'ombre. Il s'est mis à tricher. Il a donc ainsi gueusé la partie et filouté le pouvoir. Chez nous, cent pages de notre histoire le démontrent, le succès fait passer sur tout. Dès le lendemain du jour où il avait poussé trois cents baïonnettes sur l'Orangerie de Saint-Cloud, de conspirateur qu'il était la veille, il passait tout à coup à l'état de sauveur. Sauveur! La Morale protestait, mais tout bas et à l'écart. Elle protestait, prévoyant bien qu'un jour, dans un prochain avenir, la violation des lois serait payée cher, avec des larmes de sang et des désastres de

toute sorte, prophétie qui n'a eu que trop d'accomplissement. Mais, pour le moment, le révolté était acclamé et cent couronnes tressées par le mensonge et par l'imbécillité réunis lui tombaient sur la tête. Oui, rien de plus certain, il était fort applaudi. Revenons brusquement à notre thème. Était-ce pour ça un homme heureux ? Je m'obstine à répondre que non. La peur s'était emparée de lui et ne devait plus lui laisser un instant de répit. Qu'il ait été brave sur le champ de bataille, nul ne songe à le nier. Au milieu d'un rempart de soldats, il savait tenir son épée en capitaine qui est habitué à affronter la mort. Nous ne chicanerons pas là-dessus, bien qu'il se soit vite sauvé en traîneau pendant les horreurs de la retraite de Moscou et, qu'à Waterloo, il ait ignoré l'art de se faire tuer en héros. Mais, après le 18 Brumaire, soit qu'il ait été poursuivi par l'aiguillon des remords, soit que l'écho des menaces républicaines et royalistes lui ait troublé la cervelle, nouveau Macbeth, il était sans cesse sous le coup d'une froide épouvante. Ne se pouvait-il pas que quelque sectaire, encore imbu de la rhétorique des clubs, ramassât à terre, sur le bord d'un ruisseau, ce qui restait du couteau

de Brutus et s'en vînt le frapper au cœur? Un de ses familiers a raconté que son œil était toujours armé d'inquiétude, toujours aux aguets. Ses craintes, on les retrouve dans les soins qu'il prend de sauvegarder sa personne. Ce Latin, que des flatteurs nous donnent à tort pour un original, aura été surtout un constant copiste des anciens autant dans les discours que dans les faits. A peine est-il arrivé à exercer l'autorité qu'il imite Pisistrate en formant la garde consulaire. Tout à l'heure j'ai eu à nommer le premier président de la République des Etats-Unis. Vous savez le spectacle auquel a assisté Châteaubriand. Le jour où il va faire visite à Washington, dans la très modeste résidence du Mount-Vernon, il trouve sur le seuil une vieille femme, une servante, qui balayait le bas de la maison. Et c'était là tout l'appareil militaire de l'illustre général. « Quelle différence avec la mise en scène déployée par Bonaparte! » s'écria le voyageur. Mais ce que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* omet de dire, c'est que le grand Américain, l'ami de Benjamin Franklin, n'aura à redouter ni le poignard des Jacobins ni la machine infernale des royalistes. Par conséquent, il n'aura pas à

tout moment la chair de poule. Je viens de rappeler qu'il s'est hâté de faire une garde consulaire. Ce n'est pas assez. Un peu plus tard, en guise de cuirasse, il s'entourera de mame-lucks à cheval dont l'unique fonction consistera à écarter de sa poitrine le fer ou le plomb qui serait une représaille de son attentat. Convenez-vous qu'un tel luxe de précaution fasse assez voir que ce victorieux a été constamment en butte à la fièvre des frissons ?

## LA CHANOINESSE

Il est certain que son esprit, très clairvoyant, lui montrait que si des millions d'hommes faisaient des vœux pour la conservation de ses jours, un pareil nombre pouvait demander à le voir disparaître.

## CORDÉLIA

Evidemment ça a dû être là un jeu de bascule qui n'avait rien d'aimable,

## CÆLIO

S'emparer du pouvoir par les moyens qu'il a mis en œuvre, ce fut un labeur des plus pénibles, puisqu'il y jouait sa tête. Le triomphe même a dû être suivi de maintes nuits blanches. Ce n'était encore qu'un commencement. Pour sauver les apparences, pour n'avoir pas l'air

d'agir en autocrate, il fallait admettre l'idée du partage, c'est-à-dire figurer dans un consulat à trois têtes. Mais, on le sait, en cela, non plus, il n'y allait pas de franc jeu. A dater de la première séance, comprenant vite qu'il aurait aisément raison de deux collègues cupides ou imbéciles, il travaillait à se débarrasser de ces insignifiants émules et il ne mettait pas grand temps à y réussir. De même qu'il avait joué par dessus jambe les deux chambres composant le pouvoir parlementaire, de même, au bout d'un peu de temps, pressant le dénouement de sa comédie, il trouvait moyen de repousser ses deux prétendus égaux et, pour nous servir d'un de ses mots, il les réduisait à l'impuissance à force d'honneurs et d'argent ; sous-entendez en en faisant des *cochons à l'engrais*. Dès lors, il était seul. Il se faisait proclamer successivement premier consul, consul pour dix ans et, finalement, consul à vie, et ce ne devait pas être son dernier mot.

## CORDÉLIA

Pour parvenir à ce résultat, il a dû, j'en conviens, se livrer au travail souterrain d'un termite rongeur une poutre, mais, la réussite obtenue, il a eu du calme, c'est-à-dire un peu de bonheur.

## PARMÉNIDE

En aucune façon, madame. Consul à vie, étant tout près de coiffer la couronne, les trames ont recommencés de plus belle et avec un surcroît d'acrimonie. Jusqu'à ce moment, s'imaginant qu'il n'oserait pas aborder le rôle de César, les passions politiques s'étaient endormies ou avaient fait semblant de sommeiller. En le voyant s'essayer au métier de roi, toutes s'étaient réveillées en sursaut et démuselées. La conspiration était dans l'air. Elle se montrait partout, même dans l'armée. Elle arborait toutes les cocardes. Moreau en était et il devenait urgent de se défaire de lui, d'abord au moyen d'un procès ; ensuite, en l'exilant ; Georges Cadoudal était un danger ; on acheta un délateur ; on arrêta le Breton. S'il eût consenti à se rallier, on lui aurait donné un haut grade. Sur son refus, il fut fusillé. Ce fut le temps aussi, où, en dépit du droit des gens, le duc d'Enghien, enlevé à Ettenheim, fut amené à Vincennes, condamné dans un simulacre de jugement et fusillé par Savary dans les fossés de la citadelle. Ce fut à la même époque qu'un autre, Pichegru, le conquérant de la Hollande, accusé, il est vrai, de haute trahison envers la

République, fut trouvé mort dans sa prison. Charles Nodier soutient qu'il a été étranglé. Un autre épisode d'alors, c'est celui qui se rapporte aux vieilles brigades sans-culottides de Jemmapes, de Valmy et de Fleurus. Comme ces vétérans de 92 ne voulaient rien renier de leurs convictions républicaines, il les plaça sous le commandement du général Leclerc, son beau-frère, et les envoya à Saint-Domingue, soi-disant pour réprimer l'insurrection noire, mais en réalité, pour les faire crever comme des mouches sous la rigueur de ce climat de feu, et ce fut, en effet, ce qui s'ensuivit. Eh bien, à présent, comptez combien il a fallu à cet ambitieux de projets, de combinaisons, de paroles, de lettres, d'intrigues, d'argent, de démarches, de secousses cérébrales pour déblayer le sol de ces divers obstacles et pour marcher au trône sur un chemin sablé,

LE MARQUIS

Mon Dieu, qu'est-ce que cela prouve si ce n'est que la nature s'était complue à faire de lui un homme actif ?

CÆLIO

Un homme actif, oui, mais pas un homme heureux,

## LE MARQUIS

Il gagnait des victoires ailleurs que sur les champs de bataille.

## CÆLIO

Il essayait aussi de rudes rebuffades et de celles qui blessent les esprits délicats. Au moment où, avec tant d'art, il préparait son usurpation ; où, pour se faire des adhérents, il distribuait des flatteries au tiers et au quart, en se confondant en promesses, plusieurs voyaient clair dans son jeu et n'hésitaient pas à le lui donner à comprendre. Daunou se défendait de l'aller voir ; Destutt de Tracy se détournait de lui ; Paul-Louis Courier le raillait. Et ici je demande de fixer un moment votre attention sur la résistance d'un vieux poète, fort honnête homme, qui, toute charge d'atelier à part, n'a pas manqué de talent. Il s'agit de Ducis.

## CORDÉLIA

Le père Ducis ? Le premier qui ait traduit Shakespeare en vers français, mais d'une façon si bizarre !

## CÆLIO

Il est vrai et je suis d'accord avec vous, madame la marquise, pour reconnaître que la manière de ce brave homme nous a fortement

prêté à rire. Mais notre goût affadi par les mièvreries du règne de Louis XV et les idylles de Trianon ne permettait guère de jeter tout d'un coup sur les planches d'un théâtre, sans les avoir au préalable édulcorées par un langage de boudoir, les scènes terribles de *Macbeth*, d'*Othello* et du *Roi Lear*. Ducis ! Le père Ducis ! Ah ! je le sais bien, l'école romantique a fait de ce patriarche de la prosodie une tête de turc. Sur cette fin de siècle, on serait bombardé par toutes les raquettes du ridicule, si l'on se laissait aller à prononcer encore le nom de ce vénérable tragique, mais, pendant la première République, c'était autre chose : Ducis était un oracle. Une très belle gravure le représente en montrant ses superbes cheveux blancs portant une couronne mi-partie en branche de chêne, mi-partie en branche de laurier. Il faisait la pluie et le beau temps, surtout au Théâtre Français, où il avait Talma pour interprète. Bref, le consul tenait à le compter parmi les siens.

LE MARQUIS

Lui feriez-vous un crime d'avoir voulu se recruter des amis ?

CÆLIO

Après le dix-huit Brumaire, à la Malmaison, ra-

conte M. Guillois, Bonaparte, apprenant que le poète était venu en fiacre, lui proposa un attelage. Une bande de canards sauvages passait en ce moment dans le ciel. Ducis les montra au premier consul, en lui disant : « Général, vous êtes chasseur. Voyez-vous cet essaim d'oiseaux qui fend la nue ? Il n'y en a pas là un seul qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et ne flaire le fusil du chasseur. Eh bien, je suis un de ces oiseaux. Je me suis fait canard sauvage. » Trois *Moniteurs* annoncèrent vainement sa nomination de sénateur : « Je suis catholique, poète, républicain et solitaire, écrivait-il à Bernardin de Saint-Pierre. Voilà les éléments qui me composent et ne peuvent s'arranger avec les hommes en société ou avec les places... » A quelqu'un qui le pressait beaucoup d'accepter, il répondait : « J'ai toujours consulté peu mes intérêts et beaucoup ma répugnance. D'ailleurs, en voyant les dorures de l'habit de sénateur, je ne pourrais jamais m'habituer à porter cette casaquella. » Et ce vieillard était pauvre, presque dans l'indigence, et sa moitié, qui était une femme tempêteuse, lui faisait, un jour, une scène, parce qu'il avait perdu une pièce de dix sous ! Que dites-vous de ce refus et de cette fière attitude.

vis-à-vis du soldat aux pieds duquel tant de brillants marauds se mettaient à genoux?

CORDÉLIA

Mais le victorieux refusé, que disait-il, lui ?

CÉLIO

Il rongait son frein, mais sans éprouver d'étonnement. Pourquoi les lettres auraient-elles été avec lui ? Personne n'ignorait son aversion pour les idées. De très bonne heure, M<sup>me</sup> de Staël recevait l'ordre de quitter la France. Benjamin Constant n'était que toléré. Châteaubriand avait donné sa démission de secrétaire d'ambassade. Népomucène Lemercier était mis à l'*index* et Charles Nodier jeté en prison pour avoir fait la *Napoléone*, ode-satire d'un ton superbe. Un autre mouvement de désapprobation arrivait en droiture de l'étranger, et de la part d'un homme de génie. Depuis la mort de Mozart, Beethoven passait pour être et était en réalité le premier musicien du monde connu. Nous avons déjà rapporté comment, d'un très beau trait de plume, ce Linus des temps modernes avait enlevé au nom du Corse la gloire qu'il lui avait d'abord accordée en lui dédiant une de ses Symphonies. L'homme connut cette flétrissure et il ne put se défendre d'en pâlir. Un

trait de plume était pour lui comme l'application d'un fer rouge sur le front.

CORDÉLIA

Mais a-t-il souffert de cet effacement ?

CÆLIO

Plus qu'on ne saurait dire, car il savait bien que le nom et les œuvres de Beethoven étaient déjà au nombre des choses qui ne devaient point périr. Ce châtement, qui lui était infligé par l'Orphée moderne, n'était pas une manifestation isolée. A Paris, à Florence, à Rome, à Vienne, à Londres, à Coppet, tout le long de l'Europe pensante, partout où il restait un homme de cœur et d'esprit, on l'accusait de mettre un éteignoir sur la conscience publique. On l'accusait de mener le génie du siècle à reculons, puisqu'il ne voulait plus que des soldats muets et illettrés.

LE MARQUIS

Bast ! *L'Anthologie Grecque* nous apprend que Jupiter, lui-même a, à endurer la piqure des mouches.

LA CHANOINESSE

Au surplus, il n'avait à se préoccuper sérieusement que de ce qui se passait en France.

## PARMÉNIDE

A la bonne heure, mais quelle France allait-il pétrir entre ses mains ? Depuis François I<sup>er</sup> jusqu'à l'Encyclopédie, ce grand pays avait été un sublime atelier pour toutes les formes de la pensée. Il en faisait une caserne. Paris devenait un grossier gymnase de caporalisme où l'on n'enseignait plus que l'art de tuer et de se faire tuer. Oserait-on avancer que l'empire ait été autre chose qu'une école du massacre ? La guerre toujours, la guerre pour la guerre ! En d'autres termes, la conquête, c'est-à-dire le vol à main armée, les villes prises d'assaut, incendiées, pillées ; les femmes violées ; les cadavres amoncelés sur les cadavres. Tout un continent arrosé sans cesse de larmes et de sang. En moins de quinze années, les générations de ce temps-là ont été fauchées sans nulle pitié comme le sont les blés en acût. De douze mois en douze mois, elles étaient couchées les unes sur les autres par le sabre et par le canon, tantôt sur les rochers calcinés de l'Espagne, tantôt sur la neige de la Russie. Jamais les corbeaux ni les vautours n'auront eu un si bienveillant pourvoyeur. A la vérité, dans ses proclamations, invariablement très pompeuses, c'est-à-dire montées sur le ton

d'un mensonge lyrique, il ne manquait pas de dire aux survivants que ces sacrifiés venaient de mourir pour la gloire. Pour la gloire de qui ? Magnifique desposte ! Ils tombaient pour un vain éclat à ajouter à son nom, pour l'enrichissement des siens, tous venus gueux d'Ajaccio, pour les faire asseoir sur des trônes volés et, en définitive, pour le bénéfice de son ambition. Voilà en quoi se résume son règne. Vous savez qu'autrefois, après avoir repoussé Charles-le-Téméraire, les Suisses ont élevé à Morat une tour uniquement composée des débris humains, ramassées aux lieux où ils ont si vaillamment combattu. Si, au lendemain de sa chute, usant du même procédé, l'ennemi eût eu la pensée d'élever un monument du même genre avec les os de ceux qu'il a fait tuer, incontestablement cet édifice expiatoire surpasserait dix fois en hauteur la construction des Suisses. Telle est sa gloire, proche parente, après tout, de celles d'Attila et de Tamerlan. Et il resterait encore à dire que ceux qu'il a ainsi menés à la boucherie avec accompagnement de fanfare et de tambours étaient la fleur de notre peuple, ce qu'il y avait de plus jeune, de plus viril et de plus beau dans la nation. En sorte que la source de la vie a été

littéralement tarie pour un siècle, peut-être même pour toujours. Oui, et, vous le savez, je n'exagère pas d'un iôta, du Rhône à la Loire, de la Loire au Rhin, des Pyrénées aux Alpes, il a arraché à la charrue, à l'atelier, à la forge, au cabinet d'étude, à l'art, à l'amour, à la joie de vivre, des millions des Français dont la sacrilège suppression a tout-à-coup appauvri notre race. Et voilà que, de nos jours, des statisticiens à courte vue ont l'air de ne pas comprendre que c'est surtout à l'insatiable voracité de cet ogre qu'on est en droit d'attribuer la dépopulation du sol national !

#### LE MARQUIS

Philosophe, permettez que je vous rappelle à l'ordre. Vous dérangez singulièrement l'économie de nos entretiens. Il ne s'agit pas de faire son procès, mais de démontrer, si, étant le maître du plus vaste des domaines, il a été, oui ou non, un homme heureux.

#### PARMÉNIDE

Il se peut que je me sois, une minute, écarté de la question. Prenez-vous en, à l'incroyable diversité du thème. Mais j'y rentre. Nous en étions au père Ducis, à Beethoven, à Châteaubriand, à M<sup>me</sup> de Staël, à Charles Nodier, à Al-

fieri et à tous les autres fiers esprits qui opposaient une résistance ou une satire à ses projets de césarisme. Je demande à rappeler le mot de Paul-Louis Courier, recueilli par vingt officiers supérieurs, dans un campement de la Calabre, où d'Anthouard leur demandait de voter. « Etre Bonaparte et vouloir se faire empereur : il aspire à descendre. » Les brocards lui arrivaient de tous côtés et quelque soin que sa police prît de les détourner, il finissait par les voir ou par les entendre. Il n'avait pas eu à écouter, mais il avait lu d'un bout à l'autre le sévère discours que Carnot, alors membre du Tribunat, avait prononcé afin de repousser la proposition. « Citoyens, je suis loin de vouloir atténuer les louanges données au Premier Consul, mais quelques services qu'un citoyen ait pu rendre à sa patrie, il est des bornes que l'honneur autant que la raison imposent à la reconnaissance nationale ». Et, en passant, l'ancien membre de la Convention n'oublie pas de faire voir qu'à dater du jour où l'on a voté le consulat à vie, chacun a pu juger qu'il existait « une arrière-pensée et prévoir un but ultérieur ». On tendait à restaurer la monarchie, mais, lui, Lazare Carnot, stipulait hautement contre ce projet liberticide.

Cette allocution républicaine ne devait pas remuer les masses déjà fanatisées, mais les critiques et la prophétie qui s'y trouvaient ont été comme un breuvage amer que l'homme n'a pu déguster sans faire la grimace.

## CÆLIO

Tout autant que lorsqu'il a vu Beethoven effacer son nom de la Sonate.

## PARMÉNIDE

Le lendemain du jour où l'empire fut fait, les epigrammes pleuvaient dans Paris. Un matin, à son déjeuner, en dépliant sa serviette, le nouveau César, en trouva une, affectant la forme d'une lettre de faire part, encadrée, de noir. Quatorze vers de huit pieds qui sont une page d'histoire. Les voici dans leur texte original.

Partisans de la République,  
Grands raisonneurs en politique,  
Dont je partage la douleur,  
Venez assister en famille  
Au grand convoi de votre fille  
Morte en couche d'un empereur.  
L'indivisible citoyenne  
Qui ne devait jamais périr  
N'a pu supporter sans mourir  
L'opération césarienne.

Mais, hélas ! vous n'y perdez rien,  
O vous que cet accident touche,  
Car, si la mère est morte en couche,  
L'Enfant, du moins, se porte bien.

## LA CHANOINESSE

Un sonnet à la mode de ceux qu'on faisait du temps de la Régence et sous Louis XV : une amusette. Cela, d'ailleurs, raillait encore plus les Républicains que celui qui s'asseyait sur le trône. Tout porte à croire que le triomphateur a dû être le premier à en rire.

## CÆLIO

Ce n'est pas bien sûr, car enfin, ce sonnet, d'abord, était une lettre d'enterrement, ce qui ne pouvait pas porter à l'hilarité, et en second lieu, l'une de ses strophes rappelait le nom d'un prédécesseur que les jacobins de Rome ont immolé au nom de la République, et l'on sait que les hommes de 1792, ses amis d'un moment, étaient devenus sa bête noire. Mais si la lecture du petit poème lui a fait faire un peu de bile, ce qui est supposable, il a vite dissimulé cette rancœur, car, il était bon comédien.

## CORDÉLIA

Bon comédien ! Les mauvaises langues n'ont-elles pas prétendu qu'il avait reçu des leçons

d'un ancien ami, je veux dire de Talma, un autre ancien sans-culotte ?

CÆLIO

Une chose bien certaine, le jeune officier de Brienne a commencé par être pauvre. En 1792, il était gueux, non comme un rat d'église, si vous voulez, mais comme un rat de caserne. Pendant un instant, il a vécu alors dans cette région à part que l'auteur des *Ressources de Quinola* appelle « le Pays de Misère » et que, de nos jours, on a nommé la Bohême. Ce fut alors qu'il eut à se frotter à des artistes, gens sans le sou comme lui. Une liaison passagère s'est formée, en ce temps-là, entre lui et Talma, lequel, comme on sait, tenait le premier rang parmi les comédiens. Dans le même milieu, celui qui n'était encore qu'un soldat d'aventure rencontrait un chanteur de Feydeau, également très célèbre et sous deux rapports. Dugazon, mime consommé, avait une fort jolie voix, ce qui avait fait de lui la coqueluche des Parisiens, et, de plus, ayant épousé avec violence les principes de la Révolution, il s'était fortement fait remarquer, pendant la Terreur, parmi les orateurs des clubs. A cinq ou six reprises, il avait pu, après Thermidor, se rencontrer avec le jeune

officier, d'où il s'était emparé du droit de lui parler sur le ton d'une certaine familiarité. Ces hardiesses s'étaient prolongées jusqu'au lendemain du Dix-huit Brumaire. On raconte même que, vers cette époque, ayant été appelé à figurer dans un concert, à Saint-Cloud, le ténor, oubliant la loi des distances, s'était tout à coup approché du Consul et, en lui frappant légèrement sur le ventre, lui avait dit à voix haute : — *Eh bien, petit père, vous voyez que ça ne va pas mal ?* » Paroles et démarche qui, naturellement, n'avaient guère été du goût du futur empereur et qui, vous le pensez bien, ne devaient pas se reproduire. Talma, mieux élevé, fait à des attitudes tout autres, savait se tenir, du moins, sur la réserve. Cependant, les marchands du Palais-Royal racontaient que, vers 1795, le long des arcades, ils avaient vu plus d'une fois passer, bras dessus, bras dessous, en camarades, deux jeunes gens destinés à porter le sceptre : l'un ayant sur la figure un admirable masque tragique ; l'autre petit, maigre, pâle, jaune, dégingandé, mais ayant aussi la flamme du génie dans les yeux. C'étaient un grand artiste et le plus grand des hommes de guerre : Talma et Bonaparte. Et, suivant ce que rap-

portait la chronique, tous deux, très raffalés, s'en allaient dîner à une table d'hôte à vingt-cinq sous, et les *Mémoires* du temps racontent que c'était très souvent le comédien qui payait.

## LA CHANOINESSE

Cette camaraderie n'est peut-être qu'une légende, mais Paris l'a toujours considérée comme un fait réel.

## CORDÉLIA

On a aussi beaucoup parlé d'une intimité avec Louis David, le grand peintre, le chef de l'*Ecole des Pompiers*.

## PARMÉNIDE

Eh bien, rien de plus vrai, Louis David, le jacobin des jacobins, a été, en effet, un des intimes de la veille, à l'époque où le jeune Corse professait les opinions détaillées dans le *Souper de Beaucaire*. Les prouesses révolutionnaires du peintre, qui ne les connaît ? Il n'y a qu'un instant, il était question, entre nous, du Palais-Royal. Pour qui sait entendre le langage et la magie du passé, que de curieuses silhouettes revivent par là ! En 1794 après une séance orageuse de la Convention, débordant de la terrible assemblée, des groupes se forment dans le jardin.

L'œil entrevoit alors un homme étrange, ayant à la lèvre une sorte de loupe, suite d'un coup de fleuret mal appliqué pendant une leçon d'escrime. En cet énergumène, vous voyez un représentant du peuple et le plus grand peintre du temps. En effet, c'est Louis David, l'intime de Robespierre, et l'Incorruptible est déjà menacé de mort. On entend le grand artiste, l'auteur du *Serment du Jeu de Paume*, s'écrier : « Oui, Socrate, si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi. » Que voulez-vous ? L'hyperbole est dans la langue du jour ; l'emphase est partout, Robespierre a subi deux morts. Il a eu la mâchoire fracassée par l'arme à feu du gendarme Merda ; il a eu ensuite la tête tranchée par la guillotine. Tout cela était encore plus amer que la ciguë versée au sage des sages. Aussi Louis David n'at-il pas tenu parole. Tout au contraire. Après Thermidor, accusé de jacobinisme, tremblant, suant d'épouvante, il a paru à la tribune pour y renier son ami comme saint Pierre avait renié le Fils du Chapentier, et il devait faire pis dans la suite, ce républicain de carton, puisque, ne se rappelant plus son sansculotisme, il acceptait d'être fait baron de l'empire. — Enfants ! ne croyez pas aux paroles trop

belles ! Le plus souvent, elles ne sont qu'un mensonge.

## LA CHANOINESSE

Pardon, mais, puisque vous venez de prononcer le nom du grand artiste, je demande à introduire ici une parenthèse. Il a renié tout à la fois ses amitiés et ses doctrines, cet énergumène de la démagogie, mais de combien d'autres traits ne charge-t-on pas sa mémoire ! Les rapins du temps, peut-être à tort, lui ont attribué un mot horrible pour expliquer une sentence de mort, rendue par la terrible Assemblée dont il faisait partie. « Nous venons de broyer du « rouge. » Ce propos, l'a-t-il tenu ? N'est-ce pas un mot forgé à plaisir, comme mille autres ? D'autres ont prétendu que, vers les mêmes temps, étant allé à Notre-Dame, il avait tiré un coup de pistolet sous la voûte de la grande nef, en s'écriant : « Dieu, si tu existe, réponds-moi donc ! » Est-ce vrai, aussi, cet autre trait ? N'est-ce pas quelque conte en l'air ? Après tout, la chose se peut, puisque l'auteur de *l'Enlèvement des Sabines* était une tête à l'envers et un homme à emballement. Mais ce qui est hors de doute, c'est que cet ouvrier de génie qui aimait tant à railler la noblesse s'est montré heureux

d'avoir ses entrées dans une cour et quelle cour ! une tourbe de grossiers parasites, tous, hommes et femmes, s'efforçant de singer les travers de l'ancien régime. Là, de bonnet rouge il s'est fait talon rouge. Ainsi ce faux égalitaire s'est laissé imprimer sur le front le titre de baron, si ridicule pour lui, artiste d'élite, assez haut placé pour se moquer des minuties du blason. Ce jour-là, cette complaisance à servir un César de rencontre a, par malheur, donné raison au sentiment exprimé par Plutarque sur les artistes, à savoir qu'ils sont incapables de résister aux agaceries des grands et qu'il n'en est peut-être pas un qui ne cache en lui l'âme d'un valet. Ancien mangeur de rois, il a donc, par sa tenue, démontré l'exactitude de cette observation : il a été servile. Mais, après tout, nous autres, étant friands de curiosités historiques, nous n'avons pas à nous en plaindre. En serviteur qui a tenu à complaire à son maître, il nous a laissé en très beau style la physionomie d'alors tracée avec son pinceau. Comprendrions-nous bien Napoléon s'il ne l'avait fait vivre dans le tableau du *Sacre* ? Dans ce chef-d'œuvre, il en a fait très nettement l'ami et peut-être l'élève de Talma. On demandait tout-à-l'heure si l'auguste Corse a

été un comédien. Louis David a répondu à la question. Il le fait voir habile à porter tous les costumes. Après l'avoir dessiné se promenant en solitaire dans le parc de la Malmaison, il le fait apparaître partant en guerre, sur un cheval fougueux et, bientôt après, il l'exhibe, en une cérémonie religieuse, paré du manteau impérial, tout rempli de lui même, à la lueur des cierges, au son de l'orgue, rayonnant de voir autour de lui pour l'acclamer toutes les supériorités sociales du pays. Une belle page d'histoire, j'insiste là-dessus.

## CORDÉLIA

C'est pourquoi on en a fait l'ornement d'un de nos musées.

## LA CHANOINESSE

Ah ! le peintre y a laissé sa griffe ! Sur cette toile sont rangées vingt figures fameuses. Marshaux, sénateurs, magistrats, tribuns, ambassadeurs, tous s'inclinèrent avec autant de luxe que de bassesse. Avant tout, l'artiste, jadis régicide, aujourd'hui courtisan, s'est étudié à y marquer la prééminence de celui qu'on déifie. Comme l'arrogance superbe du personnage et l'abaissement de ses entours y sont éloquemment décrits ! Regardez, je vous prie, auprès de

lui ; quatre jeunes femmes, plus belles les unes que les autres, y occupent la plus grande place. Ces princesses improvisées y servent de cortège à la voluptueuse créole dont on a fait une impératrice et dont on fera prochainement une répudiée. Ce sont les trois sœurs et la belle-fille du triomphateur. J'ai entendu les petits coloristes de 1830 dire, en semoquant, que, tout bien considéré, cette œuvre n'était qu'une gravure de modes, un peu agrandie. Tout ce qu'on voudra : ce n'en est pas moins une page d'histoire, et, je le répète, une très-belle page. Il est bien vrai que l'orgueilleux plagiaire de Charlemagne y parade en ivrogne de gloire, avec un redoublement d'emphase, ne prenant le Souverain Pontife, ce vicaire de Dieu, que comme un caudataire ou un comparse. Eh bien, le peintre obéit à la vérité. Il met sur son front, illuminé de lueurs sataniques, l'insolence altière du commandement, puisque le Corse ne consent à être couronné que par lui-même et de ses propres mains. Louis David emploie toutes les ressources de son génie à bien étaler le relief de cette suprématie. Ce sont les mêmes mains du soldat qui posent le diadème sur la tête brune de l'ancienne maîtresse de Barras. Mais ce que

je vois surtout de remarquable dans cette brillante cohue d'étoffes, de plumes et d'uniformes, c'est le complet effacement, je veux dire la complicité de cette cour fraîchement organisée. Il ne se peut pas que l'abjection humaine ait jamais été aussi nettement rendue. La platitude de ce morceau du siècle, voilà ce qui se lit sur ce tableau. Voilà ce que n'ont pas su exposer aussi clairement nos pâles Tacites, historiens sans vergogne, le petit monsieur Thiers tout le premier ?

## CÆLIO

Aujourd'hui encore on admire *le Couronnement* ou *le Sacre*, comme vous voudrez, quoique les membres de cette cour, ces maréchaux et leurs femmes, habillés comme le sont les figures du jeu de cartes, portent naturellement à rire ; mais, au milieu de cette prosaïque assemblée, il est une tête qui produit peut-être plus d'effet que celle du César : c'est la tête du pape. Quel visage d'une ineffable sérénité ! Il est une victime, ce vieillard. On l'a enlevé de Rome à main armée, transporté de force à Fontainebleau et, sans lui mettre positivement un sabre sur la gorge, ou l'a cependant contraint de venir dans la cathédrale verser le Saint-Chrême sur le sinci-

put de celui qui va le dépouiller de ses états, *vulgo* du Patrimoine de Saint-Pierre. Mesdames, arrêtez-vous un instant à considérer cette figure. Elle est calme, elle est autant éclairée que l'est celle du couronné. Elle est, en outre, souriante et railleuse, ainsi que devait l'être une protestation de la faiblesse captive contre l'abus de la force. Tout le monde y voit ensemble un martyr et un moqueur.

## CORDÉLIA

Puisque nous parlons de Pie VII, je vous avouerai qu'une chose m'a toujours fort étonnée : c'est que l'univers chrétien ne se soit pas levé comme un seul homme le jour où il a vu qu'on mettait la main sur *le Saint des Saints*.

## PARMÉNIDE

Mille pardons, madame, mais vous oubliez qu'il y avait eu un premier rapt. « *Reçu un pape en mauvais état* », a écrit une manière de préfet à qui un général apportait Pie VI presque mourant, épave de la politique césarienne, dont il fallait donner un *récépissé*. Ce qui fait de notre insulaire un type d'une piquante originalité, c'est qu'il s'est joué des prêtres tout autant que des peuples et des rois ; c'est aussi, chose bien étrange, qu'il ait en cela rencontré une dose

égale de complaisance chez ces trois éléments. Les prêtres ! Quand on lit sa Correspondance, on voit qu'il ne les aimait guère. Il les tenait pour fourbes, pour avides et pour enclins à la trahison. En eux, aussi, il voyait des sybarites en soutane, absolument opposés à l'esprit du christianisme primitif et adorant bien plus le veau d'or que le prolétaire de Nazareth. Ce qui l'avait mis à même de bien connaître l'espèce, c'est qu'à dater du jour où il avait violé la loi jusqu'à cet autre jour où il devait tomber, il s'était choisi parmi eux trois coopérateurs, les trois piliers les plus solides de son empire. Ceux-là, en effet, étaient Sièyès, un ex-cha-noine, Talleyrand, un ex-évêque, Fouché, un ex-oratorien. Il y en avait même un quatrième, l'abbé de Pradt, l'archevêque de Malines. Tous les quatre l'ont servi à genoux, flatté, encensé ; tous les quatre l'ont trahi. Mais aussi ils lui ont fourni le moyen d'étudier leur genre, l'homme d'église, et l'on voit combien il le méprise. Pour en revenir au pape prisonnier, celui dont Louis David a fait un si beau portrait, son chef-d'œuvre, il savait bien qu'il obtiendrait de lui assez d'obéissance pour être sacré, mais il ne voulait pas s'en tenir à ça. Ambitionnant de dominer

aussi la papauté, et pourquoi pas ? après avoir confisqué Rome pour en faire l'apanage de son fils, un enfant au berceau, il entendait bien lui imposer une autre concession aussi de premier ordre. Il s'agissait tout simplement de transporter à Paris la résidence du Saint Père. On bâtirait un Vatican sur les bords de la Seine, en lui annexant un jardin qui serait taillé dans le bois de Boulogne. Au Souverain Pontife on voterait une liste civile de dix millions et autant son Sacré Collège. Vous voyez ça d'ici. Par ce fait, l'axe du culte chrétien serait changé. De romaine la religion deviendrait française. C'était là un rêve de cette mégalomanie qui, avec le temps, devait entraîner le rêveur et nous-mêmes dans le plus effroyable des abîmes. Mais le pape captif, sublime dans sa faiblesse, se contenta de formuler un sourire de pitié. Il se croisa les bras sur la poitrine, regarda bien en face ce nain d'Ajaccio qui avait des appétits de géant et se borna à lui dire à demi-voix : *Non possumus* « — Nous ne pouvons pas faire ce que vous demandez, sire. » Sur ce, accès de colère, froncement de sourcils et menaces de l'homme. Mais le vieillard en robe blanche, sans s'émouvoir, de répondre cette fois d'un

ton ferme. « Je ne suis qu'un pauvre moine ;  
 « ma vie est entre vos mains, mais dussè-je la  
 « perdre, je n'accèderai pas à vos projets. » Et  
 sur ce, le conquérant, habile à changer de rôle,  
 tentait d'user de douceur et d'obtenir par la  
 flatterie ce que n'avait pas obtenu la violence.  
 Aussitôt le captif, non moins armé de ruse,  
 puisqu'il était autant Italien que lui, se mit à  
 lui donner la réplique en riant. Ce fut alors  
 qu'il fit entendre, en pur toscan, deux mots qui  
 ne pouvaient causer aucun étonnement à l'an-  
 cien commensal de Talma : — *Comediante!*  
*Tragediante!*

## LE MARQUIS

Tout cela est bel et bon, mais, au bout du  
 compte, il l'a sacré, faveur qu'il n'avait accor-  
 dée à aucun autre monarque, pas même à un  
 Bourbon.

## CÆLIO

Oui, rien de plus certain. Sous l'empire de la  
 peur, il est descendu jusqu'à l'oindre. Il l'a sa-  
 cré. Moyennant quoi il a contribué à lui donner  
 un prestige aux yeux de ses émules et un sur-  
 croît d'autorité sur les masses. Mais patience !  
 Tout passe vite ici-bas. Très-prochainement, il  
 prendra une revanche éclatante, ce lieutenant de

Dieu. Comédie pour tous les deux, il a consenti à lui laver la tête en public avec les saintes huiles, mais, attendons un petit nombre d'années, et, à l'heure où il sera battu à son tour, de cette même main qui le bénissait, il lancera sur lui toutes les foudres de l'excommunication. Ce sera un revirement terrible. L'oint sera maudit dans toutes les fibres de sa chair, dans toutes les gouttes de son sang, dans toutes les cordes de sa voix et jusque dans le dernier de ses cheveux. Aussitôt une armée de cardinaux, d'archevêques, d'abbés, de diacres, de *monsignori*, de cent mille curés et deux cent mille moines répétera en chœur, tout le long du globe terrestre, ce cri d'anathème. Alors, l'ex-prisonnier de Fontainebleau le fera descendre ainsi, vivant et par anticipation, dans les chaudières bouillantes de l'enfer. Au point de vue de la société civile, c'est exactement le même jeu que tiendront Siéyès, Talleyrand, Fouché et l'abbé de Pradt, les quatre défroqués de la Révolution dont il avait fait ses collaborateurs de préférence. Pour Pie VII, le modèle de Louis David, il y a même eu un raffinement de vengeance. Vous vous rappelez l'abbé Maury, le rival de Mirabeau à la Constituante ? Au début de son règne, Napoléon

avait pris plaisir à faire de cet ancien orateur de la droite un cardinal-archevêque de Paris et l'on sait que ce prélat, très mondain, ne craignait pas de figurer en pourpre dans toutes les fêtes impériales. Or, au moment de la chute, ce favori a été appelé à Rome en toute hâte. — Bon gré, mal gré, il a dû quitter son palais et venir s'expliquer aux pieds du pape. On l'a alors, sans forme de procès, enfermé au château Saint-Ange. Il y était dans une casemate, avec une cruche d'eau et du pain sec. Excommunié comme l'homme tombé, suant la peur et la fièvre, il y est mort de consommation. Ainsi, de 1804 à 1815, en dépit des apparences que ne pouvait comprendre le vulgaire, entre le Saint-Père et l'empereur, il y a eu une guerre sourde, ininterrompue, un duel à mort et c'est le prêtre qui a fini par avoir raison du soldat.

## CORDÉLIA

Il est à croire que ces divers incidents ont dû plus d'une fois échauffer sa bile et multiplier ses colères, mais cette grande scène du couronnement à Notre-Dame a certainement flatté son orgueil et augmenté en lui la joie de vivre.

## PARMÉNIDE

C'est ce que j'aurais peine à croire, et voici

pourquoi. Le matin même du Sacre, il avait eu à éprouver la plus vive contrariété. Caroline, Elisa, Pauline, ses trois sœurs, liguées dans une pensée de résistance, disaient que ce serait un abaissement pour elles de se faire les portequées de Joséphine et qu'elles ne consentiraient pas à cet emploi dégradant. Elles refuseraient plutôt d'assister à la cérémonie. On était au moment de partir pour la cathédrale lorsqu'elles jugèrent à propos de se livrer à cette bouffée d'opposition inattendue. L'histoire rapporte que l'homme perdit alors tout son sang-froid. Vous le figurez-vous dans son brillant costume d'apparat, lui à qui rien ne résistait, obligé de tenir la dragée haute à trois bégueules ? Il s'emportait. Il frappait le parquet du pied. Il se laissait aller jusqu'à vomir de ces gros mots, qui, une fois, sortis de la bouche, se changent en serpents. « Qui êtes-vous donc, « pécores ? D'où sortez-vous ? Que seriez-vous « sans moi ? » Et ses yeux lançaient des éclairs. Et ses gestes étaient sur le point de se livrer à des voies de fait. Eh ! dame, cette fantaisie des trois princesses était de nature à faire s'écrouler tous ses plans. A la fin, sachant à quel point, il avait le pouvoir de les briser,

elles finirent par céder et consentirent à s'humilier devant Joséphine, concurremment avec Hortense, sa fille, au point de porter la queue de la nouvelle impératrice. Mais, quant à lui, dès le début de cette algarade, il subissait l'étreinte d'une pénible crispation de nerfs dont sa pensée a été tourmentée pendant tout le temps qu'a duré l'office. Vous voyez que ce bonheur-là non plus n'aura pas été sans un mélange d'amertume.

## LE MARQUIS

Baste ! les mains imposées de Pie VII et le Saint-Ésprit descendant d'en haut sur son front ont dû vite amener un complet apaisement.

## CÆLIO

Les ennuis devaient renaître sous une autre forme. Dans ses *Mémoires*, un homme très dévoué à Napoléon, le comte Stanislas de Girardin, raconte qu'un des généraux du temps, encore tout imprégné des principes de la Révolution, s'était mis, publiquement, à contrecarrer, on dirait aujourd'hui à *blaguer*, toute cette solennité du Sacre. Ayant d'abord, à l'église, été placé parmi les généraux, ses pareils, il s'était échappé tout à coup, à l'instant le plus sacramentel et était allé sans façon

s'asseoir, de son autorité privée, au banc des cardinaux. Une telle escapade avait déjà causé quelque bruit et même un peu de scandale. Mais ce n'était qu'un commencement. A la fête donnée au palais des Tuileries, le soir, il devait mettre le comble à son sans-gêne. S'étant trouvé alors près de l'empereur, ce dernier, pour faire l'aimable, lui avait dit : — « Eh  
« bien, général, n'est-ce pas là un beau spec-  
« tacle ? Qu'en dites-vous ? — Un beau spec-  
« tacle, assurément, avait-il répondu ; seule-  
« ment c'est dommage que, depuis 1789, il soit  
« mort deux millions de Français pour faire ce  
« que l'on défait en ce moment. » Pour le coup, le mot avait sonné assez désagréablement aux oreilles du triomphateur et, dès le lendemain, l'opposant était envoyé prendre un commandement dans une province éloignée. Supputons : les rivaux tels qu'Augereau, Lannes et Soult, peu fait au capucinades, avaient grogné ; les trois sœurs avaient *fait leur bec*, comme on dit ; un général improuvait avec éclat le fait du couronnement. Tout cela produisit l'effet d'une mouche importune qui serait tombée dans la jatte de lait offerte au victorieux.

LA CHANOINESSE

A propos de la cérémonie de Notre-Dame, on a parlé d'une chose bizarre. Pour obéir à l'usage, en vue du Sacre, il aurait dû aller purger son âme de ses souillures, en se rendant au tribunal de la pénitence.

CORDÉLIA

Comment ! il se serait confessé ?

LA CHANOINESSE

Dame, le Souverain Pontife lui aurait appris, mais avec les plus grands ménagements, que c'était de règle. A-t-il obéi ? Ce n'est pas croyable. Devant qui se serait-il agenouillé ? A quel ministre de Dieu aurait-il révélé les secrets de sa vie ? S'étant mis résolument au-dessus des lois humaines, il était de même au-dessus des lois divines. A la seule proposition du Saint-Père, en admettant qu'elle ait été faite, il a, pour sûr, haussé les épaules et très probablement refusé net.

CORDÉLIA, *en souriant.*

En ce cas, dès ce moment, il a dû être sans cesse flagellé par le fouet du remords.

CÉLIO

Oui, il aurait eu la conscience déchirée, s'il eût été chrétien, mais on sait bien qu'il ne

l'était pas. Seulement habile à mêler la haute comédie à la politique, quand il est entré dans ce grand temple, au milieu des pompes du culte latin, au bruit du canon, au son des cloches, pendant que cent thuriféraires brûlaient de l'encens sous ses narines, s'il n'était pas chrétien, il faisait semblant de l'être. Pour les vrais croyants, c'était un sacrilège ; pour les philosophes, c'était un mensonge ; pour la foule, c'était un spectacle et, pour l'histoire, en tout cas, c'est une momerie indigne d'un grand esprit. Mais je veux maintenant prendre les choses uniquement au point de vue de la métaphysique et je me demande ce qui pouvait se passer au fond de la conscience de ce grand jongleur au moment précis où le pape, de ses mains augustes, mouillait cette tête d'un onguent sacré. Prenait-il la chose au sérieux ou bien s'en moquait-il *in petto* ?

LE MARQUIS

Lui seul aurait pu répondre à cette question.

PARMÉNIDE

Il a dit lui-même, et à plusieurs reprises, qu'il était superstitieux, et, en effet, il l'était. Il l'était comme ces Romains, ses ancêtres, qui interrogeaient les entrailles des victimes et qui

réglaient leurs actions sur le vol des oiseaux. Il l'était nettement, puisqu'il croyait à une étoile. « — Maréchal Ney, voyez-vous cette étoile ? — Non, sire. — Eh bien, moi, je la vois. » C'est rapporté par Victor Hugo, alors bonapartiste, et qui trouve cette scène très belle, tandis que Sainte-Beuve, profondément réaliste, proclame que ce tronçon de dialogue est tout à la fois le signe d'un immense orgueil et d'une profonde imbécillité. Mais, enfin, puisque des idées surhumaines semblaient pénétrer en lui, il se peut que, par reflet, ses faiblesses, ses fautes et ses crimes aient rempli sa poitrine de remords et que, par suite, sa mémoire ait été peuplée de fantômes ou redondante de sanglants reproches.

## LE MARQUIS

Philosophe, pas tant de figures de rhétorique, s'il vous plaît. Expliquez-vous clairement. Quels reproches ? Quels fantômes ? Quels remords ?

## PARMÉNIDE

Je veux parler du sang versé, madame. Je parle de ceux qu'il a fait tuer dans l'intérêt de son ambition. Il est bien entendu que, dans ces holocaustes, je ne comprends pas les innom-

brables vies humaines qu'il a fait faucher sur les champs de bataille. Je sais que, de tout temps et en tout pays, la morale officielle a amnistié et admettra longtemps encore ces hécatombes de peuples à peuples et même qu'on a toujours eu la sacrilège folie de les glorifier. Non, je n'ai pas en vue les sacrifices qu'il a commandés en tant que chef d'une nation, quoi qu'il y ait là-dessus grandement à redire. Pour le moment, je ne vise que des faits purement personnels, tout à fait détachés de l'action générale de ses armées. Puisqu'il est question des revenants qui ont dû venir troubler son sommeil, je suis bien obligé de rappeler le duc d'Enghien.

## LE MARQUIS

Toujours ce pâle rejeton des Condés ! Est-ce que Châteaubriand, Lamartine et les autres porte-paroles du royalisme n'ont pas cent mille fois trop ressassé cette sempiternelle élégie ?

## PARMÉNIDE

C'est qu'aucun autre attentat historique ne s'étend dans une aussi grande concentration d'infamie. Mais passons, puisque ce nom de prince choque vos oreilles. Nous ne nous arrêterons pas davantage à Georges Cadoudal ni à Saint-Régent. Mais faut-il aussi passer sous si-

lence les cent fusillades qui ont ensanglanté la plaine de Grenelle ? Et Frédéric Staps ! et André Hoefler, le meunier du Tyrol ! Et Palm !

LE MARQUIS

Ils ont cherché à le tuer, ceux-là. Il n'a fait que leur donner la réplique.

PARMÉNIDE

Me sera-t-il permis de faire une halte au général Malet ? Je sais ce que vous allez dire : « il avait conspiré !... » Mais, la veille et le jour du dix-huit Brumaire aussi votre homme a conspiré. Dans son entreprise, le général Malet n'a pas répandu une goutte de sang. On pouvait lui épargner la vie. Il a été fusillé, lui et deux autres, sans merci. Trois autres sujets de remords. Trois fantômes.

LE MARQUIS

Je ne crois pas qu'il ait souffert de ces trois apparitions.

CÆLIO

Je sais une autre victime à propos de laquelle sa culpabilité est assurément indéniable et je vais vous la raconter en peu de mots. Evoquons, s'il vous plaît, l'ombre de Toussaint Louverture, le généralissime de Saint-Domingue. Très peu d'historiens ont eu le courage de relater

cet acte de vengeance, si peu en harmonie avec la générosité des mœurs modernes. Après de nombreux succès militaires, ce nègre avait été investi d'un pouvoir dictatorial. Voulant alors entrer en pourparlers avec le Premier Consul, il avait dicté une formule de lettre à son secrétaire, car, par lui-même, ancien cocher d'un riche colon, le comte de Noé, il ne savait pas écrire. *Le Bonaparte des noirs au Bonaparte des blancs.* Ce mot était crâne. Il était plein d'irrévérence, aussi. Il a fait époque. En en prenant connaissance, le chef de la République française y vit une injure. Aussitôt il fut envahi par une bouffée de rancune. A très peu de temps de là, dès que les révoltés de Haïti eurent été réduits et que Toussaint, vaincu, eût eu à rendre son épée au général Leclerc, on l'amena en France. Suivant les termes de la capitulation, il y était prisonnier, mais prisonnier de guerre, ce qui, de par le droit des gens, imprimait à sa personne un caractère sacré. Pour obéir à la coutume, on pouvait l'interner en lieu sûr, dans un canton quelconque du pays, mais avec les égards dus au malheur. En tout état de cause, en effet, c'était une individualité à respecter que ce général déchu. — Est-ce que, dans l'avenir, la

Fortune n'aurait pas à faire connaître par deux fois les amertumes de la défaite au Toussaint Louverture blanc ?

LE MARQUIS

Comment ! poète, vous osez assimiler un noir stupide à l'un des fils les plus glorieux de la race latine ?

CÆLIO

Un grand vers de Térence m'impose ce devoir. Je reprends. Esclave de naissance, l'Africain s'était jeté en héros dans l'insurrection issue des principes qu'on venait de proclamer à Paris. Il y avait été un soldat intrépide, bientôt un officier ; peu après, un chef. Peu importe que son âme ait été recouverte d'une peau d'ébène tandis que celle du Corse l'était d'une peau de citron. Ce qu'il y a de prouvé, c'est qu'il commandait une armée de 50,000 hommes et qu'il réglait l'existence de 1,500,000 de ses semblables. Était-ce un si grand crime de sa part que de vouloir se faire le similaire du Premier Consul ? Par ordre de celui qui n'avait même pas eu le mérite de le vaincre, à peine le noir avait-il mis les pieds sur le sol français, sur cette terre dont le seul contact fait de l'esclave un homme libre, qu'il fut appréhendé au corps et, sans un mot,

sans qu'il eût le loisir de s'expliquer, transporté dans le Jura, jeté dans le fort de Joux, au fond d'une cellule humide, où ne paraissait jamais le soleil, supplice triple pour un naturel des Antilles. Ce n'était là, du reste, que le moindre des mauvais traitements qu'il devait avoir à subir. A la longue, le prisonnier avait vu s'user son chapeau, lequel n'était plus qu'une loque, et il demandait qu'on lui en donnât un autre. Obéissant à une consigne inhumaine, les geôliers ne lui répondaient que par un rire moqueur. Dans la belle contrée de verdure et de fleurs à laquelle on venait de l'arracher, il était habitué à mâcher de la canne à sucre comme nos marins mâchent du tabac. Il savait bien qu'en France on ne pourrait lui donner la plante si précieuse qui croît à Haïti, mais il eût été possible, sans grands frais, de la remplacer par une légère ration de sucre et c'eût été un adoucissement à cette captivité si dure. A ses prières, les geôliers se remettaient à rire. Peu vêtu, mal nourri, manquant d'air, écarté de cette chaleur du soleil à laquelle son organisation était faite de naissance, Toussaint fut vite saisi par la pneumonie et par les rhumatismes. Il ne pouvait aller loin. Il mourut donc hâtivement dans

la prison dont on avait eu le dessein de faire aussi son tombeau. Ce fantôme du noir s'est-il montré au Premier Consul comme un autre spectre de Banquo ?

CORDÉLIA

Notre grand homme n'a jamais lu Shakespeare, qui, du reste, était encore inconnu chez nous, sous son règne. Il n'admettait qu'Ossian.

CÆLIO

Mais je n'ai pas fini ma glose à propos de l'ancien généralissime de Saint-Domingue. Voyez donc, s'il vous plaît, madame, un des traits de la justice d'en haut.

CORDÉLIA

Qu'est-ce à dire ?

CÆLIO

Dans un mouvement de folle vanité, celui qui s'était intitulé : le *Bonaparte des noirs* avait eu l'audace de se comparer au premier des blancs et je viens de vous rappeler comment, blessé dans son amour propre, ce dernier avait pris plaisir à châtier tant d'impudence. Eh bien, qu'est-il arrivé ? A quinze ans de là, vaincu à son tour, captif par deux fois, le persécuteur aurait pu revoir en songe le persécuté du fort de Joux. Etant en butte comme lui aux revendications

du plus fort, il subissait un sort pareil. Il n'était pas tout à fait jeté comme lui dans un cul-de-basse-fosse de la Franche-Comté, mais ce qui ne valait guère mieux, sur un roc pelé de l'Atlantique. La Sainte-Alliance l'y avait mis entre les mains des Anglais, ses pires ennemis. Il y était calciné par un soleil implacable, mangé par les moustiques, surveillé pas à pas par l'œil d'espions déguisés en sentinelles, servi par des mains avares et, quand il osait se plaindre de l'insuffisance ou de la mauvaise qualité de la nourriture, sir Hudson Lowe, son geôlier, sans respect pour la majesté déchue, haussait les épaules ironiquement et se mettait à sourire. Ah ! le morceau de sucre refusé au nègre ! Ces ricanements moqueurs de l'Anglais, n'était-ce pas une torture amenée par la loi du talion ? En définitive, il aura dû succomber, lui, à son tour, encore jeune, non dans l'enceinte enténébrée d'une prison, mais sur les rochers brûlés d'une île que les géographes représentent comme un cercle de l'enfer. Bref, il s'est éteint loin du théâtre de ses grandeurs, non sous les atteintes de l'anémie ou des rhumatismes, mais en ayant l'estomac dévoré par un cancer. Récapitulez et vous serez conduit à voir que si

l'analogie entre ces deux destinées n'a pas été absolument complète, elle offre à l'œil de l'observateur de curieuses ressemblances. Si bien qu'en considérant ce parallèle, on est en droit de citer le proverbe latin : *Par pari refertur.*

## LE MARQUIS

Revenons, s'il vous plaît, à notre proposition. Que le souvenir du duc d'Enghien, que la mort héroïque du meunier du Tyrol ait nuancé d'inquiétude la sérénité de ses nuits, cela se peut. Quant à ce noir sanguinaire, à cet ancien cocher dont une insurrection d'esclaves avait fait un dictateur, je ne crois pas qu'il s'en soit ému une seule minute.

## CÆLIO

Peut-être n'êtes-vous pas dans la vérité. Qu'est-ce que la conscience ? Un témoignage ou un mouvement interne de l'âme qui donne l'approbation aux actions bonnes et qui fait reproche des mauvaises. Mais cette voix secrète, certains hommes trouvent moyen de l'étouffer. Était-il de ce nombre ? Dieu seul le sait. Ce qu'il y a de constaté, c'est qu'il cherchait visiblement à s'étourdir tantôt par des satisfactions d'orgueil, d'autres fois par des excès de travail. Mais il ne réussissait pas toujours à réprimer des assauts

de colère sourde, à pousser des soupirs qui ressemblaient à des rugissements, à briser une assiette de Sèvres, quand il mangeait seul, à déchirer des gants au milieu d'une réception ou d'un bal. N'est-il pas permis de supposer que ces soudaines irritations provenaient d'un remords ou des sévérités de sa mémoire ?

## LA CHANOINESSE

Poète, du moment où l'on se met à cheval sur les conjectures, on ne sait plus où l'on va.

## CÉLIO

N'importe. Je persiste à penser que cette basse vengeance exercée sur le pauvre noir a, malgré tout, fait une échancre saignante à sa poitrine et que, par conséquent, son bonheur en a souffert. Mais sautons de plain pied de cet épisode à un autre qui s'est passé dans le même temps et d'une toute autre façon. Cette fois, il aura pour adversaire un prince, que dis-je ? un roi de la plus ancienne famille de l'Europe. A la veille du Sacre, lorsque rien ni personne ne lui résistait sur le continent, s'apprêtant à coiffer la couronne, qui était jadis à d'autres, il imagina cette étrange conception d'écrire au comte de Provence, depuis Louis XVIII, l'héritier présomptif

du trône. Sans biaiser, croyant faire une affaire commerciale et qui serait considérée comme avantageuse, il demandait au Bourbon la renonciation formelle de ses droits, moyennant quoi il lui ferait délivrer une pension annuelle de trois millions. Notez, en passant, qu'en ce temps-là, le vieux prince émigré, un peu infirme, était dans une sorte de détresse, puisqu'il ne vivait que des largesses de l'étranger. La réponse ne se fit pas attendre. De sa main tremblante, alourdie par la goutte, le comte de Provence écrivit qu'on se méprenait. Il ne confondait pas *monsieur Buonaparte* avec les autres parvenus de la Révolution [et il appréciait beaucoup ses talents, mais il ajoutait qu'il ne lui était pas permis de se dessaisir du titre que lui avaient légué ses ancêtres. Ses droits, cette démarche inattendue du général aurait, au contraire, pour résultat de les établir, si, par aventure, ils étaient l'objet d'un litige. La lettre en question, conservée par Bourrienne, est un des plus curieux monuments de l'histoire. Elle met à nu autant la duplicité que la petitesse d'esprit de l'homme du Dix-huit Brumaire. Cette réplique d'une moquerie si intense, se sentant piqué au vif, l'ambitieux rembaré ne l'avait

montrée à personne, mais le vieux prince, en esprit malin, ne s'exempta pas de la communiquer, d'abord aux chancelleries du temps, puis aux journaux d'alors, en sorte qu'elle courut l'Europe entière. Vous comprenez maintenant, mesdames, qu'elle devint la cause d'une vive blessure dont eut longtemps à souffrir ce conquérant, descendu cette fois, au métier de maquignon.

## LA CHANOINESSE

Louis XVIII passe pour avoir été un fin lettré, puisqu'il traduisait Horace. Dès ce moment, du reste, le bel esprit a dirigé une guerre d'épigrammes contre l'homme de génie. On sait son mot : « *Monsieur Buonaparte* a pu ramasser la « couronne des rois dans la boue de la Révolu- « tion et se la poser sur la tête, mais il ne pour- « rait pas plus faire une noblesse qu'un cochon « de Hanôvre ne pourrait se parer d'un saphyr ». Le mot pouvait être piquant. On sait qu'il n'était pas vrai, puisque le grand soldat, en choisissant parmi la canaille, a fait des princes, des ducs, des comtes et des barons avec lesquels la vieille aristocratie, ruinée jusqu'à la corde, s'est estimée bien heureuse de pouvoir faire alliance.

## PARMÉNIDE

La noblesse impériale ? Vivra-t-elle ? Elle n'a pas encore cent ans de date et, chose facile à constater, si l'on veut se donner la peine de la passer en revue, on verra qu'elle est aux trois quarts éteinte. Mais Napoléon a laissé dire son antagoniste et, malgré vent et marée, il a formé cette aristocratie dont les allures plébéiennes ont donné lieu, sur nos théâtres, à tant de scènes comiques. Cependant, en homme plein d'astuce qu'il n'a jamais cessé d'être, le nouvel empereur, sachant bien qu'une noblesse ne se fait qu'avec une forte portion d'antiquaille, avait édifié un projet qui a pleinement réussi ; il faut le reconnaître. Avec des noms de batailles, avec des victoires, il a façonné des titres, et cette innovation n'était pas dénuée de grandeur. Mais pour lui donner du relief, il faisait rechercher les anciens nobles décaqués et il les unissait par le mariage à ses nobles de fraîche date. C'est ce qu'on a appelé tour à tour le système de fusion et la *Savonnette impériale*. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Châteaubriand s'étend longuement sur cette fantaisie et il l'enveloppe de sarcasmes fort amusants à lire. Il dit aussi que cette union entre les deux éléments amenait logique-

ment de nombreuses chamailleries et que le créateur avait beaucoup à souffrir de ces désaccords.

CÆLIO

Les vieux nobles, il se les attirait, hommes et femmes ; il les employait ; il les mariait ; il les dotait ; mais, pour répliquer aux lazzis du comte de Provence, il cherchait à les avilir le plus possible. Témoin le dialogue que je vais mettre sous vos yeux et qui s'est engagé, un jour, au commencement de l'empire, entre deux anciens amis, un chevalier et un duc, lesquels s'étaient connus pendant l'émigration royaliste.

CORDÉLIA

Eh bien, poète, donnez-moi une idée de ça, si ça se peut.

CÆLIO

Rien de plus facile, madame, mais pour bien comprendre tout l'amusement de la scène, il y faut beaucoup d'attention.

Rentré en France en 1804, à l'époque du couronnement, le duc offrit ses services au *grand homme*, c'est ainsi qu'on l'appelait alors ; et Napoléon, qui aimait les mystifications, trouva plaisant de faire servir une de ses sœurs par le descendant d'une des plus ancienne

maisons de France. M. le duc de C... fut donc attaché, en qualité de chambellan, à la maison de la princesse impériale. Il se rendait un matin, et selon son usage, de très-bonne heure, au palais de la nouvelle Altesse, pour commencer son service avec le jour, lorsqu'il fut accosté du chevalier de P..., ancien camarade d'émigration, et son associé de banque au Sand-Hof. Etonnement réciproque; le duc était revêtu de son bel habit de livrée, étincelant d'or.

LE CHEVALIER DE P...

Est-il possible? C'est bien toi que je retrouve; mais, mon ami, quel est ce costume?

LE DUC DE C...

Mon cher, j'ai l'honneur d'être chambellan de la princesse Borghèse, sœur de notre glorieux empereur.

LE CHEVALIER DE P...

Et toi aussi tu as plié la tête sous le joug, tu as fléchi devant l'idole?

LE DUC DE C...

Oui, mon cher, l'empereur est mon héros, et la postérité donnera le nom de grand à celui qui a rétabli le trône, une noblesse, des décorations, les autels.

## LE CHEVALIER DE P...

Certes, je conviens que, pour un roturier, il a du bon ; mais comment as-tu pu te résoudre à accepter une charge de chambellan ? Encore si c'était auprès de l'empereur ou de l'impératrice !

## LE DUC DE C...

D'abord, mon cher, tu dois te rappeler qu'il est dans nos anciens principes que le service auprès d'un prince ou d'une princesse n'entraîne pas domesticité ; tu ne sais pas d'ailleurs en quoi consistent les nobles fonctions de chambellan. Chaque jour, je dois me rendre de très bonne heure au palais ; mais qu'est-ce que cela me fait ? J'ai l'habitude de me lever de grand matin. J'entre chez la princesse sans me faire annoncer ; c'est une belle prérogative de ma charge. Après avoir eu l'honneur de la saluer, je vais m'informer des nouvelles du prince. Qu'est-ce que cela me fait ? J'ai tout naturellement l'occasion de lui présenter mes respects. J'ordonne ensuite que l'on serve le déjeuner. Pendant le repas, je vais, je viens, je veille à ce qu'il ne manque rien, à ce que chacun fasse son devoir. Qu'est-ce que cela me fait ? l'exercice est favorable à ma santé. Je déjeune ensuite, et

l'on me sert à une table séparée, où je m'assieds seul... avec le secrétaire de la princesse, celui du prince, avec l'intendant de la maison et deux valets de chambre, pas plus. Mais qu'est-ce que cela me fait ? j'aime la société. Lorsque la princesse veut sortir dans la journée, je commande les équipages, car j'exerce un pouvoir absolu dans le palais ; tout m'obéit, et si tu voyais avec quelle promptitude on exécute mes ordres ! Si la princesse ne sort pas, je m'installe dans l'anti..., non, dans le salon d'attente ; je lis les journaux, je digère tranquillement, et si parfois je m'endors, il suffit d'un coup de sonnette pour me réveiller, tant j'ai le sommeil léger. Si la princesse sort en voiture, j'y monte avec elle, entends-tu bien, avec elle ; à la vérité, je prends place sur le devant, mais qu'est-ce que cela me fait ? il ne m'incommode pas d'aller à reculons. Nous rentrons au palais ; je donne des ordres pour le dîner ; j'ai soin que le service soit fait avec régularité ; pas un détail ne m'échappe, et cette surveillance ne laisse pas que de m'occuper beaucoup. Mais qu'est-ce que cela me fait ? Il est si doux d'être agréable à la princesse ! elle est si reconnaissante de ce que je fais pour elle ! Sais-tu bien qu'il

lui est déjà arrivé deux fois de me remercier de mes peines par un gracieux sourire? La princesse et le prince mangent entre eux; mais pen- qu'ils prennent le café, je dîne à mon tour, promptement à la vérité, car nous allons sou- vent au spectacle; mais qu'est-ce que cela me fait? j'ai l'habitude de manger vite. En allant au théâtre, je porte le châle ou la pelisse de la princesse; mais qu'est-ce que cela me fait? Ce châle est très léger, chaud, soyeux, et puis j'ai un rhumatisme au bras gauche. La princesse et le prince s'asseyent seuls dans leur loge; je prends place derrière eux: mais qu'est-ce que cela me fait? J'ai l'habitude de me tenir debout, et d'ailleurs je distingue mieux ce qui se passe dans la salle. C'est au spectacle que je jouis des prérogatives les plus glorieuses de ma charge. Je présente à la princesse le programme de la représentation; je lui offre sa lorgnette. J'avance son fauteuil, je place le tabouret sous ses pieds, je lève et baisse les stores de la loge, je prends les rafraîchissements des mains des valets de pied. Quant au prince, je n'ai aucun service à faire auprès de son auguste personne; quelque- fois seulement, et par pure obligeance, je garde son chapeau, ses gants; mais qu'est-ce que cela

me fait ? J'agis ainsi à l'égard de toute autre personne, et si ce bon prince oublie de me remercier, je ne m'en étonne pas, car je sais qu'il est fort distrait. Enfin, après avoir fait deux ou trois visites, nous rentrons vers une heure du matin.

LE CHEVALIER DE P...

Et alors tu montes à ton appartement ; mais au moins es-tu bien logé ?

LE DUC DE C...

Moi, logé au palais ? Je ne le voudrais pas. J'ai un appartement en ville ; crois-tu donc que je consentirais à demeurer esclave pendant une journée entière ? *Et ma liberté et mon indépendance !* Non, mon cher, je rentre donc chez moi, je me couche promptement, et je dors vite pour être en état de recommencer le lendemain à parcourir le cercle d'une existence aussi heureuse qu'indépendante. — Pourquoi ne ferais-tu pas ce que je fais ?

LE CHEVALIER DE P...

Au fait, je vais adresser un placet au grand homme.

LE MARQUIS

Ce tableau de deux gentillâtres se réjouissant d'être des valets ne ressemble pas mal à une

farce de la Comédie italienne. Ça fait sourire. Néanmoins il y a du vrai là-dedans. Que vous dire ! Napoléon a eu ce travers d'aimer les descendants des familles titrées, même quand ce n'étaient plus que des êtres diminués ou caducs. Un jour, sous le consulat, qu'il longeait les galeries de son palais, où l'on faisait d'ordinaire la haie pour lui adresser des requêtes, il distingue dans la foule un vieillard d'assez belle mine. Cet inconnu lui tendait un placet, mais posé sur un des pans de son habit, arrangé d'une manière suppliante. La chose ne lui était pas familière. Il prend la requête et, une fois dans son cabinet, il veut savoir ce que ça signifie et pourquoi ce papier a été ainsi présenté sur le pan d'un habit. — « Citoyen premier consul, c'était ainsi que, dans l'ancienne cour, on présentait les suppliques au roi. » C'en était assez. Ces façons l'avaient séduit. Il fit courir après le gentilhomme. On sut que c'était un comte, récemment rayé de la liste des émigrés, M. de Narbonne-Pelet. Aussitôt qu'il fut arrêté qu'on formerait une cour, il devait en être et il en fût. Faisons, en courant, un peu d'histoire. La noblesse, en 1800, qu'en restait-il ? A peine un souvenir ! Louis XIV l'avait avilie en en peu-

me fait ? J'agis ainsi à l'égard de toute autre personne, et si ce bon prince oublie de me remercier, je ne m'en étonne pas, car je sais qu'il est fort distrait. Enfin, après avoir fait deux ou trois visites, nous rentrons vers une heure du matin.

LE CHEVALIER DE P...

Et alors tu montes à ton appartement ; mais au moins es-tu bien logé ?

LE DUC DE C...

Moi, logé au palais ? Je ne le voudrais pas. J'ai un appartement en ville ; crois-tu donc que je consentirais à demeurer esclave pendant une journée entière ? *Et ma liberté et mon indépendance !* Non, mon cher, je rentre donc chez moi, je me couche promptement, et je dors vite pour être en état de recommencer le lendemain à parcourir le cercle d'une existence aussi heureuse qu'indépendante. — Pourquoi ne ferais-tu pas ce que je fais ?

LE CHEVALIER DE P...

Au fait, je vais adresser un placet au grand homme.

LE MARQUIS

Ce tableau de deux gentillâtres se réjouissant d'être des valets ne ressemble pas mal à une

farce de la Comédie italienne. Ça fait sourire. Néanmoins il y a du vrai là-dedans. Que vous dire ! Napoléon a eu ce travers d'aimer les descendants des familles titrées, même quand ce n'étaient plus que des êtres diminués ou caducs. Un jour, sous le consulat, qu'il longea les galeries de son palais, où l'on faisait d'ordinaire la haie pour lui adresser des requêtes, il distingue dans la foule un vieillard d'assez belle mine. Cet inconnu lui tendait un placet, mais posé sur un des pans de son habit, arrangé d'une manière suppliante. La chose ne lui était pas familière. Il prend la requête et, une fois dans son cabinet, il veut savoir ce que ça signifie et pourquoi ce papier a été ainsi présenté sur le pan d'un habit. — « Citoyen premier consul, c'était ainsi que, dans l'ancienne cour, on présentait les suppliques au roi. » C'en était assez. Ces façons l'avaient séduit. Il fit courir après le gentilhomme. On sut que c'était un comte, récemment rayé de la liste des émigrés, M. de Narbonne-Pelet. Aussitôt qu'il fut arrêté qu'on formerait une cour, il devait en être et il en fût. Faisons, en courant, un peu d'histoire. La noblesse, en 1800, qu'en restait-il ? A peine un souvenir ! Louis XIV l'avait avilie en en peu-

plant ses antichambres et en la mettant au service de ses bâtards ; le Régent l'avait corrompue (rappelez-vous le mot de M<sup>me</sup> de Sabran au prince) ; Louis XV l'avait souillée ; Louis XVI l'avait mise aux prises avec les éléments populaires qui s'apprêtaient à la dévorer. Puisque, tournant le dos à l'avenir pour refaire le passé, le mitrailleur de Vendémiaire projetait de la refaire, il en ramassait soigneusement les débris partout où il pouvait en rencontrer. Ce fut, entr'autres choses, ce qui arriva pour le curieux et dramatique épisode des *Naufragés de Calais*. Vous n'avez pas oublié, j'imagine, ces royalistes, qui s'étant armés pour soulever l'Ouest à l'aide du drapeau blanc, étaient venus échouer sur nos côtes, où ils avaient été arrêtés, sur la fin du Directoire. La loi était formelle. Elle entraînait la peine de mort. Condamnés, en effet, par le jury, on les avait jetés dans une citadelle et il n'y avait plus qu'à fixer le jour de leur supplice. Sur ces entrefaites était survenue la journée du dix-huit Brumaire, d'où il suivit qu'on les oublia. Il y avait un an et plus qu'ils attendaient. Un pamphlet de quatre pages, distribué aux promeneurs du Palais Royal, les rappela tout à coup à l'opinion publique. — *Les tuera-t-on ? Ne les*

*tuera-t-on pas ?* disaient ces feuilles volantes. En même temps, l'un d'eux ayant descellé les barreaux de sa fenêtre, rédigea une requête, y attacha une pierre et lança le tout au dehors. Celui qui ramassa le projectile y lut ces mots : *A la citoyenne Bonaparte, épouse du premier consul.* Quarante-huit heures après, l'écrit était remis à Joséphine, qui l'apportait au général. C'était un recours en grâce, signé du duc de Choiseul, l'un des condamnés. — Un duc ! un grand nom historique ! Le consul n'hésita pas. Séance tenante, il ordonna la mise en liberté et, lorsqu'à quelques jours de là, le duc demanda une audience pour y faire entendre ses remerciements il y eut un curieux colloque. — « Mon-  
« sieur le duc, de la grande fortune de Chante-  
« loup, que vous reste-t-il ? — Rien, citoyen pre-  
« mier consul : la Révolution a tout confisqué. » Puis, se reprenant : « Je me trompe, général ;  
« de fondation dans notre famille, il doit rester  
« deux biens inaliénables : une loge à l'Opéra  
« et un lit aux Incurables. » Ces traits-là plaisaient grandement à celui que vous appelez le nouveau Cromwell. Une signature, et il fit rendre à M. de Choiseul ceux de ses domaines qui n'avaient pas encore été vendus. Ce que je viens

de vous dire, c'est afin de prouver qu'effectivement cet héritier de 93 avait un goût très prononcé pour la noblesse, puisqu'il en a fait une.

## PARMÉNIDE

Oui, grâce à son caprice, il y a eu deux noblesses, l'ancienne et la nouvelle, celle de la Monarchie et celle de la Révolution. On comprend à première vue qu'il a dû logiquement sortir de là un violent antagonisme. Au commencement, pas une des deux ne voulait tolérer l'autre. Il avait grand'peine à faire naître l'accord. S'entêtant à voir en lui un joueur heureux qui, jadis, avait été leur égal, les siens l'obédaient de leurs exigences. Regardez-les dans un tableau fameux de Meissonier, ils sont là une vingtaine de maréchaux à cheval entourant sa personne, mais en faisant bien comprendre par leurs regards qu'ils ont droit au partage de sa puissance. Tous sont décorés d'un grand nom, celui d'une victoire. Lui seul n'a plus de nom ; il n'est désigné que par un substantif : l'Empereur. Il les a anoblis. Ils sont princes. Les moins favorisés sont ducs, comtes, barons. En prenant partout en Europe les dépouilles opimes des vaincus, il les a enrichis. On n'en citerait

pas un qui n'eût un hôtel en ville, un château à la campagne, des prés, des bois, des étangs, un majorat. Il les a mariés. Après avoir cueilli, au galop, les roses et les amours de tous les climats, par son ordre, ils ont été soudés à des femmes à blason. Hommes et belles de cour, tout ce ramassis de parvenus et de souches vieilles lui faisait cortège, à lui, à ses deux conjointes, car il a été une sorte de bigame, à toute sa lignée et jusqu'à son fils, un roi au berceau. Convenez que rien ne doit manquer à l'ivresse de sa vanité. Il vide donc à longs traits la coupe du bonheur ? Eh bien, non : ce n'est encore là qu'un trompe-l'œil.

## LA CHANOINESSE

Que dites-vous là, philosophe ! Le jeu des événements l'a favorisé à l'impossible. Il a accumulé à ses pieds comme à ceux d'un dieu l'or, la myrrhe, l'encens. Il lui a donné l'obéissance des armées, l'acclamation des peuples, l'agenouillement des rois, la bénédiction des évêques, et il n'est pas heureux ? Comment donc ça ?

## PARMÉNIDE

Mais précisément à cause des appétits de sa cour. De même qu'il a grand'peine à subvenir à

la voracité de sa famille, de même, c'est pour lui un labeur incessant que de satisfaire aux exigences de son état-major. Ah ! cette noblesse à assouplir, quel labeur ! Henri IV a dit que la caque sent toujours le hareng. D'où sortaient-ils ? Murat venait d'un aubergiste, Augereau d'une fruitière, Ney d'un tonnelier, Lefebvre d'un tourneur de chaises, Masséna d'un paysan, Lannes d'un teinturier. Même origine ou à peu près pour les autres. Cependant c'étaient de grands soldats, suscités par le souffle de la Révolution et, lorsque lui-même, fils d'un greffier, était entré en scène, il les avait trouvés en belle posture, poétisés par les triomphes de la démocratie. Mais, pour la plupart, peu ou point lettrés, c'étaient des gens mal élevés, ayant des mœurs rudes et un langage que n'avait pas pu polir la vie des camps. Dix ou douze, ayant bonne mémoire, l'avaient vu grandir, mais sans oublier qu'il avait été leur camarade de bivouac. Il avait déjà été peu facile d'obtenir d'eux la concession du vouvoiement. Plusieurs se sont moqués quand il leur a donné des titres. La gouaillerie soldatesque est souvent aussi mordante que la blague du gamin de Paris. Indépendamment du propos railleur qu'il avait à faire taire, il lui fallait intervenir au Midi et

au Nord pour les empêcher de se prendre au collet ou de se crever réciproquement d'un coup de bancal. Ils se jalousaient. Ils se contrariaient. Ils rompaient ainsi l'harmonie de ses plans. Que de peine à prendre pour les grouper, pour les mettre en bon rang, pour qu'ils pussent marcher de front ! Il a dû s'armer d'une grande dose de volonté et de beaucoup de patience pour assujettir à la discipline du bon ton ces enfants du peuple, habitués à ne voir en lui que le *primus inter pares*. Pour se les attacher, il les gâtait, il les dorait ; il s'efforçait d'acheter leurs cœurs, mais plus ils vieillissaient, moins ils se tenaient pour satisfaits. Ne peut-on pas croire qu'au fond, il se sentaient humiliés d'être traités en subalternes et que, mordus par l'envie, ils aient cédé au désir de recommencer le colloque entre un gentilhomme d'autrefois et un fondateur de dynastie. « Qui t'a fait comte ? — Qui t'a fait roi ? » — « Ah ça, en quoi est-il plus couronné de lauriers que moi ? » s'était écrié, un jour de révolte, le maréchal Soult, cherchant à être quelque chose de plus que duc de Dalmatie. (Pendant quarante-huit heures, il a été roi de Portugal sous le nom de Jean-de-Dieu I<sup>er</sup>.) Masséna, duc de Rivoli, obéissait, mais en gro-

gnant. Bernadotte n'avait pas caché ses rancunes ni Augereau non plus. Montebello, même au palais des Tuileries, reprenait tout à coup le tutoiement et, mécontent de voir les préférences manifestées en faveur de l'ancien régime, allait jusqu'à casser une chaise sous ses yeux. Ce jour-là, l'empereur, courroucé, avait levé la main sur lui. — « Si tu l'osais !... » s'écria le maréchal d'une voix tonnante, et ce fut le tout puissant qui dut finir par céder. De bon compte, est-ce que tout cela n'était pas de nature à lui faire faire du sang d'encre ? Le temps n'était pas éloigné où un autre maréchal, celui qu'il avait nommé prince de la Moscowa, lui mettant de force, à Fontainebleau, une plume à la main, l'obligerait à signer son abdication, d'abord, et où, un peu plus tard, en apprenant le retour de l'Île d'Elbe, il dirait à Louis XVIII : « Sire, je vous le ramènerai, mort ou vif, dans une cage de fer. » Sa noblesse ! L'histoire nous apprend assez qu'elle a été presque unanime à le lâcher pour courir au devant des Bourbons, et c'était un revirement que son œil d'aigle n'avait que trop pressenti. Après Moscou, Macdonald, fait par lui duc de Tarente, était le premier à le délaisser pour servir un nouveau maître ; Berthier

hésitait ; Junot, le duc d'Abrentès commençait à devenir fou ; Ruvigo ne dissimulait pas son dépit d'avoir reçu de lui, avec son titre, la coiffure d'Actéon. Heureux de vivre au milieu tous ces héros, non moins criards que ceux d'Homère, en conscience, aurait-il pu l'être ?

## LA CHANOINESSE

Après ça, soyons juste, ils finissaient, les uns et les autres par avoir besoin d'une vie moins tourmentée.

## PARMÉNIDE

Evidemment, oui. Sa police lui rapportait même qu'ils commençaient à murmurer. Fatigués par l'âge, perclus de rhumatismes, couturés de blessures, saturés de flatteries, pliant aussi sous le faix de la servitude, puisque la consigne exigeait qu'ils courbassent l'échine en sa présence, ils aspiraient au repos. L'un d'eux disait : « Il  
« nous a mariés à de jeunes femmes que nous  
« n'avons plus le moyen de satisfaire et qui se  
« donnent à nos aides-de-camp. » Un autre, à la  
« veille de la campagne de Russie. « Eh ! quoi  
« toujours se battre ! s'en aller faire la guerre au  
« bout du monde ! A quoi nous sert-il d'être  
« riches ! Est-ce qu'il ne va pas nous f..... la paix ? »

Ils enviaient alors très logiquement le sort des pékins. Dieu sait de quelles épithètes insultantes ils entouraient son nom !

CORDELIA

Allons, messieurs, s'il fallait vous en croire, de 1798 à 1815, dans ses dix-huit ans de grandeurs, il n'aurait pas eu un seul jour de passable.

PARMÉNIDE

Un seul jour, ce serait beaucoup dire, mais, après examen, on peut affirmer, très nettement que, comme contentement, il n'a pas pu avoir la semaine entière.

CÆLIO

Quand Corvisart était en veine d'indiscrétion, il avouait avoir vu plus d'une fois chez lui la fièvre alterner avec la névrose. Une irritation ininterrompue disait combien il était envahi par les symptômes de l'hépatite. Le teint plus qu'orangé de ses joues, le sceau de l'ictère, faisaient voir que l'orage devait être en permanence dans cette organisation d'ambitieux inassouvi. Observation qui fera l'effet d'un paradoxe, le foudre de guerre ressemblait en un point au lièvre de la fable, ne mangeant pas un morceau qui pût lui profiter.

## CORDÉLIA

Bon ! nous voilà maintenant aux questions relatives à la table !

## CÆLIO

Joseph de Maistre, le plus éloquent des mystiques après Bossuet, a dit : « Tout échafaud est un autel. » D'après cela, quand on est seul à table, le pain eucharistique lui-même est bien amer et souvent indigeste. Or, suivant Méneval, pour garder son rang, Napoléon a dû, mille ou douze cents fois, s'asseoir seul à table. Imaginez ça. Seul avec ses pensées, ses projets, ses contrariétés, ses mécomptes, ses dépêches, ses mauvaises nouvelles, ses ordres mal compris, des messages pressés pleuvant sur lui de cinq minutes en cinq minutes. Triste condition au point de vue de l'École de Salerne, déplorable hygiène en ce qui touche le travail de la digestion.

## PARMÉNIDE

Cher poète, laissez-moi, de grâce, placer ici un mot de Jean-Paul Richter : « Il n'y a que les rois et les condamnés à mort qui mangent seuls. »

## LA CHANOINESSE

On donne des servants aux uns et aux autres.

## CÆLIO

Oui, des courtisans et des gens de geôle. Mais revenons à notre grand homme et à sa manière de s'alimenter. On peut s'en rapporter là-dessus à Brillat-Savarin, le Montesquieu du genre. « Napoléon, dit-il, était irrégulier dans ses repas, et mangeait vite et mal ; mais là se trouvait aussi cette volonté absolue qu'il mettait à tout. Dès que l'appétit se faisait sentir, il fallait qu'il fût satisfait, et son service était monté de manière qu'en tout lieu et à toute heure, on pouvait, au premier mot, lui présenter de la volaille, des côtelettes et du café. La veille de son départ pour Boulogne, l'empereur travailla pendant plus de trente heures, tant avec son conseil d'Etat qu'avec les divers dépositaires de son pouvoir, sans autre réfection que deux très courts repas et quelques tasses de café. »

## LA MARQUISE

Voici le moment de lui rendre justice au point de vue des choses de la table. Rejeton d'une race latine, il était naturellement sobre ; enfant d'une famille pauvre, il s'était habitué de bonne heure à ne considérer le fait de manger que comme une nécessité à laquelle un homme d'élite ne doit pas accorder trop d'importance.

Vous voyez donc qu'il aura été le contraire des Bourbons, qui, tous, habitués, dès l'enfance, à ne se voir rien refuser de ce qui se rapporte au buffet, ont été des goinfres. Au faite de sa puissance comme à l'époque où il était le prisonnier de la Sainte-Alliance, il ne mettait pas plus d'une demi-heure à un repas. Suivant ce que racontent ceux qui l'ont suivi partout, son ordinaire se composait d'un potage, de deux plats de viande, d'un plat de légumes et d'une salade. Le vin qu'il préférait était le Chamber-tin et il ne recourait au Champagne que pour s'exciter l'appétit ou pour noyer un souci. Jamais il ne s'est plaint de la qualité des mets ; les viandes passées, presque pourries, ne lui répugnaient pas. Il disait, sans doute stylé par Corvisart, qui, du reste, tenait cet aphorisme de Boërhavé : « On n'est jamais malade d'avoir peu mangé. » Ce tempérament d'homme toujours en mouvement s'accommodait, d'ailleurs mieux des privations que des jouissances physiques. Au besoin, son corps se serait contenté de la grotte, de la cruche d'eau et du pain durci des anachorètes du désert. — « J'étais né, disait-il, pour vivre avec un petit écu par jour. »

PARMÉNIDE R\*\*\*

Peut-être trouverait-on un soupir d'avarice dans ce mot-là ?

LA MARQUISE

Non, philosophe. Non assurément, il n'était pas avare, puisqu'il a pris cinquante ou soixante gueux de naissance pour en faire des nobles et qu'il a gorgé tous ces va-nu-pieds de trésors. Il n'était pas avare, répétons-le ; mais, ayant été allaité par la misère, il n'était pas prodigue non plus. Un jour, par hasard, il assiste à un dîner chez Caulaincourt, un de ses ministres, qu'il a fait duc de Vicence et millionnaire. La chose se passait en hiver, sur la fin de décembre. Au dessert, chose alors fort rare, fort coûteuse à Paris, on exhibe des cerises fraîches, roses comme celles de juin, venues à grands frais, bien entendu, de quelque zone du Midi. Il en demande le prix : — « Caulaincourt, combien cela coûte-t-il ? — Sire, chacune de ces cerises revient à trois francs. » Aussitôt grande colère de l'empereur qui s'empporte contre une pareille superfluité. Trois francs une cerise ! Et c'était la solde qu'il recevait pour un jour, quand il était sous-lieutenant ! — Peu s'en fallut que, dans cet accès de colère, il ne renversât la table et

toutes les richesses dont elle était chargée.

## CÆLIO

Soit, cette histoire des cerises a son charme, mais l'homme ne craignait pas de se contredire. Dans les premiers temps de sa grande fortune, de 1802 à 1805 par exemple, il a su donner ample satisfaction à sa vanité de parvenu. Il décrétait alors un superbe déploiement de luxe tant pour lui que pour les autres. Aux dignitaires de cet empire improvisé, il ordonnait de dépenser au moins les trois quarts de leurs traitements en fêtes, en dîners, en bals, en ripailles. On n'a pas oublié sa recommandation à M. de Pradt, l'archevêque de Mélines, quand, après la paix d'Amiens, il l'envoya à Londres, pour y représenter la France. « Sur-tout, donnez des dîners et soignez les femmes. » C'est ce qu'il exigeait de tous ses maréchaux ; c'était ce qu'il faisait lui-même aux Tuileries, et pour le coup, ce n'était plus un ascète, mais une manière de Vitellius. Pour faire belle figure en tant que gastronome, il avait fait ramasser quelque part un gentilhomme de race, le marquis de Cussy, qu'il avait mis à la tête de ses cuisines. Excellent homme, au bout du compte, ce marquis ! Très fin gourmet, le premier pour

reconnaître le mérite des vins fins et la qualité des volailles. En quelque lieu qu'allât l'homme de guerre, il le suivait et, pour obéir à la consigne, il avait toujours un poulet de grain à la broche. Que d'oiseaux du Maine il avait fait servir à celui qui, durant sa jeunesse, n'avait jamais tâté que du merle ! C'était au point qu'en 1821, sous Louis XVIII, quand on apprit à Paris que le vainqueur d'Austerlitz venait de succomber à Sainte-Hélène aux brûlantes morsures d'un cancer d'estomac, le digne marquis, pris d'un soudain remords, s'écria : « Qui sait ? c'est peut-être moi qui lui ai donné ce mal en « lui servant de trop bons poulets à la broche. » Mais, voilà précisément où je voulais en venir : en cela, il avait été malheureux de trop de bonheur.

#### LA CHANOINESSE

Messieurs, faites de l'analyse, examinez, étudiez l'homme, fibre à fibre. Très certainement, ce droit vous appartient. Cependant il faut être juste et ne rien céler. Si je suis bien renseignée, et je crois l'être, on le juge fort mal en ce qui touche cette grande chose qu'on appelle l'amour. Cœlio a cité ce qu'a dit de lui, à ce sujet, l'auteur de la *Chartreuse de Parme*. Revenons-y.

Stendhal loue Napoléon de n'avoir aimé les femmes que grossièrement, à la hussarde et seulement dans des rapprochements charnels de dix minutes. Un peu oriental en cela, il n'aurait compris le beau sexe que comme un moule à faire des enfants. Les royalistes du temps disaient : comme une fabrique de chair à canon. Insensible, peu porté aux épanchements qui d'ordinaire relie deux âmes, le fait serait sans doute indéniable, si l'on ne parlait que des cas où il a eu à donner satisfaction à des besoins d'hygiène ou à céder à des fantaisies. On sait, en effet, de quelle façon le maître temporaire de l'Europe traitait les créatures qu'il faisait, un moment, entrer dans son lit. La légende nomme d'abord M<sup>lle</sup> Weimer, la belle tragédienne, alors très jeune et si bien en chair. Elle cite aussi M<sup>me</sup> Walewska, la Judith de la Pologne, qui, paraît-il, ne s'est jetée dans les bras de cet autre général assyrien que pour donner un puissant protecteur à son peuple, opprimé par la conquête moscovite. Elle a parlé aussi, par les confidences de M<sup>me</sup> de Rémusat, d'un quadruple inceste avec trois sœurs et une belle-fille. Elle indique aussi cette brillante comtesse de Luxembourg, fraîche comme une rose et bête comme

un chou, une des demoiselles d'honneur de la reine Hortense, dont il a eu le premier de ses fils, le comte Léon, ce bâtard fameux, une sorte de géant qui reproduisait sur sa face, mais pas en beau, le portrait vivant du Petit Tondu. Mais, ajoute-t-on, à propos de la mère, il n'aurait eu que l'entrevue d'une seule nuit avec cette poupée de cour, dont le caquetage n'avait pas été de son goût. Après une heure passée avec elle, instant soigneusement noté par lui-même sur un carnet de poche, afin de bien préciser une date, en cas d'enfantement, il l'aurait congédiée et, neuf mois après, tout aurait été fini sur cette aventure. Sous forme de compensation ou de salaire, comme on voudra, il avait fait donner à la belle une forte somme, un demi-million, à ce qu'on dit, et il n'aurait plus consenti à se retrouver avec cette fantaisie de soie et de dentelle. Pourtant cet amour d'une nuit devait avoir des suites, en ce sens que le comte Léon a été élevé aux frais de la liste civile et qu'il figure en toutes lettres dans le Testament de Sainte-Hélène. Un souci, par conséquent. Il souhaitait faire de ce bâtard un prêtre d'abord ; puis un évêque. L'enfant a été un casseur d'assiettes.

## CÆLIO

Une nuit d'amour coûtant 500,000 francs au peuple français et, par dessus le marché, un bâtard prodigue et faisant beaucoup parler de lui, voilà un double contingent de dépense que La Boétie n'a pas su ni pu prévoir quand il a dressé son admirable catalogue sur le fol argent qu'il faut payer à la monarchie.

## LA CHANOINESSE

Chère poète, trêve de déclamations républicaines, mais puisque nous parlons de digestion, je voudrais bien savoir si, mangeant si vite, il pouvait cependant manger en paix, sans trop se souvenir, sans avoir sous les yeux trop d'images déplaisantes. En admettant même que ses repas ne fussent pas troublés par les frissons de sa mémoire, si le blanc de poulet, qu'il aimait, et le bon bourgogne, qu'il dégustait avec plaisir, parvenaient à le distraire de pensées moroses, que pouvaient être ses nuits ? Avait-il des rêves ? Les songes, de quelle couleur étaient-ils ? Comme il passait les trois quarts de sa vie à faire battre cent mille hommes contre cent mille hommes, revoyait-il ces luttes dans son sommeil ?

## PARMÉNIDE

Non, madame. Pas plus que les bouchers ou,

si vous voulez, pas plus que les chirurgiens qui nous coupent bras et jambes, les gens de guerre ne sont offusqués par de sanglantes images. Dans le quartier des Ecoles, les carabins lorsqu'ils dorment, n'entrevoient plus leur bistouri. Ce qui apparaît à leurs regards, c'est la journée de dimanche prochain où ils iront à Saint-Cloud cueillir des lilas avec leur grisette et manger ensuite avec elle une friture à la *Tête noire*. Les rêves sortent moins du réel que de l'imagination. Le Géant des Batailles a dû cent fois entrevoir la joie où, tous les autres monarques soumis, il serait reconnu comme le maître du Continent, mais ce songe d'une ampleur démesurée était comme le papillon d'or et d'azur après lequel court un enfant dans la campagne, toujours poursuivi et jamais atteint.

## LE MARQUIS

Notre thèse est nette. « A-t-il été un homme heureux ? » Il me semble que nous nous en écartons à tire-d'ailes.

## PARMÉNIDE

En aucune façon. Pour y revenir toujours. parlons de mangeaille, s'il vous plaît. Fruits, gibier, vins rares, pâtisseries, miel, poissons, volailles fines, coquillages, il n'avait à faire qu'un

signe de la main et ce que le globe terrestre, ce que les mers et l'espace céleste produisent de plus précieux lui arrivait sans retard, comme sous la baguette d'une fée. Ah ! comme ce coquin de Cambacérès, qu'il avait fait archi-chancelier et qui était archi-gourmand, se serait gavé !

## CÆLIO

D'accord, mais, chez lui, il en était des papilles du goût, c'est-à-dire des jouissances de la bouche, comme des divins plaisirs de l'amour, il ne pouvait les goûter qu'à travers mille transes toujours renaissantes. La Haine, l'Envie, l'Ambition, la Vengeance, peut-être même la Justice des Dieux et des hommes ne le quittaient pas une minute. Tantôt l'une agissait à part, tantôt elles formaient un concert pour se défaire de sa personne. Et ainsi qu'il arrive, quand un homme est bien gardé, tous les moyens sont bons pour l'atteindre, même ceux qui confinent au boire et au manger. Un matin, il crut voir, peut-être avec trop de réalité, qu'il y avait du poison dans sa boîte d'or, constellée de pierreries et, dès ce moment, il rejeta sa tabatière pour ne plus prendre de prises qu'au fond de son gousset en cuir, qu'il remplissait lui-même d'un tabac

scrupuleusement éprouvé. Vous voyez d'ici avec quel surcroît de précautions il devait faire surveiller toute pitance. La mort, mais la mort foudroyante, peut s'infiltrer aussi bien dans un consommé que dans le bouchon d'une bouteille de Bordeaux. Trois officiers de bouche avaient charge de tout inspecter, de tout déguster, de tout faire passer par une prélibation qui pût tranquilliser sa pensée. Des pêcheurs enthousiastes lui envoyaient une barbue, des chasseurs un chevreuil, des novateurs un pâté, des viticulteurs un vin de premier mérite. Tout cela devait passer à la douane des examinateurs, car tout cela était suspect. — « Non, sire, Votre Ma-  
« jesté ne touchera pas à ce perdreau : il y aurait  
« danger. » Et s'ils permettaient, s'ils laissaient passer cette bécassine ou ce saumon, qui disait qu'ils n'étaient pas d'un complot ? *Quis custodet custodes ?* Un jour, en 1811, pendant qu'il mangeait des épinards au sucre, sa fourchette s'arrêta tout-à-coup sur quelque chose de dur, d'aigu et de luisant comme l'acier : c'était une épingle. Une épingle ! Que serait-il arrivé, s'il l'eût portée à sa bouche ? On avait donc cherché à l'étrangler ? Il en pâlit, naturellement. Pendant vingt minutes, le palais fut sens dessus dessous. Après

enquête, on découvrit que ce n'était rien qu'un jeu du hasard. Quelques instants après qu'on avait servi le plat, comme l'impératrice Marie-Louise, très joueuse de sa nature, s'était levée de son siège pour se faire embrasser par lui, une épingle, sans doute mal mise, s'était détachée de son corsage et avait roulé dans l'assiette. Encore une fois, ce n'était rien ; mais l'histoire de Denys de Syracuse et le *Télémaque* l'ont prouvé, le soupçon est en permanence chez les despotes et, toujours imbibé de méfiance, le grand homme pouvait croire que cette épingle était la suite d'un noir complot ourdi contre lui dans les cuisines. Est-ce qu'on n'a pas vu cent fois de ces choses-là ? Non, il ne pouvait manger en paix. Être, à ce sujet, tous les jours, sur le qui vive ; avoir, matin et soir, le frisson de l'épouvante au moment où, d'ordinaire, les bonnes gens se livrent à la joie, tel était son lot. Ainsi tout le long de sa vie, du moins de 1800 à 1815, il aura pu voir se renouveler, mais au tragique, les scènes prohibitives dont avait si bien à souffrir Sancho Pança, lorsqu'il était souverain de l'île de Barataria en terre ferme.

CORDÉLIA

Assez sur ce point, si vous le voulez bien.

Par un mouvement de récurrence qui ne vous déplaira pas, revenons à un sujet déjà effleuré, à quelque chose de plus noble, à l'amour.

LA CHANOINESSE

Très bien dit, chère belle. Ainsi donc, il s'agit de savoir si celui que feu M. Troplong a appelé « le Géant des Batailles » a jamais su ce que c'est que l'amour. Or, j'ai à vous faire à ce sujet une révélation. Il a aimé, un jour et très-sérieusement, j'ajouterai très bourgeoisement, absolument comme un parfait notaire. Faut-il vous conter cette très simple histoire ?

CÆLIO

Très certainement, madame.

PARMÉNIDE R\*\*\*

Un amour qui n'est ni un rapt de lion, ni un chat de ruffian, ce doit être curieux. Parlez, de grâce. Nous vous écoutons.

LA CHANOINESSE

J'insiste sur ce point que vous n'aurez à voir en cela qu'un roman les plus simples. Dans *Amphitryon*, Molière montre le roi des Dieux et des hommes, descendant de l'Olympe tout affamé d'adultère. Afin de pénétrer dans le boudoir d'une reine et de voler l'auguste personne à son mari, il se cache sous un déguisement. Il

a l'air d'être le roi lui-même. Ici le Tout-Puissant entra bien dans le gynécée d'une impératrice, mais ce n'était que pour y flirter avec une demoiselle d'honneur. Mettons que la belle s'appelait Lydia. Au fait, c'était peut-être son prénom ? Fort jeune, très jolie créole de la Martinique, elle était arrivée des Antilles, en 1808 ; c'était donc une protégée de Joséphine. L'impératrice en avait fait sa lectrice. Un jour qu'elle lisait des vers de Parny, le lyrique à la mode, on souleva brusquement la portière du salon : César venait d'entrer. Au sortir du Conseil d'Etat où les débats entre légistes avaient fatigué son esprit, il accourait chez sa femme tout simplement, sans se faire annoncer. Il put ainsi entendre d'un bout à l'autre la lecture d'une élégie. Or, cette voix musicale de jeune fille, ces vers lascifs produisirent sur l'homme de bronze l'effet d'un coup de foudre : il était épris de Lydia. On ajoute que Junon, qui n'avait pas ses yeux dans sa poche, ne mit pas grand temps à deviner ce qui se passait. Mais que pouvait-elle faire ? Tout au plus une scène, un peu plus tard, en secret, à son impérial mari. Non, d'ailleurs, car, en femme d'expérience, surtout dans ces choses-

là, elle n'ignorait pas que les explosions de jalousie font l'effet d'un soufflet qui active ou ravive le feu. Devait-elle renvoyer Lydia ? Elle savait que la belle enfant n'avait en rien provoqué l'incident et que, par conséquent, elle était innocente du fait. Second point, il ne lui eût pas été possible de rencontrer dans toute sa cour une meilleure lectrice. Tout bien considéré, elle jugea qu'il n'y avait qu'à fermer les yeux et à laisser faire.

## LA MARQUISE

N'est-ce pas ce qu'une première maîtresse de Louis XIV a fait pour M<sup>lle</sup> de Fontanges ?

## LA CHANOINESSE

Sans quitter la cour, où elle conservait ses fonctions, Lydia fut installée rue de la Chaussée d'Antin, mais dans un appartement des plus modestes. On aurait dit d'une ouvrière. A certains jours dits, le demi-dieu venait la voir, mais seul, couvert d'un manteau, presque déguisé, afin de n'être pas reconnu. Il n'y avait guère que les yeux secrets du ministre de la police pour suivre ses pas et encore le terrible galant eût-il tonné bien fort, s'il eût pu apprendre qu'on le *filait*. Depuis trois mois, cette idylle allait son train et la fortune de Lydia

n'avait subi aucun changement. Elle était toujours de la même humilité. Le même petit appartement, le même mobilier de griscette. Enfin pour se conformer à ce qu'avait demandé sa jeune maîtresse, l'amant couronné n'avait pas offert un seul cadeau, à l'exception d'un portrait en miniature, à peine cerclé d'or, et que l'on avait bien soin de cacher au fond d'un secrétaire.

PARMÉNIDE R\*\*\*

Madame, si c'est vrai, ce n'est pas vraisemblable.

LA CHANOINESSE.

Rien de plus vrai, philosophe, je vous l'atteste. Mais d'ailleurs, attendez ! — Un matin de novembre, un jeune homme habillé de noir, gants de même couleur, se présente chez la jolie lectrice. — « Mademoiselle, dit-il, je suis  
« principal clerc chez M. Noël, notaire, et je  
« viens recevoir votre signature afin de mettre  
« en règle l'acte d'acquisition de la maison que  
« vous avez achetée par le ministère de notre  
« étude. — L'acquisition d'une maison ? Vous  
« vous trompez certainement, monsieur. —  
« Non, mademoiselle, je ne me trompe pas.  
« Vous êtes bien M<sup>lle</sup> Lydia G\*\*\*, lectrice de

« l'impératrice, et c'est bien vous que cet acte  
« concerne ? Veuillez donc prendre la peine de  
« signer cette minute et je vais vous en re-  
« mettre une expédition. » — Elle finit par  
signer. A peine le clerc de notaire est-il parti  
que la belle personne examine les papiers qu'il  
a laissés. Effectivement, voilà bien le titre d'ac-  
quisition d'une maison, sise à Paris, rue Vi-  
vienne, immeuble de rapport et de la valeur de  
300,000 francs, acheté par elle et payé comp-  
tant. Ses idées sont bientôt fixées. La Martini-  
quaise sait maintenant à qui elle devra de la  
reconnaissance.

## LA MARQUISE

Mais la suite de l'histoire ? Comment cela a-  
t-il fini ?

## LA CHANOINESSE

Comme tout finit ici-bas, par les atteintes du  
temps, par la disparition des personnages. Jo-  
séphine est morte, subitement, à la Malmaison,  
empoisonnée, à ce qu'on a prétendu. L'autre,  
le Jupiter, s'est éteint sur le rocher calciné que  
vous savez, rongé par un mal horrible. Quant à  
Lydia, obscure rentière, elle a vécu le reste de  
la vie dans l'obscurité et dans le silence. Ça été  
sa plus heureuse des trois. Mais ne le calomniez

donc plus : vous le voyez, il a su aimer, le contempteur des femmes, ne fût-ce qu'une fois en sa vie.

## CÆLIO

Comment ! cette passade de trois mois, suivie d'un grimoire sur papier timbré, vous appelez ça un amour, madame ! De la part de la demoiselle d'honneur, certainement naïve, peut-être tendre, probablement désintéressée, cela a pu être. Mais pour lui, rompu au commerce des aventures vénales, habitué à ne rencontrer aucun obstacle à cause de la magnificence de son rang, la chose n'est pas à supposer. Il a dû s'emparer de ce pauvre oiseau des Tropiques comme il le faisait des dames de sa cour. La seule remarque un peu curieuse à faire à ce sujet, c'est qu'il ait pu la garder trois mois de suite. Eh bien, c'est que, cette fois, la rencontre de cet épiderme lui plaisait et notre ogre, qui avait dépassé la trentaine, aimait la chair fraîche. Il a poussé la largesse au point de lui faire présent d'un immeuble de 300.000 francs ! Pour ce que cela lui coûtait, en vérité, il n'y a pas tant à s'extasier. En réalité, ce n'était pas lui, mais cet imbécile de Jacques Bonhomme qui payait. A bien prendre, c'était un peu agrandie, un peu commentée,

la répétition de l'impertinence dont il avait usé envers M<sup>me</sup> Grassini, la belle chanteuse du théâtre de Milan, pendant une halte en Italie. En souvenir d'une nuit passée avec elle, cette artiste avait demandé à l'empereur de lui donner son portrait et, lui, en la circonstance, aussi cynique et moins superbe que ne l'aurait été le Régent, lui aurait, dit-on, envoyé une pièce de cent sous. Cette fois, il envoyait 300 000 francs, mais, ainsi que je viens de le dire, comme la somme était prise dans le gousset du peuple, c'est-à-dire dans le Trésor public, ça ne lui coûtait pas plus qu'un écu de cinq francs.

## LA MARQUISE

Poète, vous vous écartez encore une fois de notre thème. Il a aimé trois mois. A-t-il été heureux ? Toute la question est là.

## CÆLIO

En ce cas, je dis très nettement qu'il ne l'a pas été.

## LA CHANOINESSE

Prouvez-le.

## CÆLIO

Un premier point à fixer serait de savoir si la belle petite, ou prise de force comme une blan-

che colombe par un vautour, ou, ce qui revient au même, subjuguée par la magie de sa haute situation, a senti fiévreusement battre son cœur par cet homme tantôt vert, tantôt jaune, déjà ventripotent, qui se bourrait sans cesse le nez de tabac, même au lit, et dont le dialogue ne pouvait être qu'un brusque commandement? C'est là, j'en conviens, un mystère que l'analyse psychologique elle-même ne nous ferait pas pénétrer. Laissons donc à part l'état d'âme de la belle lectrice. Ne parlons que de lui-même et de la part contributive, qu'il pouvait apporter dans le jeu d'une passion. Lui, amoureux! Lui, pouvant boire à longs traits et à loisir le nectar d'une tendresse partagée! Y avez-vous bien songé, mesdames? Eût-il fait effort pour jouir de ces délices qu'il n'aurait pu y parvenir. Voyez donc de combien de pensées graves ou amères l'insatiable ambitieux a dû être agité pendant tout le temps qu'a duré cette escapade! Il n'y a certainement pas eu une seule de ses rapides visites à cette jolie suivante de sa femme qui n'ait été aiguillée de craintes de toute sorte ou de cuisantes surprises. Je veux bien que l'impératrice ait poussé la complaisance jusqu'à ne vouloir pas éclater en reproches, mais, étant ja-

louse, comme toutes les coquettes, surtout en pouvant craindre sans cesse d'être dépossédée pour faire place à une autre, elle le faisait surveiller. Il le savait, il le voyait et il en souffrait. D'autre part, Fouché ne consentait pas non plus à le perdre de vue, surtout la nuit venue. En politicien retors qu'était le duc d'Otrante, soupçonneux, et ayant toujours peur des coups du hasard, cet autre Séjan, par la nature de ses fonctions, était tenu à regarder son maître surtout comme un prisonnier ou comme un ôtage. Il était responsable de cette vie de laquelle dépendait la sienne. Que l'empereur manquât, tout manquait autour de lui. Ainsi, nuit et jour, de minute en minute, il avait à voir que l'immense empire qui allait de la Seine au Danube tenait à cette existence. Aussi vingt paires d'yeux, pour le moins, avaient pour emploi de suivre le conquérant, pas à pas, partout où il allait. Pareils à ces seigneurs de la nuit (*signori di notte*), qui, à Venise, servaient d'espions au Conseil des Dix, ils avaient mission de ne le quitter sous aucun prétexte et il fallait que, se relayant, il en vint, deux par deux faire, à tout instant, leur rapport au méticuleux chef de la police. Ne l'oublions pas. Ce vainqueur s'était cogné à trop d'hosti-

lités de tout genre pour que, tout le long de l'année, il n'y eût pas à la charge de son ministre une conjuration à dénouer, une machine infernale à saisir, un poignard à écarter, un enlèvement à déjouer. Est-ce que des fanatiques blancs ou rouges ne pouvaient pas surprendre l'auguste soupirant dans l'escalier de sa belle et l'y étouffer en quelques secondes ? — « Sire, vous ne vous appartenez pas ; vous êtes à la France, » lui disait celui qu'il avait fait duc. Et, pour le Corse, qui n'était pas une bête, cela voulait dire très clairement : — « Tu sais, pas d'enfantillage, surtout à cause d'une affaire de femme. Toi dis-paraissant, l'ancien régime revenant, nous cour- rions risque d'avoir le cou coupé, moi surtout qui ai voté la mort du roi. Non, non, pas de ça. Tu es notre garant. Voilà pourquoi nous mettons tant de soin à te garder. » Ils le gardaient donc. Ils n'eussent pas permis qu'il s'éloignât, ou qu'il fût pris au piège dans des aventures galantes. Vous en penserez ce qu'il vous plaira. Quant à moi, je dis que, dans la circonstance, non plus, il n'a pas été heureux. Il se savait trop épié.

## LA CHANOINESSE

Voulez-vous que nous passions à une nouvelle série d'idées ?

CÆLIO

Nous sommes toujours à vos ordres, madame, mais ce sera toujours pour arriver à la même conclusion, allez !

CORDÉLIA

Voyons, poète, que mâchonnez-vous encore entre vos dents ? Etant l'homme loyal que vous êtes, pourquoi prendre à tâche de l'improver toujours et en tout ? Est-ce que, réellement, il ne vous paraît pas être d'une taille plus élevée que celle de tous ceux de son temps ? En vérité, vous me feriez vous appliquer cette exclamation d'un de vos maîtres, aède fort écouté de ce siècle :

... L'ironie inféconde et morose

Jappant sur les talons de quelque grande chose.

CÆLIO

Qu'il ait été grand en tant qu'homme de guerre, le plus grand, si vous voulez, madame, je ne serai pas assez aveugle pour le nier. Je l'admire, comme conducteur d'armée. J'avouerai que durant les trois quarts de son règne, il avait fait un pacte avec la victoire. Ainsi vous voyez que je ne cherche pas du tout à l'amoindrir. Mais, en regard de ce mérite, que, je ne veux en rien marchander,

je le tiens pour petit et même pour très petit sur divers points.

CORDÉLIA

Ah ! par exemple, voilà qui est bizarre.

CÆLIO

Il se peut que ma proposition vous semble bizarre, parce qu'on vous a élevée en ce qui le concerne dans un culte d'extâse, mais, si vous consentez à m'entendre, peut-être arriverez-vous à reconnaître qu'en ce qui touche les idées de liberté et le principe de la dignité humaine, il a été un esprit de troisième ordre. Laissons là pour un moment, la question qui se rapporte à la tribune, à l'art d'écrire, à tout ce qui regarde cette chose divine qu'on appelle l'exercice de la pensée. Ce n'est un mystère pour personne qu'il avait en une horreur, bien concevable, du reste, pour un despote, et les vers virils, et la prose généreuse, et les livres qui insufflent un feu céleste dans les veines d'un peuple. Mais où je le trouve souverainement mesquin, c'est dans la tâche qu'il s'est donnée et qu'il a accomplie de s'emparer des âmes les plus nobles pour les pétrir dans ses mains comme de la terre glaise, pour n'en faire plus que des manœuvres, des machines à tuer, des agents du

caporalisme. Entre un janissaire du Sultan Sélim et un grognard de 1810, où serait la différence ? L'analyse n'en signalerait aucune. Je sais bien ce qu'on va objecter. De 1793 à 1800, dans la guerre qui a eu pour objet de défendre le pays et d'en affranchir la frontière, ce soldat a été sublime. Commander l'armée d'Italie à vingt-huit ans et briser en se jouant les vétérans de l'Autriche, ça été tout à la fois du patriotisme et du génie, mais, plus tard, dans les autres luttes sanglantes, uniquement entreprises en vue de la conquête, c'est toute autre chose. En de tels cas, il prend rang parmi tous les ravageurs de l'histoire. Il ne s'agit alors que pour l'asservissement des pays voisins qui n'ont rien à voir dans les querelles des rois et, fanfares folles mises de côté, il ne me fait plus l'effet que d'un sacrilège et d'un bandit. Est-ce que l'envahissement de l'Espagne n'est pas la prouesse d'un Cartouche doublé d'un Mandrin ? Est-ce que l'expédition de Russie n'est pas le plus grand acte de démente des temps modernes ? Vous voyez que j'exprime bien franchement les causes de mon aversion et que je ne parle pas en l'air. Accessoirement, ainsi que je le disais, il n'y a qu'un instant, je lui fais un crime d'avoir effacé

à coups de sabre toutes les notions de philanthropie qui nous sont venues des philosophes du dix-huitième siècle et d'avoir changé, pendant quinze ans, la nation la plus humaine en une sorte de bête féroce qui ne cherchait plus qu'à se repaître du sang des autres.

## LE MARQUIS

Voici l'école de ce fou de J.-J. Rousseau qui se remet à réclamer.

## LA CHANOINESSE

S'il a fait des machines à tuer, il a fait aussi des héros et des superbes.

## CÆLIO

C'est ce qu'ont chanté ses flatteurs, c'est ce qu'on a cru ; c'est ce que les masses aveugles croient encore. Ouvrez les yeux. Que voyez-vous ? Les natures les mieux douées, dès qu'elles sont sous ses ordres, perdent leur caractère d'indépendance et de fierté. Il a donné une consigne, toujours la même depuis qu'il a usurpé le pouvoir. « Qu'ils meurent tous pour moi ! » Et ils obéissent, et, pour mettre des couronnes sur le front de ses frères et sur la tignasse de ses sœurs, la jeune génération de ce temps n'a plus d'autre chose en tête que de promener à travers l'Europe le meurtre, le pillage et l'incendie.

LE MARQUIS

Vous oubliez que le drapeau qu'il lui a mis en main était le symbole de la liberté.

CÆLIO

Parlez-vous sérieusement? Oui, tant que cet étendard était surmonté du coq gaulois, image de la bravoure, de la gaieté et de l'amour, certainement, oui, c'était la bannière des hommes libres, et les nations ne s'y sont pas trompées. Du jour, où il l'a surmonté de l'aigle aux serres cruelles, c'était tout le contraire. La liberté! L'avez-vous jamais surpris prononçant ce mot auguste ou l'introduisant dans ses écrits? Il le détestait et il en avait peur. Biffez donc, je vous prie, votre belle métaphore.

LA CHANOINESSE

Nous en étions à autre chose. Vous lui avez reproché d'avoir perverti la jeunesse française de 1795 à 1815. Nous, nous disons qu'il a su tirer d'elle des héros.

CÆLIO

Citez-m'en un, madame.

LA CHANOINESSE

Rien de plus facile. Je prends le premier venu, au hasard. Tenez, un admirable cavalier, le général de Lassalle.

CÆLIO

Le ténor de la cavalerie ? Il en fait un sabreur et rien qu'un sabreur.

CORDÉLIA

Qu'aurait-il donc dû en faire ?

CÆLIO

Un homme utile. Qui sait ? un savant, peut-être. Un architecte ? Un médecin, cela se pouvait. Un agronome ? Les Parmentier rendent plus de services à l'humanité que les Alexandres. Au besoin, un voyageur, ce qu'on appelle de nos jours un explorateur, rapportant dans sa valise le gland d'un chêne inconnu ou un bombyx qui donnera une soie supérieure à celle dont nous nous servons. Si ce n'eût été ça, ç'aurait pu être un grand artiste. Tout, excepté un éventé, uniquement habile dans l'art de massacrer ses semblables.

LA CHANOINESSE

Mais, monsieur le dialecticien, si le jeune et brillant général, si crâne à cheval, n'avait pas d'autre vocation que celle de soldat ?

CÆLIO

Madame, l'éducation a pour résultat de corriger les tendances excessives ou vicieuses. Pour un dominateur tel que l'était Napoléon, ç'aurait

été le cas d'appliquer les forces de son génie à faire concevoir au jeune homme d'autres préférences et un autre tempérament.

## LE MARQUIS

Poète, mon ami, vous voilà encore une fois en croupe sur l'hippogriffe de l'hypothèse. Ne voyez-vous donc pas qu'ils respiraient tous alors l'amour du combat dans l'air? En prenant part au siège de Toulon, sa première et glorieuse campagne, le futur général en chef de l'armée d'Italie a trouvé une situation toute faite, un état de choses dans lequel il n'était question que de poudre à canon, d'ennemis à vaincre, de grades à gagner, de branches de laurier à cueillir, et il s'y est adonné sans partage. En même temps, il a groupé autour de lui de jeunes et vaillants camarades. Ce général Lassalle en était un. Ils se sont convenus, ils se sont aimés pour n'être séparés que par la mort. Il faut avoir la cocasserie philosophique chevillée au corps pour trouver du mal là-dedans.

## PARMÉNIDE R\*\*\*

Marquis, pour une fois et, par extraordinaire me voilà de votre avis, mais en envisageant les choses tout autrement que vous. Comme Cœlio, je repousse le caporalisme, et je ne lui trouve

aucune excuse, mais à propos des généraux de la période révolutionnaire, je pense qu'une fois lancés sur le champ de bataille avec la fougue enivrante qu'ils y ont déployée, il n'eût guère été possible de les ramener dans leurs *foyers respectifs*, comme on disait à cette époque. Plus spécialement j'aime, j'honore et j'encense volontiers les plus jeunes. Pardieu, on ne peut pas les nommer tous, tant ils sont nombreux, les premiers volontaires qui ont aidé à fonder la République. Non, il serait impossible d'énumérer tous ces noms, parce que la liste serait trop longue et qu'elle fatiguerait l'admiration publique. Je demanderai pourtant à en citer quelques-uns, les principaux. En tête, pour commencer, il y a eu d'abord La Fayette, retour d'Amérique, déjà anobli par l'amitié de Washington, illustré plus tard par la captivité d'Olmütz. Après lui apparaissent, coup sur coup, dans un merveilleux rayonnement de gloire vingt Achilles et autant d'Ajax. Ce grand jeune homme, d'une si belle allure, c'est Lazare Hoche, le général en chef de l'armée du Rhin, le pacificateur de la Vendée. A côté de lui Kléber, un géant, un héros d'Homère. Tout près, Marceau, la vertu guerrière en personne ;

Desaix, un lion sous un visage d'éphèbe, celui que les Arabes du Caire surnommèrent le *Sultan juste*. Viennent ensuite Jourdan, le vainqueur de Fleurus ; Championnet, l'organisateur de la République Parthénopéenne ; Joubert, le conquérant de l'Italie du Sud ; Bernadotte, un républicain dont on fera un roi. Sur le second plan, combien d'autres figures de haute taille ! Masséna, Ney, Davout, Murat, Junot, Augereau, Soult, Moncey, Bessières, Macdonald, Lannes, Lefebvre, Suchet, Berthier, et Bonaparte brochant sur le tout ! Je vous le répète, impossible de les nommer tous, car, très certainement, on en trouverait aisément cent autres à montrer à nos fils. Il en est même de trop célèbres, que l'histoire cache à demi dans une sorte de pénombre, tels que Dumouriez, Moreau, Pichegru, Dupont, Raguse et Bourmont. Silence sur ceux-là et inclinons-nous toujours devant les autres ! Quelle prodigieuse époque que ce mouvement militaire de la Révolution, et comme en y fixant un peu nos regards, il ne nous est point permis de douter de l'étonnante fécondité de notre terre de France ! — Enfants ! ne désespérez de rien !

CORDÉLIA

A la bonne, voilà qui est parler.

PARMÉNIDE

Non, encore une fois, je ne les ai pas tous nommés et, par exemple, je n'ai pas prononcé le nom de celui qu'on a si bien, et à si bon droit, célébré la semaine dernière, de celui même dont nous nous occupons.

Il y a eu, à ce sujet, une cérémonie tout à la fois auguste et touchante. Cela s'est passé dans la chapelle des Invalides. Ce jour-là, le canon tonnait, les cloches tintaient, l'orgue se faisait entendre, l'encens fumait. Au chœur, les prêtres chantaient. La surveillance, une délégation française était allée en Autriche pour y chercher quelques ossements ensevelis, depuis Wagram, dans un cimetière de village. En passant, disons, s'il vous plaît, que les princes de la Maison de Hapsbourg se sont respectueusement découverts devant ces restes d'un des combattants de la noble démocratie d'il y a cent ans. Preuve que l'ère de 89 et ceux qui soutenaient ses trois couleurs ont fini par faire en Europe une trouée victorieuse, puisque les Césars eux-mêmes saluent le drapeau que les nôtres ont promené à travers le monde. N'ou-

blions pas de noter aussi à quel point s'honore la troisième République en allant retrouver à l'étranger cette dépouille mortelle d'un patriote pour la placer à quelques pas de celle de Turenne.

## CÆLIO

Mais je suis de ceux qui ont salué cette dépouille mortelle.

## PARMÉNIDE

Ce général de Lassalle avait beau dormir en terre étrangère, la France ne l'oubliait pas. En lui, on voyait le type le plus complet du fier soldat de 1792 à 1808. Au moment où la Convention Nationale déclarait la patrie en danger, cent mille paysans accouraient,

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes.

A la même heure, on voyait se présenter, l'un des premiers, devant les registres d'enrôlement, un jeune homme, presque un enfant qui se plaignait de ce que ses moustaches étaient trop lentes à pousser. C'était lui. Arrière-petit-fils de Fabert, il avait, en raison de cette origine, mêlée au sang de ses veines, une forte dose d'humeur martiale. Comme il était très jeune, de haute taille, fort bien fait de sa personne, il

opta pour la cavalerie. On l'incorpora dans un régiment de hussards. Dès le début, il fut et il est resté le premier cavalier de cette grande Armée, où l'on comptait tant de sabreurs d'élite. De là son avancement rapide, d'abord sous la République, puis sous l'empire. Napoléon n'avait pas mis longtemps à l'apprécier. On sait son mot : « Si j'avais deux Lassalle, disait-il, je serais invincible. »

## CÆLIO

Il s'entendait fort bien à émoustiller leur amour-propre.

## PARMÉNIDE

Napoléon avait fait de Lassalle un comte et le chef d'une maison aristocratique, mais, entre nous soit dit, ça été un noble aux allures tout à fait démocratiques. Un de ses petits-fils, Albert de Lassalle, qui a été, pendant dix ans, un des rédacteurs du *Charivari*, nous racontait que le général de cavalerie par excellence se moquait ouvertement des signes honorifiques, des rubans, des croix, des épauettes à graine d'épinards et des hauts plumets. Il avait fait placer au fond d'une cassette l'uniforme de simple soldat qu'il portait sous la République, sa nourrice, et il voulait que le souvenir de ses

débuts le suivit partout. Du reste, il ne se défendait pas d'être ce qu'on appelait, sous le premier empire un *casseur d'assiettes*. L'épithète lui revenait à tous les points de vue. Après ça, Bonaparte avait fait de lui son enfant gâté et il tolérait tout de sa part, même ce qui n'était pas tolérable. On venait se plaindre de ses tours de page. « — Sire, votre général.... » L'homme de bronze ne voulait pas en entendre davantage. Ou il faisait signe qu'on eût à le laisser tranquille ou il pirouettait sur lui-même et tournait les talons. En ce temps-là, ne l'oubliez pas, l'armée était, non infallible, comme si elle eût été formée de trois cent mille papes, et elle était exempte de tout contrôle. Tout ce qu'elle faisait était bien fait. — « Taisez-vous, pékins ! » disaient les soldats. — Et les bourgeois se taisaient.

CÉLIO

Je n'ai rien dit autre chose.

PARMÉNIDE

Un jour, en 1803, Lassalle, furieux que le préfet d'Angers ne l'eût pas convié à un grand dîner qu'il donnait, arrive avec ses hussards, un peu avant le repas, et fait briser toute la vaisselle, jeter les sièges et tous les préparatifs

du banquet par la fenêtre. Lassalle fut blâmé pour la forme, mais ne fit au préfet aucune réparation et à quelqu'un qui s'étonnait d'une telle mansuétude, Napoléon disait : « Pour faire un préfet, il ne faut qu'une de mes signatures, mais il faut dix ans de guerre et un talent à part pour faire un Lassalle ! » Dieu sait pourtant si ce terrible houzard autant qu'enfant terrible lui laissait du répit ; à chaque incartade succédait quelque nouvelle frasque et Napoléon pardonnait toujours. Une fois, pourtant, il se fâcha un peu. Ce fut lorsque Lassalle sollicita le commandement envié du beau régiment des chasseurs à cheval de la garde, après la mort du colonel Dalelmann, tué à Eylau. « Quand le général Lassalle ne boira plus, ne jurera plus, ne fumera plus, je le mettrai à la tête d'un régiment de ma garde et j'en ferai un de mes chambellans. » — « Fort bien, Sire, répondit l'incorrigible Lassalle, alors puisque j'ai si bien les qualités d'un marin, je demande à Votre Majesté le commandement d'une frégate ! » Et l'empereur de rire aux larmes ; il était désarmé.

## CÆLIO

Est-ce que ce ne sont pas là les mœurs du corporalisme le plus outré ?

## PARMÉNIDE

Je veux le répéter : ce qui distinguait le brillant volontaire de 92, c'est qu'il n'avait pas son pareil dans la bataille. Une fois en selle, au moment de l'action, après avoir tiré le sabre du fourreau, il faisait signe à ses hommes et se jetait au milieu de la mêlée avec la fougue et la rapidité d'un ouragan. Il a ainsi vingt fois décidé du sort d'une journée. Mais il y avait en ce soldat une autre aptitude précieuse : c'était un intarissable mouvement de belle humeur. Des 500,000 êtres humains que Napoléon remuait sur son échiquier comme des pions, nul n'était plus alerte ni plus gai. Au bivouac, pendant l'entr'acte de deux victoires, il chantait volontiers et même il chantait des couplets dont il avait lui-même tourné les vers. En ce temps là, âge d'épicurisme par excellence, la chanson était fort en honneur. Nos pères avaient toujours quelque joyeux refrain sur les lèvres. On ne se mettait jamais à table, sans chanter au dessert. Quand le jeune conscrit vit sonner ses vingt ans, il y avait encore en l'air un peu de la poésie de Collé. Les strophes si aimables de l'abbé de l'Atteignant n'avaient pas été oubliées. On fredonnait, chaque jour, les

œuvres du bon Panard. Telle avait été, par instinct, l'école du jeune rapsode. Il a fait trois chansons, à ce que m'a dit Albert de la Salle, l'un de ses arrière-petits-fils, toutes taillées sur le modèle de ces maîtres. Mais il en est une, parmi les trois, qui peut passer pour son chef-d'œuvre, et qui, à elle seule, suffirait à rendre immortel le nom de son auteur.

CÆLIO

Une pochade de cabaret.

PARMÉNIDE

Cette chanson est celle qui a pour titre : la *Petite Fanchon*. Trois couplets seulement et en vers de huit pieds. Au point de vue de la prosodie, on n'y trouve rien de miraculeux ; mais tout y est d'une verve endiablée, les paroles et la musique surtout, tout à la fois joyeuse et conquérante, frappe agréablement l'oreille ; elle va de la tête au cœur et réveille l'auditoire comme une sonnerie de clairon. Vous diriez d'une envolée d'abeilles qui volète à l'entour d'une épée.

Il faut ajouter que ces trois couplets, ourdis sans grand art, sont bien un écho de la philosophie d'il y a cent ans. L'amour sans phrase, la bonne chère, un essor d'insouciance voltai-

rienne : rien de mieux approprié aux pratiques de cette vie de soldats dont aucun n'était sûr de son lendemain, puisque chacun d'eux rencontrait, tous les jours, la Mort sur les champs de bataille. *Carpe diem*, dit Horace. « Cueille le jour. » Jouis de l'heure présente. Oui, mange, bois, fais l'amour et moque-toi du reste. Voilà ce que disent ces vers d'un sensualisme tout païen.

Il y a cent ans que le général de La Salle a, pour la première fois, chanté la *Petite Fanchon* dans un repas d'officiers généraux, et, ce jour-là, après Marengo, il y avait sur la table encore plus de lauriers que de fleurs. Tous les assistants ont applaudi, et surtout un petit homme à figure émaciée et pâle qui, déjà, tenait dans ses mains les destinées de l'Europe. Depuis lors la chanson bachique et guerrière, a pris son vol pour devenir tout à la fois un chant de plaisir et un hymne de combat. On l'a jouée sur tous les clavécins d'alors. On l'a notée dans le répertoire des régiments et elle a réglé la marche de nos armées triomphantes. Le peuple, en masse, l'a vite adoptée. Il n'y a pas un hameau en France où elle n'ait pénétré et où elle ne vive encore. J'ose dire et je dis très nettement qu'elle est

plus populaire que la *Marseillaise* elle-même, car, celle-là, on la sait par cœur, d'un bout à l'autre.

Rappelez-vous seulement son refrain :

Elle aime à rire, Elle aime à boire,  
Elle aime à chanter comme nous.

La *Petite Fanchon* a donné l'éveil à deux belles choses; ç'a été d'abord, le *Vieux Drapeau*, ce poème que Béranger a improvisé à propos d'une pétition fameuse, présentée à la Chambre des députés par le général Foy, grands et beaux vers, que le crayon de Raffet a si bien illustrés. *Quand secouerai-je la poussière...* En second lieu, ça été une cantilène d'amour, faite de main de maître par Théodore de Banville, sous ce titre : *Marguerite*. Il y a quarante cinq ans, lorsque le *Corsaire* était une sorte de gymnase lyrique, avec Baudelaire, Banville, déjà nommé, Vitu, Jules Viard, Hippolyte Castille, etc., etc., Henry Mürger, qui avait une voix argentine des mieux timbrées, nous chantait cette *Marguerite* avec un charme infini, de même qu'il nous faisait connaître les *Bœufs* et la *Musette* de Pierre Dupont.

LE MARQUIS

Eh bien, et notre général de cavalerie?

## PARMÉNIDE

Mais il y a mieux que ces souvenirs : la *Petite Fanchon* a joué un rôle de premier ordre dans un grand drame du premier empire, et c'est un fait que je vais m'efforcer de faire passer sous vos yeux. Avant tout, sachez qu'il s'agit d'un épisode de la guerre d'Espagne, ce duel terrible que, pour le malheur de la France et pour le sien propre, Napoléon avait engagé avec le plus chevaleresque de tous les peuples.

## LA CHANOINESSE

Parlez ! parlez, philosophe !

## PARMÉNIDE

Pour faire asseoir sur le trône de Madrid son frère Joseph, qui était le plus insignifiant de tous les hommes, Bonaparte avait rusé jusqu'à la tromperie. « — Sire, vous cousez la peau du renard à la peau du lion », lui disait un courtisan. Mais ce jeu ne devait pas lui réussir ; il commençait à être le signal de sa chute. A la voix de Xavier Mina, un étudiant, et d'Espoz-y-Mina, son oncle, un palefrenier, deux morceaux d'un *Cid*, l'Espagne entière s'était soulevée. Nobles, prêtres, soldats, le peuple, les moines, les femmes, les enfants eux-mêmes s'armaient contre les *gavachos*, c'est-à-dire contre les Fran-

çais. Comme ils ont tenu tête à l'invasion ! Ils ont chassé et Murat, et Joseph, contrecarré Soult, Suchet, Ney, Junot, Lassalle et Napoléon lui-même. Race héroïque qui avait déjà donné du fil à retordre à ce Napoléon d'autrefois qui se nomme Charlemagne.

CÆLIO

Jamais l'Espagne n'a subi la honte de l'invasion, sans s'armer jusqu'aux dents.

PARMÉNIDE

Vous devinez bien qu'entre nos soldats et leurs guérillas la guerre était acharnée, impitoyable. Ce n'était plus qu'une affaire d'extermination. De part et d'autre, tous les moyens étaient bons. Or, voilà qu'un jour, en 1806, un faible détachement de chasseurs, envoyé en reconnaissance, fit halte pour la nuit dans un village appelé Figueras. On était arrivé devant la dorte d'un couvent ayant un peu l'aspect d'un château féodal. C'était la seule maison du lieu qui parût devoir offrir quelques ressources à des gens affamés et qui avaient besoin de se reposer des fatigues d'une longue marche. « Holà ! » cria le chef de la troupe après avoir arrêté son cheval. « Ouvrez ou, de par tous les diables, vos *Pater* et vos *Ave* ne vous serviront

de rien. » Et, en parlant ainsi, il frappait à coups redoublés de son sabre, comme pour indiquer que, si l'on ne se hâtait d'obéir, ses menaces ne tarderaient pas à s'accomplir. Il y eut alors quelques minutes de silence pendant lesquelles on eût dit que les personnes de l'intérieur délibéraient sur la conduite à tenir. Après ce court instant, la porte s'ouvrit. On vit aussitôt apparaître un vieillard revêtu de la robe blanche de l'ordre de saint Benoît, avec une ongue barbe grise.

— *Buenas noches!* mon père! dit le capitaine français d'un ton railleur, en faisant une profonde révérence. J'apporte à votre sainte communauté force compliments de l'empereur Napoléon et de votre roi Joseph. Je compte, en conséquence, sur une bonne réception. Vos caves sont fort bien garnies sans doute? — Là-dessus, le capitaine Laville, car c'était là son nom, ordonna à ses soldats de mettre pied à terre et de placer leurs chevaux dans la cour. Il se dirigea ensuite, suivi de deux autres officiers, dont un lieutenant, vers la demeure des moines. Cette brusque apparition de trois mécréants fit naître de grands signes de croix. Quand ils entrèrent dans le réfectoire, tous les frères, qui s'y trouvaient as-

semblés, se levèrent de leurs sièges et considèrent avec calme les nouveaux venus. « — Pardonnez-moi, mes pères, » dit Laville à qui leur contenance pleine de dignité en imposa un moment, « excusez-moi d'être venu ainsi vous surprendre ; mais mes gens ont besoin de repos. Or, dans ce temps de trouble, je ne crois pas avoir de meilleure excuse à vous offrir pour le dérangement que je vous cause. Il faut que ma troupe trouve ici une bonne chère, une bon gîte, ou autrement... » Et il toucha de sa main la poignée de son sabre. « — Mais, continuait-il, j'espère que nous ne serons pas forcés d'en venir à de dures extrémités : il y aurait trop de chances en notre faveur. — Seigneur français, » répondit l'abbé, — une très belle tête d'ascète, — « vos désirs seront remplis, alors même qu'ils ne seraient pas tout à fait conformes aux nôtres. » Sur ce, il pria ses hôtes de s'asseoir et recommanda aux frères servants d'apporter ce qu'il y avait de meilleur dans le couvent. La table fut dressée et couverte d'*olla podrida*, d'agneaux rôtis, de pastèques, de grenades, d'amandes fraîches. Bientôt la défiance fit place à la plus franche cordialité. Pour un petit espace de temps, le prieur quitta la salle du fes-

tin et revint accompagné de deux moines qui portaient d'immenses vases d'argent remplis d'un vin délicieux.

— Ah ! si au lieu d'être dans cette boîte à bon Dieu, nous étions à Madrid ou à Séville, avec quelques jeunes et jolies Espagnoles... vous m'entendez bien ?... dit le sous-lieutenant. »

Une étincelle de rage brilla dans les yeux de l'abbé, mais il fit taire son indignation, et se contenta de sourire amèrement en regardant le jeune officier.

— N'ayez pas peur, seigneur français, reprit-il. A la fête de cette nuit, rien ne manquera de ce que Dieu permet. Elle sera telle que vous n'en aurez jamais par la suite de meilleure. Pourtant, que le Seigneur nous garde d'abriter sous notre toit des êtres aussi abominables que ceux dont vous venez de parler.

— Laissez dire le sous-lieutenant, reprit Laville ; c'est un jeune fou pour qui les femmes sont encore quelque chose dans la vie. Trêve de plaisanterie. Goûtons le vin : cela vaut bien mieux. Mais, bon père, ajouta-t-il après avoir emplis son verre, je veux que nous trinquions ensemble. Permettez-moi de vous offrir à boire.

— Les règles de notre ordre nous défendent

de boire du vin, répondit l'abbé. Vous m'excuserez donc, ainsi que mes frères, de ne pas me joindre à vous. » — Ici, le capitaine sourit ironiquement comme s'il eût pensé que ce fût pure hypocrisie de la part du religieux. Il porta le gobelet à ses lèvres, puis, une autre idée s'étant tout-à-coup offerte à son esprit, il le replaça sur la table sans y avoir touché. Les moines le regardèrent en silence. Ils semblaient attendre avec inquiétude l'explication du Français.

On avait fait entrer tous les soldats. « Mes amis, s'écria Laville, nous sommes en pays ennemi, et les cafards sont capables de tout. Ne buvez pas ! » Tandis qu'il parlait de la sorte, tous les yeux étaient fixés sur l'abbé, dont la figure vénérable et calme semblait démentir les soupçons de l'officier. — « Donnez-nous l'exemple ; buvez d'abord de ce vin, vous et vos frères, continua Laville ; après, nous verrons. »

L'abbé éleva ses regards vers le ciel et parut un instant plongé dans la méditation. Prenant ensuite le verre qui lui était offert, il en avala le contenu. Chaque membre de la communauté but à son tour. — « Etes-vous content, maintenant ? dit le prier. Vos doutes, si peu généreux, se sont-ils évanouis ? — Oui, reprit le Français. En

voici la preuve. » Et il vida son gobelet d'un trait. — Tous ses frères d'armes en firent autant, et comme c'était du val-de-penas, on réitéra plusieurs fois cette manœuvre. L'abbé veilla à ce qu'une quantité suffisante de la même liqueur fût distribuée aux soldats, qui bénirent leur bonne fortune. — Un si bon vin ! — « Permettez ! reprit le capitaine ; chez nous, en France, l'usage est de ne pas boire sans chanter. Eh ! Pirard, beau sous-lieutenant, chante-nous donc quelque chose. Ça amusera ces bons moines. — Que chanter, capitaine ? — Eh ! pardieu, l'air à la mode : la chanson du général Lassalle. — C'est ça ! c'est ça ! La *Petite Fanchon* ! Et le sous-lieutenant Pirard, qui avait une jolie voix de ténor, se mit, en effet, à chanter.

Ici, nous faisons une pause :

J'aperçois l'ombre d'un bouchon,

Et, sur ma petite Fanchon,

Je vais vous chanter quelque chose.

Ah ! que son entretien est doux ;

Qu'elle a de puissance et de gloire !

Elle aime à rire, Elle aime à boire,

Elle aime à chanter comme nous.

Ici tout le détachement de répéter le refrain en chœur. — Second couplet, reprit le sous lieutenant.

Fanchon, pourtant bonne chrétienne,  
Fut baptisée avec du vin.  
Un Champenois fut son parrain.  
Un Bourguignon fut sa marraine.  
Ah ! que son entretien est doux.  
Quelle a de puissance et de gloire !  
Elle aime à rire, Elle aime à boire ;  
Elle aime à chanter comme nous ?

Deux tournées de ce vin si généreux, mûri par le soleil d'Espagne, eussent donné la vie à des statues de marbre. Qu'on juge de l'effet qu'elles devaient produire sur des têtes françaises ! Ces vers bachiques, aussi, auxquels une musique tout à fait épicurienne attachait des ailes, ne contribuaient pas peu à allumer chez nos bons drilles le feu de l'ivresse. — Les gobelets vidés, le lieutenant Pirard, fortement *éméché*, comme on disait déjà dans l'armée, annonça, d'un geste solennel qu'il y avait encore un couplet, le troisième. — « Attention donc, reprit-il, et écoutez ça, vous autres ! »

Là-dessus, il se reprit donc à moduler cette dernière prouesse de la petite Fanchon.

Un jour, le voisin La Muscade  
Voulut lui prendre le corset ;  
Elle répond par un soufflet  
Sur le museau du camarade.

Ah ! que son entretien est doux !  
 Qu'elle a de puissance et de gloire !  
 Elle aime à rire, Elle aime à boire ;  
 Elle aime à chanter comme nous.

Toute la troupe reprenait le chœur, en riant joyeusement. — « Mais, dites donc, s'écria en ce moment Laville en interpellant l'abbé et ses accolytes, nous chantons et vous ne dites rien. Voyons, frocards, un peu de bonne volonté et chantez avec nous. »

Ici le prier fit trois pas en avant et, en fixant le capitaine d'une manière étrange, il dit : — « Eh bien, je vais chanter à mon tour, et un cantique qui sera tout à fait de circonstance, je vous en répons. » Aussitôt, en élevant la voix d'une manière terrible, il commença le psaume de David :

— *De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine exaudi vocem meam.* Au premier moment, les soldats, interloqués, s'étaient mis à rire. Sur un signe de leur chef, deux autres moines récitèrent le second verset du psaume. — *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.* Pour le coup, un frisson d'effroi parcourut toute la troupe française. — « Ah ! ça, s'écria Laville, blémissant, qu'est-ce que ça signifie, cafards ?

— Cela signifie, répondit l'abbé d'un ton grave que, vous, Français impies, et, nous, religieux, nous sommes tous empoisonnés ! »

Rien de plus vrai.

A deux heures de là, tous étaient morts.

#### LA MARQUISE

Tout un drame.

#### PARMÉNIDE

Cet épisode de la guerre d'Espagne n'est pas un roman, mais une réalité. Vingt historiens le racontent. On l'a retrouvé, presque trait pour trait, dans le dernier acte de *Lucrece Borgia* (le souper chez la Negroni). — Victor Hugo, élevé en Espagne, a dû connaître ce fait, tout enfant, et il se l'est sans doute rappelé, plus tard, en 1833, pour faire dire par la belle voix de M<sup>lle</sup> Georges : « Mes seigneurs, vous êtes tous empoisonnés ! »

#### CÆLIO

Eh bien, mais tout ce que vient de nous conter Parménide vient confirmer ce que j'ai dit sur l'excès du chauvinisme inauguré par l'empire. Il faut ajouter, pour en revenir à notre point de départ : « A-t-il été un homme heureux ? » qu'ayant façonné les meilleurs de ses soldats à l'obéissance passive, il se sentait

comme démâté toutes les fois que le sort des batailles lui en enlevait un. C'est une émotion qu'il a dû éprouver souvent pendant ses quinze années et qui ne pouvait pas manquer de lui suggérer des pensées de tristesse, en ce que ces disparitions étaient comme le signe avant-coureur d'un prochain isolement. Kléber, avait été assassiné au Caire, où il lui avait succédé ; Desaix était tombé à Marengo, en lui donnant la victoire ; Montebello venait de succomber à Essling, coupé en deux par un obus ; Duroc avait été frappé, près de lui par un boulet, pendant une inspection ; Lassalle tomba à Wagram. « Est-ce qu'ils vont tous disparaître ? se demandait-il mordu au cœur par une noire inquiétude. Est-ce qu'ils vont me laisser seul ? Et que deviendrais-je le jour où je ne les aurais plus sous la main ? » Le fait est que, commençant à vieillir, d'une part, et, d'autre part, la matière se faisant rare, il n'aurait plus le moyen de les remplacer. Les *Mémoires* de Thiébaud nous apprennent que ce spectacle de la tuerie finissait par mettre du noir dans son esprit.

CORDÉLIA

Un peu de frémissement peut-il empêcher de jouir du bonheur ?

## PARMÉNIDE

Dame, le pli d'une feuille de rose empêchait Smyndiride de dormir.

## LE MARQUIS

La digression a été intéressante, mais longue. Assez pour ce soir. — Joseph! servez le thé.

## IV

### TROISIÈME SOIRÉE

*(Mêmes personnages. — La table à thé. — On sert.)*

CORDELIA

Hier, messieurs, nous en étions restés à un roman d'amour, à l'idylle avec la Martiniquaise.

PARMÉNIDE

Cette jolie lectrice de Joséphine à laquelle il avait donné un immeuble de 300,000 francs en guise de bouquet ?

LA CHANOINESSE

Aventure galante à la suite de laquelle Cœlio a dit : « Il n'a pas non plus, en cela, été un homme heureux. » Heureux en rien, ô poète pessimiste ? Cependant il lui restait pour le moins les acclamations du peuple et les affections de la famille.

PARMÉNIDE

Des acclamations du peuple un homme sensé ne saurait parler qu'avec un sourire de moquerie sur les lèvres. Incontestablement le peu-

ple de France l'a aimé, applaudi et acclamé, mais si vite et si peu sérieusement ! Les mêmes masses, qui ne sait ce détail ? par deux fois, car il est tombé deux fois, l'ont honni, sifflé et elles sont même allées, dans le Midi, jusqu'à demander à le jeter à l'eau. » — *A bas, l'ogre de Corse !* est un cri des foules que ses oreilles ont pu recueillir deux fois sur son passage, en allant à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène. Il a pu, à l'exemple de Cromwell, savoir à quoi s'en tenir sur l'amour du peuple. Quant à la famille, personne n'ignore son mot, prononcé tout haut dans un aparté fameux : « Ma famille me coûte dix fois plus d'ennuis que l'Europe entière. » Et tout compte fait, rien n'est plus réel. Les deux impératrices, son fils, ses trois sœurs, la belle-fille, le beau-fils, les quatre frères, les beaux-frères, les belles-sœurs, l'oncle tonsuré, la brave femme qui était sa mère, un nombreux cousinage, les maîtresses, les bâtards, toute cette parenté grouillante, si avide, jamais contente, a formé pour lui un écheveau plus embrouillé que s'il eût été entre les griffes du grand diable d'enfer lui-même. Par un effort d'esprit cherchez à voir combien il y a là-dedans de cerbères aboyants, ne cessant pas un seul jour de de-

mander des os à ronger et tournant toujours, toujours leurs gueules entr'ouvertes de son côté, et vous arriverez à conclure combien il a eu peu à bénir le sort de l'avoir entouré d'une absorbante lignée. Bourrienne dit : « Il ne laissait pas s'écouler un seul jour sans maugréer contre ses frères. »

## LE MARQUIS

Ce qui ne l'empêchait pas de se servir d'eux comme d'un point d'appui à sa politique.

## CÉLIO

Rien de plus vrai, il s'est servi d'eux, mais quels déplorables instruments ce grand ouvrier avait alors entre les doigts ! Il y avait d'abord Joseph, son aîné, pour lequel il éprouvait un vif sentiment d'affectueuse tendresse, mais qui ne devait pas durer. Si vous parcourez avec quelque attention la volumineuse correspondance imprimée par Plon, vous y verrez que ce prince de hasard, pas trop méchant homme, quoique corse, n'a été qu'un pauvre sire, incapable au premier chef, tout a fait impropre au grand art de gouverner les hommes. « Il ne serait même pas de force à bien mener un peuple de grenouilles, » disait ironiquement celui qui lui donnait des ordres. C'était pour

cela sans doute qu'il le faisait deux fois roi, mais en finissant par voir que c'était comme s'il chantait. En premier lieu, il l'avait implanté sur le trône de Naples. Il y faisait si piteuse mine qu'il dut songer à l'envoyer ailleurs. « *Les moines vous gênent ! Eh ! bien, pour vous dé-gêner, que ne faites-vous pendre ou fusiller les moines ?* » lui écrivait le terrible frère. Comme il ne s'acquittait que mollement de cette tâche, il le déplaça pour l'envoyer à Madrid. Il ne s'entendait pas mieux à remplacer les Bourbons d'Espagne que les Bourbons des Deux-Sicules. Du reste, la suite des temps a fait voir qu'on tolérerait encore moins le joug français en Aragon que dans les Abruzzes et, finalement, il s'était laissé chasser par le soulèvement des Cids populaires d'alors. Il fallut que le conquérant, chagrin et irrité, se résignant à quitter l'Allemagne, repassât les Pyrénées et ramenât par la main cette majesté de si peu de prestige. Il eut à la remettre sur son fauteuil doré, mais ce ne pouvait être pour longtemps. Un palefrenier et son neveu (les deux Mina), se levaient avec menace. Ils donnaient l'éveil à quarante mille escopettes pour former un orchestre impitoyable avec les habits rouges et les canons des Anglais,

amenés par Wellington. C'était, comme on l'a dit, le commencement de la fin. Le demi-dieu allait tomber et on l'entendait murmurer : « Ah ! si j'avais eu un autre frère que « ce grand bête ! »

## LA CHANOINESSE

Il avait d'autres frères, poète.

## CÆLIO

Sans doute. Il en avait de rechange. C'était la race des Atrides ; on l'a dit, avant moi, un jour, devant les tribunaux. Mais je reviens à cette pullulante parenté. Pendant près de quinze ans, de Marengo à Waterloo, le favori de la Fortune, jouant avec les sceptres brisés, s'emparant des couronnes volées, s'amusait à faire des rois de ses trois frères si nuls : Joseph, Louis et Jérôme. Installés l'un à Madrid, l'autre à la Haye, le troisième à Cassel, mais pour un petit bout de temps seulement, ces princes d'un jour remplissaient les palais confisqués de festins bruyants et de luxure. Même chose pour les trois beaux-frères, Joachim Murat à Naples, le prince Borghèse à Rome et Bacciochi à Florence. Ainsi, aux yeux des sages consternés, ça été une longue et double orgie. Orgie de vins fins dans les salles à manger, orgie de sang, — le sang de

vingt peuples ! — sur les champs de bataille. Européens, payez !

PARMÉNIDE

Il y a eu aussi l'orgie de l'amour, puisqu'on recommençait la souche des Césars. Peuples, payez ! payez toujours !

LE MARQUIS

Monsieur le déclamateur, du moment qu'une nation se soumet au pouvoir d'un seul, elle doit s'attendre à solder la *douloureuse*. Quant au grand homme, il s'est amusé à faire des monarques comme il se récréait en jouant aux échecs.

CÆLIO

Chose qu'il est juste de dire, un des frères répugnait à ce train de vie. A vingt reprises diverses, Napoléon avait voulu coiffer Lucien d'une couronne. Lucien s'y était toujours et obstinément refusé. Toutes les fois que le grand frère l'entreprenait là-dessus, il répondait : — « Vous savez bien que je suis républicain. » — « Républicain, pouvait riposter l'autre ; eh ! ne m'avez-vous donc pas aidé à faire le Dix-huit Brumaire ! » Le reproche était fondé, mais en guise d'excuse, l'ex-président des Cinq Cents répliquait que, dans sa pensée, la journée de

Saint-Cloud devait avoir pour fin de faire, non un César pour opprimer la France, mais un Washington pour la gouverner en obéissant aux lois. Les lois pour l'homme, qui pourtant, faisait faire par son conseil d'Etat cet admirable Code Civil qui a déjà vécu près de cent ans et qui a servi de moule à presque tous ceux des autres nations, pourquoi s'en est-il fait un jeu ? Quelle gloire éternelle et sans pareille, s'il avait eu la probité et la sagesse de n'être qu'un tuteur passager de la République !

LA CHANOINESSE

Il y a une légende sur le refus de Lucien. La connaissez-vous ?

LA MARQUISE

Celle de la montre foulée aux pieds ?

CÆLIO

Patience. Je vais y venir. — Est-il vrai que la République ait été en péril sous le Directoire ? Bien des amis de la Révolution l'ont pensé. Lucien croyait la sauver en lui donnant pour sentinelle un soldat qui fracassait les trônes.

A la vérité, sous le Consulat, il a accepté l'ambassade du Portugal et il y a gagné trois millions, et il était fort pauvre auparavant. Mais il faut dire aussi que, du jour où son frère s'est fait

empereur, il s'est étudié à s'écarter de lui et de sa demi douzaine de rois et de reines. Il fuyait le faste des cours, — Mais voyons, en définitive, va-t-on dire, ne s'était-il pas laissé faire prince ? — Prince malgré lui, répondent ses papiers, prince sans principauté ! Encore une fois, il mettait son orgueil à refuser un trône. Napoléon lui avait dit en vain : « Cherchez celui qu'il vous plaira le plus d'avoir. » Peine perdue. En octobre 1806, l'empereur fit une nouvelle tentative. En ce temps-là, Lucien résidait à Rome, où il s'amusait à faire des vers (il en a forgé beaucoup et de fort mauvais, ainsi que l'atteste l'*Almanach des Muses*). A la même époque, le conquérant traversait l'Italie et voulait avoir une entrevue avec lui. Il envoya donc un message au rimeur ; c'était bref et impératif comme tout ce qui était marqué par la griffe du lion. « Mon frère, trouvez-vous à Mantoue, non au palais, mais à l'auberge du Pin, dans la nuit du 4 au 5 octobre. Nous avons à conférer ensemble, quelques instants. — N. » Un billet de quatre lignes et un rendez-vous dans une auberge. — Napoléon ne faisait que passer et durant une seule nuit. Il ne voulait pas qu'on le vît. Lucien obéit à l'injonction, mais en rechignant.

— « Je connais ses façons, disait-il. La vérité  
« est que j'ai fait un mariage d'amour qui lui a  
« toujours déplu. Il demande que je répudie ma  
« femme pour en faire une concubine. Il exige  
« que je déshérite mes enfants pour en faire des  
« bâtards. Si je cédaï, il me condamnerait à  
« épouser quelque reine sans beauté afin que je  
« l'aide dans son système de gouvernement.  
« Pour sûr, je refuserai. » Cependant il se mit en  
route et arriva à l'heure dite à l'*Auberge du Pin*,  
où l'hôte lui donna la chambre n<sup>o</sup> 14. — « On  
viendra me demander dans la nuit, dit-il. Ré-  
veillez-moi alors, coûte que coûte. » Il se jeta  
ensuite sur le lit, en lisant le poème du Tasse,  
qu'il portait toujours sur lui. — Il n'avait pas par-  
couru dix vers que la porte s'ouvrit avec fracas,  
comme sous la pression d'un orage. Lucien avait  
devant lui, sortant des plis d'un manteau,  
l'homme qui faisait trembler l'Europe. — « Ah !  
vous voilà, mon frère, » dit Napoléon, d'une voix  
tout à la fois douce et ferme, toute pleine de sé-  
duction. « Levez-vous, je vous prie : nous avons  
« à causer, dix minutes. » — Dix minutes, pas  
plus reprit-il, « car il faut que je gagne le Tyrol,  
où je suis attendu. » Lucien s'était levé.

— « Ecoutez, mon frère, reprit l'empereur,

toujours sur ce ton empreint de menace et de câlinerie, il y a un froid entre nous depuis trop longtemps. Il faut que ce malentendu prenne fin, n'est-ce pas ? — Je ne demande pas mieux, Napoléon. — Oui, mais, dans ce raccommodement, il est indispensable que chacun des deux mette du sien. — Rien de plus juste, mon frère. — Lucien, je vous demande d'abord une chose. Vous voyez la situation qu'occupe aujourd'hui notre famille. Elle est le point de mire du monde entier. Ne continuez pas à la déparer par une alliance vraiment insoutenable. » Il ajouta à demi-voix : « Détachez-vous de la femme divorcée du banquier Jouberton, dont, malgré moi, vous avez fait votre épouse. »

— Je m'attendais à cette attaque, répliqua vivement l'ancien ambassadeur. Eh bien, mon frère, ne vous donnez pas la peine d'insister. Ma femme ne sera pas une concubine. Mes enfants ne seront pas bâtards. Je ne céderai jamais sur ce point-là.

« — Eh bien ! laissons-le donc de côté, Lucien. Mais, voyons ; Joseph, Louis et Jérôme sont rois ; Murat, notre beau-frère, aussi, tout fils d'aubergiste qu'il soit ; Elisa est reine

d'Etrurie ; Pauline est devenue l'alliée d'une des plus illustres familles de Rome ; notre oncle Fesch est cardinal-archevêque de Lyon. Est-ce que cet appareil n'est pas marqué au coin de la grandeur ? Entrez à votre tour dans mon système. Je vais faire un grand Etat en Italie : soyez-en le roi.

« — Jamais !

« — Pourquoi ? A cause de vos rêveries d'idéologue ? Vous savez bien que la République, rêve de Platon, n'est qu'un mot.

« — Vous n'avez pas toujours dit ça, Napoléon ; rappelez vous votre fière parole à Mélas : *La République française est comme le soleil ; aveugle qui ne la voit pas.* J'ajoute que ce que vous dites aujourd'hui, vous ne le direz pas toujours. L'esprit de 1792 ressuscitera. Être roi comme mes frères ? Que Dieu m'en préserve ! Eux des rois ? Dites donc qu'ils sont des valets, tremblants au moindre froncement de vos sourcils. Mais, d'ailleurs, homme d'étude, je n'ai aucune vocation pour ce métier de plus en plus malaisé à remplir de chef de nation. Donnez votre royaume à un autre ou gardez-le pour vous.

« — Mais s'il entre tout à fait dans mes vues que vous l'ayiez, Lucien ?

« — Changez de système, alors, mon frère.

« — Oui, que je découpe ces royaumes en Républiques et alors vous verrez ?

« — Des Républiques ! Ce ne serait pas si mal combiné, Napoléon, dans votre système et pour le bien de l'Europe. D'abord, sachez-le, toujours épris de liberté, les peuples seraient avec vous. Second point : en multipliant les rois, vous vous imaginez follement que les autres portecouronnes, les légitimes, vous serviront d'étau, qu'ils deviendront vos alliés ? Ce sera tout le contraire. Ce sont les rois qui vous briseront. Peut-être tomberez-vous par ceux mêmes que vous aurez faits !...

« Lucien, que dites-vous là !

« — J'ai dit ce qui sera, Napoléon.

« — Mais assez là-dessus. Je n'entends plus rien. Il faut m'obéir. Tenez, je n'ai plus que deux minutes à vous donner. Vous acceptez ? Vous serez roi d'Italie ?

« — Non, mille fois non !

« — Vous acceptez, vous dis-je, ou...

Ici le despote crispait les poings, il menaçait son frère. Il avait fait un pas sur lui. Il commençait un geste terrible...

Lucien le devança. Saisissant alors la mon-

tre de Genève qui se trouvait sur la table, il dit d'une voix vibrante de colère stoïque :

« — Napoléon, l'orgueil vous grise. Tout à l'heure, je vous ai dit que vous seriez brisé, insatiable ambitieux que vous êtes. Oui, vous le serez et comme cette montre. Tenez ! »

En même temps, la montre d'or de rubis et de verre, jetée violemment sur le carreau, était piétinée par lui et réduite en mille morceaux.

» — Oui, brisé comme cette montre, je le répète ! »

A ce spectacle inattendu, Napoléon pâlit. Il frissona, remit son manteau gris et sortit de la chambre en tonnant comme la tempête.

Quant à Lucien, après s'être calmé, il se remit au lit en disant d'un ton tout à fait philosophique :

« — Reprenons la lecture du Tasse. »

#### CORDÉLIA

Entre nous soit dit, l'historiette a une tournure théâtrale assez curieuse. Est-elle vraie ? On l'a débitée en maint endroit. Elle court encore à travers les racontars : voilà ce qu'il y a de certain.

#### PARMÉNIDE

Prenons-la pour réelle. Dès lors, si l'on se

met à la rapprocher de celle de Joseph, elle démontre clairement ce que le triomphateur a eu à souffrir de ces deux frères. On sait qu'il en existe deux autres. Il y a d'abord Louis, qu'il avait marié à Hortense et fait roi de Hollande. Serai-je une mauvaise langue en rappelant l'attitude chagrine de celui-là ? Son mariage était un boulet que ce forçat traînait au pied. Il ne pouvait faire un pas sans entendre murmurer le mot insultant de Sganarelle qu'on lui appliquait. Un jour, ayant à écrire une lettre, il l'a commencée par ces mots : « J'ai épousé une « Messaline. » Vers les mêmes temps, après les couches de la reine, il a dû faire un désaveu de paternité, et tout cela se retrouve, avec détails dans les récits de M<sup>me</sup> Rémusat, dame du palais. Qui n'a entendu parler des bonnes fortunes de l'amiral Wœrhuel et de M. de Flahaut ? Qui ne sait que l'air de : *Partant pour la Syrie*, est l'œuvre d'un musicien qui avait ses grandes entrées dans le boudoir de la princesse ? Il circulait même une légende terrible, affirmant que le premier-né d'Hortense, qui est mort tout enfant, du reste, était le propre fils de César. Bref, de tous ces scandales d'alcôve, il résultait une bascule de mécontentements parfois mani-

festés en public. Louis avait des colères de Georges Dandin. Il boudait, il montrait de la rancune, il abondait en reproches et, finalement, il donnait sa démission de roi de Hollande. Arrivons maintenant au quatrième frère. Pour cet autre aussi, vous allez voir se révéler un antagonisme des plus violents. Quoique Jérôme fût celui pour lequel il ait eu le plus de faiblesse, en ce qu'il était et le plus jeune et le plus beau, il a été aussi celui qui lui a donné le plus de fil à retordre. Premier point, il a eu une jeunesse de chenapan, courant le guilledoux, vivant en débraillé, notamment avec le romancier Pigault-Lebrun, l'auteur de *Monsieur Botte*. Second point, pendant une sorte d'exil aux Etats-Unis, il avait épousé une jeune Américaine, miss Patterson, belle personne, dont il avait un fils ; oui, mais comme elle était de condition bourgeoise, une telle alliance ne pouvait plus cadrer avec la grandeur nouvelle de la famille et, de son autorité privée, l'empereur avait cassé ce sacrement. Troisième point, il forçait le divorcé à épouser une princesse de Wurtemberg. Quatrième point, sur les rapports de sa police, il lui reprochait amèrement la vie dissolue et ruineuse qu'il menait à Cassel, ca-

capitale de son royaume de Westphalie. Cinquième point, au début de la campagne de Russie, le jeune roi, général de parade, chargé d'un commandement, ayant négligé la consigne pour s'égayer dans une nuit de débauche, avec une Varsovienne de vingt ans, le grand frère, pris d'un accès de colère comme il était seul à en avoir, lui mettait le poing sous le nez, en présence de son état-major. — « Est-ce que vous  
« avez toute honte bue ? Est-ce que vous ne me  
« voyez pas coucher au bivouac, moi ? Ah !  
« vous n'avez ni cœur ni honneur ! Pour passer  
« la nuit avec une coquine, vous compromettez  
« le sort de l'armée entière et peut-être de la  
« campagne ! Si j'obéissais à mon devoir strict,  
« je devrais vous faire fusiller à la tête du  
« camp ! » Faites, s'il vous plaît, l'addition de tant de mécomptes et de scènes orageuses, et vous verrez, mesdames, ce qu'il y a eu dans ce bonheur-là.

CORDÉLIA

Sous forme de compensation, il a pu avoir le côté des trois sœurs et de la belle-fille.

CÉLIO

Très bien, Caroline, Elisa, Pauline et Hortense. Ce sont des femmes. Vous comprenez

que, rien que sur ce mot, nous ne pourrions faire entendre aucune parole malsonnante, ni Parménide, ni moi.

## LA CHANOINESSE

Eh bien, et M<sup>me</sup> Lœtitia, Madame-Mère, celle que les Royalistes ont affecté de ne nommer que : *La mère La Joie* ?

## CÆLIO

Pour celle-là, c'est différent. Cette vieille dame, une véritable matrone des beaux temps de Rome, nous la tenons pour une créature d'élite et, très certainement, pour la meilleure de toute la bande. Un bonapartiste des plus sincères, dont nous avons déjà parlé, M. Stanislas de Girardin, ancien aide-de-camp de Joseph, roi d'Espagne, député du côté gauche pendant la Restauration, prenait un grand plaisir, en devenant vieux, à rassembler ses souvenirs. Il les a, du reste, recueillis en deux volumes qui sont fort intéressants à lire. Le bien et le mal, les faiblesses et les grandeurs du régime impérial, il y note tout de la manière la plus impartiale. Ce qu'il y a de piquant et d'instructif dans ces esquisses tracées par un ancien courtisan, c'est le ton de simplicité qu'il sait y prendre. Ainsi, lorsqu'il arrive à parler de la digne aïeule que, par décret, on

appelait Madame-Mère, se changeant autant que possible en sténographe, il reproduit ses monologues et relate avec soin le jargon demi-corse, demi-français, dont elle se servait pour exprimer ses pensées. Véritable type de la race latine, cette vieille femme n'avait pas seulement été fort belle et aussi très enjouée, mais encore et quoi qu'en aient dit les altièrès et méchantes pécores du faubourg Saint-Germain, elle avait, au plus haut point, pratiqué les vertus domestiques, mettant son honneur à se sacrifier sans cesse au bien-être de sa nombreuse progéniture. Econome avec héroïsme, elle a trouvé le moyen de les élever tous avec le pécule d'un mince patrimoine rural et, plus tard, lorsqu'elle a été pourvue d'une riche dotation, éblouie et presque attristée à l'aspect de tant de richesses, elle disait à Pauline, la plus jolie et la plus prodigue de ses filles : « Paulette, que vais-je faire de tout cet or ? » La bonne bourgeoise, ennemie du gaspillage, ne pouvait se faire à l'idée de payer deux sous un petit pain d'un sou. Même quand on l'obligeait, bien malgré elle, à s'entourer de faste et à mener le train d'une reine, étant tout à fait désorientée, elle se réfugiait par instinct dans la vie agreste des Cornélie et

des Porcia. La rude expérience de la misère devait la pousser à réfléchir sans cesse sur l'instabilité des choses humaines. Plus tard, toute autre se serait laissée éblouir au spectacle de ses fils et de ses filles coiffés de couronnes. Mais elle n'ignorait pas combien la Fortune est changeante. Ceux qui l'approchaient alors la voyaient redouter toujours la bourrasque d'un lendemain. Au superbe César lui-même, elle disait en 1810, peu de temps après son mariage avec la blonde archiduchesse d'Autriche : — Mon fils, il y a des palais qui ne sont pas plus solides que des châteaux de cartes. — Pour tempérer la sévérité de son esprit, Napoléon se plaisait à placer le plus souvent possible, auprès d'elle, la plus jolie et la plus folle de ses trois sœurs, cette belle princesse Pauline Borghèse, dont Louis David a fait un si magnifique portrait dans le tableau du *Sacre*, et que le ciseau du divin Canova a fait sortir nue d'un bloc de Carrare. Plus Madame-Mère était grondeuse, plus l'autre se montrait enjouée. Plus elle s'étudiait à la parcimonie, plus l'autre cherchait à la rendre prodigue. — Maman, avez-vous donc perdu la tête avec vos terreurs sur l'avenir ? lui disait l'espiègle. L'empereur vous donne un

million à dépenser par an et vous vous obstinez à faire la fourmi. Vous économisez toujours. Vous liardez à propos de tout.

— Non, répondait-elle avec l'opiniâtre accent italien dont elle ne parvenait pas à se défaire, non, petite. De cet arzent, z'en garde touzours une *meta*, 500,000 francs ; c'est ce que le Français il appelle : *garder oune poire per la soif*. — Eh bien, maman, c'est trop de chicherie, cela. Votre fils s'en plaint. Il entend que vous dépensiez tout le million. — Jésus-Maria ! *oune millionne* tout entière, rien que pour *oune* vieille femme ! Paulette, tu lui diras que non. Tu lui diras que ze garde la *meta* pour *aceter*, un *zour*, du pain à tous mes rois.

Une fois lancée sur ce chapitre, elle ne tarissait plus.

— *L'empereur*, aussi, il me dit : « *Mama*, vous êtes une vilaine », *ma* ze le laisse dire comme Paulette. Il dit que ze ne donne zamais à *mangiare*, *ma* s'il veut que ze tienne auberze, qu'il me donne une maison comme doit l'avoir *oune* mère de *l'empereur* et de trois rois, et de trois reines, sœur d'un cardinal ; alors z'aurai des pazes, des çambellans, une valetaille : alors il *lo* verra si ze ne fais pas bien les *honours* avec

dignité. Et *pouis*, *l'empereur* se plaint à moi de tous ses frères.

— Ze ferai enfermer *Luciano*, arrêter *Zérome*; z'abandonnerai *Touseph*; ze laisserai *Luidgi*: tous mes ennuis, ils me viennent de ma famille.

Moi, ze lui réponds :

— Mon fils, vous avez tort et raison : raison, si vous les *paragone* à vous, parce que vous ne pouvez être *paragone* avec personne. Vous êtes *oune* merveille, un phénomène, *qualche* chose d'extraordinaire. *Mai* vous avez tort si vous les *paragone* aux autres rois, *perche*, pourquoi ils sont *supériours a tutti*; *porque* pourquoi les rois sont si bêtes qu'on *pout* croire qu'ils ont *oune* voile sur les yeux, et que le moment de leur *choûte* est arrivé, pour qu'ils soient remplacés par mes enfants.

Ces causeries, tour à tour attendrissantes ou comiques, se renouvelaient souvent. M<sup>me</sup> Lœtitia Bonaparte, dont toutes les belles années avaient été prises par les soins intimes d'une mère de famille, n'avait jamais eu le moyen d'agrandir son esprit ni d'orner sa mémoire. Napoléon le savait bien. Aussi s'était-il arrangé pour qu'elle ne se trouvât jamais seule en contact

avec de hauts personnages politiques, ni même avec des artistes. La belle Pauline était encore son intermédiaire dans la circonstance. C'était elle qui se chargeait d'occuper de petits soins la tête de sa mère et de lui créer des tracas.

Ainsi, pour mettre la vieille dame aux cent coups, pour lui fournir un thème à conversation pendant quinze jours de suite, l'espiègle lui envoyait-elle, dès le matin, une nuée de fournisseurs en tout genre. Toilette, bijoux, confiture, curiosités; il venait chez Madame-Mère des marchands de toute sorte qui déposaient les emplettes dans l'antichambre.

— De la part de l'empereur; — de la part de Son Altesse impériale la princesse Borghèse!

C'était ce qu'ils disaient et ils s'enfuyaient en laissant une facture.

— Jésus Maria! s'écriait la bonne dame. Et que faire de tout ça? Voilà de quoi habiller une noce! Voilà de quoi nourrir un couvent de nonnes! Et il ne me faut à moi qu'un petit pain d'un sou et une tasse de café d'un sou et une tasse de café au lait? Tant de dépenses, c'est offenser lou bon Dieu. Lou bon Dieu, il se

*venzera*. Qui sait si l'empereur il aura toujours de quoi *mangiare* ?

Une fois, le valet d'un marchand de comestibles lui apporta une très belle volaille truffée, une dinde du Périgord.

— Et va-t-en, au *diavolo*, s'écria-t-elle, va-t-en, *bricone!*

En dépit de ce gros mot, elle garda pourtant la volaille.

« — Qui sait si je n'aurai pas, un jour, à donner du pain à tous ces rois ? » Cette parole se retrouve avec persistance dans les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* et dans ceux de Bourrienne. Où il faut surtout voir la figure de M<sup>me</sup> Lœtitia Bonaparte, c'est dans les *Mémoires* si amusants de Stanislas Girardin.

C'est grâce aux indiscretions de ce libéral de la Restauration qu'on peut voir la vieille Corse de près, dans l'intimité. Ecuyer de Joseph, roi d'Espagne, en ce moment chassé de ses Etats, il va au château de Mortefontaine et s'y rencontre avec l'impératrice-mère. Les temps deviennent sombres pour le grand parvenu. L'Espagne nous a échappé, Joséphine est répudiée ; Louis, roi de Hollande, mécontent comme monarque, plus mécontent encore

comme mari, vient d'abdiquer. La coalition se forme. Lucien, toujours républicain, boude ; Jérôme fait des fredaines d'amour. La France s'épuise. Madame-Mère s'écrie à tout moment : — Ça ne va pas *bene*, non, non, non, pas *bene* ! En ce moment le visiteur se présente. *Monsiou de Zirardin*, ze vous trouve bien triste. *Perchè* ? — Madame, il n'y a pas de motifs d'être bien gai. — *Ohime ! vi* avez bien *ragione*. Me croyez-vous *hourouse* ? Ze ne le *souis* pas, quoique mère *dou* quatre rois. Ces enfants, que deviendront-ils ? Tantôt ze *souis* inquiète de l'un, tantôt de l'autre. Le *povero Luidgi* ! comme il est tourmenté ! Il est *venou* me voir à Aix-la-Chapelle ; z'ai été bien *hourouse* pendant *qualche* jours ; mais un *matine*, de *buon heure*, il entre dans ma chambre. — *Mama*, vous ne savez pas ? — *No, che* ? — Impossible de supporter ça plus longtemps. — *Eche* ? — *Mama*, Hortense me rend *malhouroux*. — Et *subitamente*, il m'a raconté ses *çagrins*. *Povero Luidgi* ! Il a écrit à l'*emperour*. Ce qui me console, c'est qu'il est adoré des Hollandais. Mais Hortense le rend *ridicoule*, voyez vous, mon *cer monsieu*.

« Adoré des Hollandais », cela se pouvait, mais peu aimé de sa femme ; la chose est assez

connue. Cette Hortense, si charmante, allait volontiers de l'amiral Wœrhuel au général de Flahaut, et de ce soldat à un grand joueur de violon. Ces trahisons d'alcôve, le pauvre roi les connaissait et, suivant les récits d'Emile-Marco de Saint-Hilaire, le mélancolique *Luidgi* signait un désaveu de paternité, toutes les fois que l'aimable reine lui faisait un enfant. On se moquait fort de lui à la cour de son frère. Il est probable que c'était à ces sortes de chagrins qu'il faisait allusion lorsqu'il disait à sa *mama* :

— Impossible de supporter ça plus longtemps !

— Pauvre *Luidgi* ! reprenait-elle. Pourquoi s'est-il marié ?

Eh ! pardieu, parce que le grand frère des Tuileries avait voulu qu'il se mariât. Était-il donc possible de résister aux ordres de celui dont M<sup>me</sup> de Rémusat a dit dans ses *Mémoires* : « Il avait abusé de ses trois sœurs et il s'en excusait en objectant qu'il n'était pas un homme comme les autres ». — Eh ! mon Dieu, Néron aussi, qui est accusé par Suétone d'avoir souillé Agrippine, sa mère, n'était pas un homme comme un autre.

Mais revenons à M<sup>me</sup> Lœtitia, si persistante dans sa parcimonie bourgeoise.

— *Z'ai oune millione*, l'année; ze ne le manze pas. Pauline dit que *souis* vilaine (c'est-à-dire ladre, lésine, avare), *ma* ze laisse dire Paulette, une folle. Ze n'ai pas de dettes. Z'ai touzours 500,000 francs au service de mes enfants; qui sait si, un zour, ils ne seront pas bien contents de dire : « *Mama*, venez à notre secours ? » Ze n'oublie pas le passé. En Provence, ze les nourrissais avec des *rations*. Z'habillais les filles avec mes vieilles robes. Qui aurait cru que ce serait, un zour, des reines ? Et pourquoi *lou* bon Dieu ne les ferait-il pas redevenir ce qu'elles étaient ? Rien ne dure ici-bas, ze le sais bien, moi !

M<sup>me</sup> Lœtitia Bonaparte mourut à Rome au palais Rinuccini. Elle avait beaucoup vécu. Elle a pu constater par sa propre histoire combien la Fortune est mobile dans ses affections, et cependant elle a été assez heureuse pour ne pas être témoin des folies ni de la chute lamentable du second empire. Il y a lieu de croire que si elle eût assisté à ce spectacle, elle se serait doublement applaudie d'avoir été si sage.

— Qui sait si je n'aurai pas à donner, un jour, du pain à tous ces rois ?

Que ce mot soit d'une « parvenue », je le veux bien, mais il est aussi d'une femme héroïque.

Répétons-le. Pour la railler, les grandes dames royalistes, tournant en dérision son prénom italien, s'amusaient à l'appeler : *La mère La Joie*.

#### LA CHANOINESSE

— Soit dit entre nous, ces brocards n'avaient pas beaucoup de piquant. Néanmoins ils irritaient au plus haut point le fils de la digne femme. Ah ! ce faubourg où l'on distillait tant de raillerie à l'adresse des siens ! Personne n'ignore qu'il redoutait plus qu'une décharge de mitraille le venin qui tombait de la langue des brillantes caillettes. Toutes les fois qu'il pouvait répliquer par une parole de mépris aux épigrammes de ce beau monde, il le faisait avec un empressement de maître d'armes. C'était presque un duel. — « Les aristocrates de l'ancien régime ? disait-il à Cambacérès : il n'y a que ces gens-là qui s'entendent à servir ». — Une autre fois : « Quand j'ai besoin d'un » chambellan pour ouvrir et fermer mes portes,

» c'est chez les nobles que je vais le prendre ». — Un autre jour, plus irrité, plus âcre : « Je leur ai ouvert les rangs de mon armée : ils se sont précipités dans mes antichambres ».

PARMÉNIDE R\*\*\*

Tout ce que vous dites-là, Madame, est très vrai, mais, en même temps, s'inquiétant peu de savoir s'il se contredisait ou non, il n'aimait qu'eux et n'avait de sourires flatteurs que pour leur espèce. Il ne les attirait pas seulement dans sa demeure pour en faire de superbes domestiques avec des souliers à talons rouges et une clé d'or dans le dos. Un de ses âpres la-beurs était de rechercher leurs filles pour les unir aux soldats qu'il dégrasait à force de titres et de riches cadeaux. Nous l'avons déjà dit : c'était ce qu'il appelait les *mariages de fusion* et ce que le peuple de Paris nommait la *savonnette impériale*. Dix historiens se sont répandus en cris d'admiration sur l'art qu'il a mis à accommoder les restes de l'ancien régime pour fonder cette éphémère noblesse. Mais nous nous sommes assez expliqués là-dessus. En ne perdant pas de vue notre thèse, ce qu'il y a à reconnaître, c'est qu'il n'a pas eu même la joie des petites gens. Au sujet de ses quatre frères,

de ses trois sœurs, de ses deux femmes et de tous les tronçons de sa nombreuse parenté, ayant été toujours controversé, exploité, moqué ou trahi, il n'a pu être non plus un homme heureux, sous ce rapport là.

LA CHANOINESSE

Philosophe, est-ce que ce n'est pas là le sort de tous ceux qui sont assis sur un trône ?

PARMÉNIDE

Soit. Mais pourquoi, pouvant faire autrement, a-t-il choisi ce siège de préférence ?

CORDÉLIA

Voilà que vous vous jetez encore dans d'illlogiques divagations. Nous en sommes à sa famille. Il souhaitait évidemment d'avoir un fils. C'est pour ça qu'il a eu recours au divorce. Il lui fallait un héritier de ses conquêtes. Le ciel, comme on disait dans le langage d'alors, lui en a envoyé un. Dès lors, il a été au comble de ses vœux.

PARMÉNIDE

Dès lors, Madame, il a eu là souffrir plus que jamais et très cruellement.

LA CHANOINESSE

Ici, Messieurs, faisons une courte halte. Cet enfant, doublement issu d'une race de césars,

il l'aimait au point d'en faire une idole. On le lui apportait, le matin, dans son cabinet de travail, où il le posait affectueusement, étendu sur les coussins d'un canapé. De temps en temps, il s'interrompait de promener le compas sur ses cartes ou de rédiger des dépêches à ses lieutenants pour fixer ses regards sur cette tête blonde, merveilleusement bouclée. Avant qu'il pût bégayer un mot, il l'avait fait roi.

## PARMÉNIDE

Ce fils, en effet, l'histoire nous le dit assez, aura été le pivot de sa politique et le principal objectif de ses espérances. Ce fut pour revivre dans cette frêle incarnation humaine qu'il se décida, sur la fin de 1810, à faire une révolution de palais. Ne croyez pas que le fait se soit accompli aisément. Ça été toute une source des plus noirs soucis. Pour obtenir cet héritier de sa grandeur, en dehors de ses innombrables tracas, que de couleuvres domestiques à avaler ? Il a fallu, pour ainsi dire de but en blanc, répudier l'affectueuse créole qui avait tant aidé à son avènement. Il y avait ensuite à brusquer un divorce, licence alors prohibée par les lois divines et humaines. Il y avait à renvoyer une femme qui avait été, comme lui, sacrée à Notre-

Dame. Il a dû, en même temps, museler les ambitions secrètes des siens, chagriner le prince Eugène, faire pleurer Hortense, contrarier les sympathies populaires acquises à Joséphine, contrister le pape, battre l'empereur d'Autriche comme plâtre afin de l'amener à un consentement et, en fin de compte, épouser une petite Allemande, blanche et rousse, très éventée, qu'il ne convoitait que par intérêt et qui, elle, en vue d'autres préférences, ne l'aimait guère. Oui, tous ces sacrifices étaient nécessaires pour qu'il pût se donner le luxe d'un successeur direct. Mais, du moins, allez-vous dire, celui qu'il se donnera sera un véritable héritier de sa grandeur. Sans doute, mais en apparence et pour quelques jours seulement. De ce fils, chose qui ne s'était jamais vue encore, il faisait un roi au berceau, le roi de la ville la plus illustre du monde connu, le roi de Rome. Cent-et-un coups de canon et mille trompettes annonçaient sa naissance. Paris et dix autres capitales illuminaient, soi-disant pour manifester leur joie. Un ancien pèlerin du Saint-Sépulchre, le plus célèbre des écrivains du temps, retour de la Palestine, offrait pour le baptiser de l'eau du Jourdain, la même dans laquelle a été ondoyé le

fil de Dieu. Cent poètes, suivis d'autant de musiciens, le chantaient avec effusion. Un des grands peintres du jour, du nom de Prud'hon, faisait son portrait, où il le représentait dans le parc de Saint-Cloud, endormi sur des fleurs. Vous voyez que rien ne manquait pour qu'on reprît en son honneur la solennelle imprécation de Virgile à propos du jeune Romain qui, avant lui, avait été désigné pour être le maître du monde : — *Tu, Marcellus, eris...* Et vous n'ignorez pas qu'il devait finir, un jour par avoir la mélancolique destinée du neveu d'Auguste. Il mourrait jeune et sans couronne.

## LA CHANOINESSE

Cet autre Marcellus s'est éteint, en effet, en 1832, à vingt-et-un ans et, en quelque sorte exilé dans une cour étrangère, en costume d'officier autrichien, n'ayant rien d'un roi ; mais c'est du père que nous parlons en ce moment. Y a-t-il rien de comparable à la profusion de joie et d'orgueil qu'il a dû ressentir à l'heure de cette naissance ?

## CÆLIO

Ce n'a pu être qu'un mouvement d'allégresse bien fugace, pas même l'affaire de deux ans, puisqu'à dater de la fin de 1812, cette tête de

conquérant rêvait déjà l'extravagante campagne de Russie, cette entreprise à la Xercès, qui devait voir s'écrouler tout son brillant édifice comme l'orage emporte un brin de paille. Mais ne voyons que les amertumes qui se rapportent au fils, puisque vous dites que cet enfant devait être un gage de bonheur. Vous le savez, Madame, Napoléon, filleul de Paoli, avait reçu une éducation classique. Semblable en cela à tous les hommes de son temps, il aimait les grandes phrases. Il raffolait surtout des images tirées de la mythologie et de l'histoire ancienne. On se rappelle sa lettre au Régent d'Angleterre lorsqu'il se rendit au *Bellérophon*. « Je viens comme Thémistocle chercher un refuge au foyer de mon ennemi. » En 1814, au moment où il se repliait, l'oreille basse, sur l'île d'Elbe, sa première prison, il écrivait à son frère Joseph, l'ex-roi d'Espagne, un billet au crayon, ainsi conçu : « Surtout sauvez le Roi de Rome ! Le sort d'As-tyanax, pris par les Grecs, m'a toujours profondément ému. J'aimerais mieux savoir mon fils au fond de la Seine qu'entre les mains de mes ennemis. » Astyanax, fils d'Hector, ainsi que le raconte l'*Illiade*, arraché des bras d'Andromaque sa mère, par ordre d'Ulysse (le sage Ulysse !) et

de Calchas (le divin Calchas !) fut précipité du haut des murs de Troie, sur des rochers. Il n'en fut pas tout à fait de même pour le petit prince français, mais peu s'en fallut. On se contenta, d'abord, de l'enlever, ainsi que le dit Victor Hugo :

L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche, l'aiglon.

CORDÉLIA

Vous nous avez déjà récité ce pompeux alexandrin.

CÆLIO

Il n'y a pas de mal à le répéter, puisqu'il fait voir comment a été châtié la plus folle des ambitions modernes. Mais revenons à la destinée qui a été faite au rejeton du César. En lui, la Sainte-Alliance voyait un être à craindre et à atténuer de bonne heure. Aussitôt qu'il fut arrivé à Vienne, on rassura le pape ; on enleva à l'enfant son titre ; on le dépouilla de ses hochets impériaux, du portait de son père et de sa gouvernante. Sa mère ne le vit plus ou presque plus. Femme de plaisir comme toutes les Autrichiennes, elle était heureuse de n'avoir plus à entendre parler que de bals, de gala, de bouquets et d'heures à passer dans un boudoir.

D'ailleurs, la politique de Metternich consistait surtout à lui faire renouer avec Neyperg une intrigue de jeunesse, de façon à lui faire oublier son séjour à Paris. On prendrait soin de son fils, on l'élèverait à l'allemande, et tant mieux si l'on le dressait à parler une autre langue que celle des Bulletins de la Grande Armée. Ordre même était donné d'écarter de ses yeux l'effigie de Bonaparte, même celle dont étaient frappées les pièces de monnaie. Il fallait qu'il devînt Germain de gré ou de force. Ainsi le roi de Rome ne fut plus que le duc de Reichstadt. Enfin, Masque de fer des temps modernes, il fut relégué dans le petit palais de Schoenbrunn, où l'œil du premier ministre, renseigné par trois espions, ne le quittait ni nuit ni jour. Était-il étonnant qu'il eût l'air d'une fleur étiolée? — Cet enfant vivra-t-il? demandait l'astucieux Metternich à un savant médecin qui l'examinait. — Il mourra jeune, répondit l'homme de la science. — S'il avait dû vivre, répartit l'homme d'Etat, nous en eussions fait un archevêque ou un moine. Vous avez sans doute vu son portrait de jeune homme, — et celui-là n'était plus fait par Prud'hon, — c'est une image d'Allemand, pâle, un peu bouffi, mélancolique, sans regard d'ai-

gle, une sorte de Werther en uniforme blanc. Depuis 1816, c'est-à-dire dès le jour où il avait cinq ans, le premier ministre lui avait arraché la dernière Française, M<sup>lle</sup> G..., qui s'était si pieusement occupée de son enfance. Ainsi l'avait exigé la logique des Traités de 1815 : *Aucun prince de la famille Bonaparte n'occupera plus le trône de France.*

## CORDÉLIA

Belles paroles, mais paroles en l'air. Sous ce rapport, les diplomates valent les historiens et les poètes. Tous aussi vantards, aussi menteurs, les uns que les autres.

## CÆLIO

En effet, en 1848, un Bonaparte est venu pour le malheur de l'Europe, mais surtout pour le nôtre. Cet autre a attiré sur la France des désastres dont le pays endure encore les humiliantes conséquences et dont nul ne peut prévoir la fin. Mais revenons à celui que, suivant une fausse étiquette, on a appelé Napoléon II, car il n'a pas régné même l'espace d'une minute. De quoi est mort le pauvre Astyanax ? D'une maladie organique ou d'un verre de poison ? Il y a là, paraît-il, un mystère non encore dévoilé. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il n'y a rien

eu de plus pâle, de plus triste ni de plus effacé que ce mélancolique rejeton de l'homme le plus bruyant du xix<sup>e</sup> siècle.

LE MARQUIS

Messieurs, je vous ferai observer que, pour la troisième ou la quatrième fois, nous nous écartons de notre programme. Il ne s'agit que de lui. A-t-il été heureux, oui ou non ? Toute la question est là. N'en sortons donc pas. A propos de son fils...

PARMÉNIDE

A propos de son fils, il a eu et grandement et longtemps à souffrir comme à propos de tous les autres compartiments de son existence si mouvementée. On vient de rappeler son billet à Joseph. La douleur paternelle, la crainte de l'ennemi et toutes les angoisses qui suivent la défaite y sont exprimées dans un ressouvenir homérique. L'image de l'enfant ravi par son aïeul le suivait partout. Dès l'arrivée à l'île d'Elbe, il redemandait sans cesse et l'enfant et sa mère, et Metternich mettait une joie satanique à lui refuser toute réponse. — Qu'on ne permît pas à Marie-Louise de venir le joindre, la chose, si âpre qu'elle fût, pouvait encore se concevoir, car enfin, cela dépendait d'elle, mais

son fils ! La Sainte-Alliance, où prenait-elle le droit de le priver de la vue et des embrassements de son fils ? Sur ce point si délicat, ses plaintes aussi étaient considérées comme non avenues et jugez de ce qui devait, à ce sujet, se passer au fond de cette poitrine déjà remplie de tant d'orages !

## LE MARQUIS

Un moment, je m'arrête à la déclaration du Congrès de Vienne contre lui et les siens. Les papiers anglais, qu'on ne se défendait pas de faire parvenir jusqu'à lui lorsqu'ils avaient à lui communiquer de mauvaises nouvelles, n'ont pas manqué de lui apporter le texte comminatoire de cette décision prise par les plénipotentiaires. Il a donc pu voir que son fils venait d'être déshérité. Ce petit roi aussi était découronné.

## CORDÉLIA

Il lui restait l'espérance et les revanches de l'avenir.

## CÆLIO

Chimères sur lesquelles un esprit si positif savait ne pas compter.

## LE MARQUIS

Aussi, dans la triste retraite de Longwood-s'est-il, à plusieurs reprises, lamenté sur l'amère destinée du petit prince.

## PARMÉNIDE

Oui, il s'est dépensé en plaintes élégiaques sur cette innocente victime des rois. A ses sanglots il mêlait alors un redoublement de colère et de regrets. Dans les pages qu'il dictait à Las Cases, dans son Testament, le nom et la figure de son fils reviennent sans cesse. *Quand mon fils aura vingt ans*, dit-il. — Eh! infatigable bâtisseur de projets, quand ton fils aura vingt ans, il mourra! — Mais c'était un dénouement tragique sur lequel ne comptait pas celui qui n'avait jamais été désobéi, si ce n'est deux fois par la chance des combats. — Son fils! Ce ne devait être pour lui qu'un souvenir et un mot. — Qui de vous se rappelle lady Morgan? C'était une femme de la poétique génération de 1830, une Irlandaise de la plus haute distinction. En elle, il faut voir une amie fervente de la France et qui a laissé dans notre langue des Etudes d'une savante psychologie. Admirant au plus haut point ce Béranger, tant applaudi, voilà soixante ans, et qu'il est de mode de poursuivre aujourd'hui d'un dédain absolu, elle s'était mise à étudier une ode de cet Anacréon d'alors; c'est celle qui a pour titre: *Le cinq mai* (oui, le 5 mai 1821.) Vous l'avez déjà

deviné, le petit poème, en très beaux vers, comme l'a dit Alfred de Musset, roule tout entier sur la mort du grand captif dont sir Hudson Lowe est le geôlier. Un vieux soldat de France, dès le lendemain de Waterloo, avait exilé ses regrets dans l'Inde, au Cap. Après cinq ans d'absence, il cède au besoin de revoir le pays natal. Le voilà donc en route pour la France. Du vaisseau espagnol qui le ramène, il aperçoit, sur les bords d'une île pelée, un drapeau noir. Il a deviné. L'homme qu'il a servi pendant vingt ans est mort. Il vient de rendre le dernier soupir sans que son fils soit à son chevet. Pour lui, à son retour dans la patrie, il n'aura pas un tel isolement à redouter.

La main d'un fils me fermera les yeux.

Tel est le vers, très beau, qui revient au bout de chaque strophe et lady Morgan fait observer, non sans raison, que c'est là un superbe mouvement lyrique. N'être pas à même de recevoir les derniers adieux de son fils, n'avoir pas même cette bonne fortune qui va à un homme du peuple, c'est là, aussi, une autre déchirure pour son cœur. En cela, non plus, Napoléon n'aura pas été heureux.

## CORDÉLIA

Pour ne pas sortir du cercle de la famille, si son fils lui a été enlevé par la tourmente, il a eu, un peu plus longtemps, le bonheur de serrer entre ses bras une jeune, très fraîche et assez jolie princesse, yeux bleus et cheveux d'or, issue d'une race historique, la fille d'un des monarques les plus puissants de l'univers. Quatre ans d'amour, quatorze cent soixante jours de caresses, venant de lèvres qui ressemblaient à des cerises de Montmorency, est-ce que ce n'est une faveur du ciel qui puisse contribuer à rendre un homme heureux ?

## PARMÉNIDE

Comme vous y allez, Madame la marquise ! Vous vous abandonnez à une opération d'arithmétique avec le sans-façon que mettrait un écolier de sept ans à faire des bulles de savon en soufflant dans un chalumeau. Ces jours de tendresse conjugale, allongés de leurs nuits, est-ce donc que vous les avez comptés ? Non, sans aucun doute et même vous le savez fort bien, en admettant qu'il vous eût été possible de les voir défilier sous vos yeux, vu le train de vie de l'auguste mari, vous savez bien que la chose n'aurait pas été possible. En thèse générale,

autant par nature que par habitude, l'homme affairé ne savait pas demeurer en place. Les impérieuses exigences de sa situation voulaient qu'il fût toujours en mouvement. Du jour de son mariage avec Marie-Louise jusqu'à l'abdication de Fontainebleau, une loi de fer le condamnait à être plus souvent à la tête de la Grande Armée que dans le boudoir de Saint-Cloud ou dans les petits appartements des Tuileries. De ces quatorze cent soixante journées de délices, combien pensez-vous qu'il serait juste d'en défalquer ?

LE MARQUIS

Entre nous, mon cher philosophe, ce serait difficile à dire.

PARMÉNIDE

Sans aucun doute, on ne pourrait pas s'arrêter à un chiffre précis, mais un peu de sang-froid et un petit bout de méthode nous conduiront aux abords de la vérité. Ce rude guerrier passait les trois quarts de sa vie dans les camps. Point de doute là-dessus. Un échappement du côté de l'existence mondaine n'a dû être pour lui que l'école buissonnière. En tout cas, question de comptabilité stricte à part, le *Moniteur Universel*, les *Bulletins* de la Grande Armée et les vingt

in-quarto de la *Correspondance* Plon consultés, un analyste serait en droit d'enlever de ces 1,460 jours mille deux cents ou même, sans exagérer, mille deux cent cinquante. Il resterait donc une petite réserve de deux cent dix jours, divisés en quatre années. N'oublions pas qu'il ne lui était presque point loisible de désertier l'échiquier européen, théâtre de ses prouesses, pour venir respirer à Paris le plaisir des cours. Et, pendant ces entr'actes, que d'affaires graves à nouer et à dénouer ! Il fallait [avoir du matin au soir l'œil ouvert sur ce qui se passait sur le continent, surveiller les intrigues de l'Angleterre, lire cent rapports, y répondre, présider les conseils, avoir des réceptions, passer des revues, se montrer à l'église et au théâtre, visiter en courant les grands centres de population, tels que Rouen, Lille, Lyon et les autres, et vous voyez combien tant de soins à prendre devaient consumer de temps. Au surplus, on sait que l'amour n'était guère son fort. Il n'avait aucunement les goûts d'Henri IV, ni les fantaisies de Louis XIV, ni les mœurs ultra-galantes de Louis XV. D'ailleurs, par principe, n'ayant jamais considéré la femme que comme une machine à faire des enfants, il appliquait

très probablement cette théorie à la jeune princesse que le jeu de la politique venait de jeter sur son lit. Dès le jour où, après neuf mois de grossesse (neuf mois à prendre sur les quatre ans), elle lui donnait un rejeton, il n'avait dès lors, plus rien à lui demander. Un successeur, et c'était tout. Il n'avait plus affaire à elle.

CORDÉLIA

Avec quelle cruauté vous passez sur les mystères toujours charmants de l'alcôve !

PARMÉNIDE

Madame, nous savons tous que, le mathématicien l'ayant toujours emporté en lui sur l'idéaliste, il s'est toujours défendu d'être romanesque. Mais pourtant je ne veux pas traiter ce point avec trop de sécheresse. Eh ! dame, à l'heure de son second mariage, étant né en 1769, il s'acheminait à grands pas vers l'âge de la pleine maturité. S'il n'y avait pas encore de rides sur son visage, il n'en manquait pas à son cœur. Est-ce qu'on traverse tant d'orages sans avoir été un peu touché par la foudre ? Mais, après tout, l'ancien sous-lieutenant de Brienne aurait eu cent fois lieu de se réjouir. Cette amplexion conjugale avec la descendante des Hapsbourg était un double triomphe : c'était

une satisfaction pour ses sens déjà attiédés, puisqu'elle était jeune et fraîche ; c'était un couronnement de sa vanité, puisqu'elle venait d'une des familles les plus puissantes du monde connu. Seulement la petite personne l'aimait-elle ? Cette Alcène n'appréhendait-elle pas de partager la couche d'un dieu qui, pour ne rien omettre de son rôle, avait, nuit et jour, le tonnerre en main ?

## LA CHANOINESSE

Si Marie-Louise a aimé Napoléon, voilà ce qu'on n'a jamais su au juste. Ainsi vous n'avez là-dessus rien à préjuger.

## PARMÉNIDE

Mille pardons, Madame. Sur ce point-là, comme sur tous les autres, on est désormais fixé. Marie-Louise d'Autriche n'aura pas été tout à fait une Iphigénie ni une seconde édition de la fille de Jephthé ; les choses sacro-saintes n'ont rien eu à voir dans sa destinée, mais très évidemment, ayant été prise comme l'appoint d'un traité de paix, elle a, aux yeux de l'histoire, la physionomie bien certaine d'une victime de la politique. Elle a obéi à une nécessité de gouvernement. Elle s'est donnée sur l'injonction paternelle. Elle s'est sacrifiée pour succéder à une

vieille dame galante qu'on ne répudiait que parce qu'elle ne pouvait plus faire d'enfants. Elle a vu alors qu'elle n'était qu'un pis-aller, mais tout bas, avant même de quitter Vienne, elle avait protesté au nom d'un premier amour, se réservant de se ressaisir plus tard. La suite des événements, en effet, a pleinement démontré, et sans qu'on puisse à ce sujet concevoir même l'ombre d'un doute, qu'elle n'avait plus à disposer de son cœur. Ce cœur, elle l'avait hypothéqué, comme on dit. Il était resté en gage à la cour de son père, entre les mains d'un aide-de-camp auquel, d'ailleurs, il a fini par appartenir en entier. — Y a-t-il rien d'imaginé dans ce que j'avance là ? Est-ce que tout le monde ne sait pas ça ?

## LA CHANOINESSE

On vous a deviné. Vous faites allusion au roman d'amour engagé avec M. de Neyperg, l'aide-de-camp de François II ?

## CÆLIO

Parménide est dans la vérité historique, Madame, vous ne l'ignorez pas. Qu'est-ce que M. de Neyperg ? U chambellan du Kayser, doublé d'un aide-de-camp dont on fera dans la suite un feld-maréchal. Quoique borgne, ayant

un bandeau noir sur l'œil gauche, il représente bien. Homme de cour autant que soldat, après les désastres de Moscou, il avait accompagné l'empereur d'Autriche en France. Six mois avant, ce puissant monarque était avec Napoléon victorieux et il le traitait en gendre. Dès que le Kremlin fut en flammes, Napoléon vaincu et en fuite, il n'avait rien de plus pressé que de se mêler à la coalition des rois contre son gendre. Comme eux et avec eux, il courait en armes après le vaincu, pareil au chien d'une meute qui poursuit un cerf. Telle est la morale des princes. Ils craignent le malheur de la défaite cent fois plus que la peste. Ce François II de Hapsbourg faisait donc cause commune avec les autres ennemis. Ah ! dame, il saisissait la minute de la revanche ! Il contribuait, d'abord, à renverser le vaincu et, en second lieu, il venait lui reprendre sa fille, avec le petit-fils par-dessus le marché. Ainsi, Mesdames, on se saisit de l'impératrice et du roi de Rome, et on les emmène à Vienne, tandis que l'empereur est dirigé sur l'île d'Elbe. Mais comment s'est opéré ce partage ? A ce sujet, il circule plusieurs versions. Je m'arrêterai, si vous le voulez bien, à la plus répandue, à celle qui est le plus accréditée. —

Au moment où les rois alliés se sont emparés de Paris, Marie-Louise, accompagnée de son fils, encore enfant (il n'a que trois ans et demi), s'est sauvée à la hâte à Rambouillet, mais cette fuite, nous savons qu'elle l'a accomplie sans épouvante. Arrivée au château, ayant à ses côtés deux dames d'honneur et M<sup>me</sup> de Montesquiou, la gouvernante du petit roi, elle s'installe, sans idée de deuil, ni de crainte, en femme qui attend les événements, peu redoutés d'elle. En effet, sur la fin du troisième jour, le bruit d'une voiture se fait entendre sur le sable de la cour : ce sont des étrangers.

C'est le vieux Kayser, qui, je le répète, vient chercher sa fille et son petit-fils et qui les emporte tous deux avec hâte afin de les soustraire à l'autorité de son gendre. Adieu, Rambouillet ; adieu, Fontainebleau ; adieu, Compiègne ; adieu, Paris ; la France ne les reverra plus !

## LA CHANOINESSE

Marie-Louise a-t-elle regretté tout cela ?

## LA MARQUISE

Rien ne donne lieu de le supposer, car, comme Cœlio nous l'a fait remarquer, elle était heureuse de retourner au bord de son Danube Bleu, nid d'où ils l'avaient arrachée.

## CÆLIO

Et, en même temps, elle revenait aux caresses de son soupirant borgne, un vengeur de tels et tels maris de la cour impériale, jadis *minotaurisés* par le grand homme.

## LA MARQUISE

N'interrompez donc pas le récit de notre philosophe, s'il vous plaît.

## PARMÉNIDE R\*\*\*

Ils sont donc partis l'un et l'autre, l'ex-impératrice et l'ex-petit roi.

Quelques semaines s'écoulent et, des splendeurs de l'Empire, il ne reste plus rien en France. Napoléon est à Porto-Ferrajo. Jouant au philosophe ou à l'amateur d'idylle, il a l'air de faire contre fortune bon cœur. Tandis qu'au Congrès de Vienne, les empereurs, les rois, les ducs et les plénipotentiaires se découpent l'Europe comme un biscuit de Savoie, il plante des arbres, trace des routes, taille la vigne et sème de la laitue. Il a une très petite armée, qui pourrait tenir dans une boîte à joujoux de Nuremberg ; il la passe en revue. Il a une mauvaise frégate et un bateau-pêcheur : c'est sa marine. Il faut bien qu'il s'en contente.

## LA CHANOINESSE

Point de politique, s'il vous plaît. Pour le quart-d'heure, nous n'avons à parler que d'amour.

## PARMÉNIDE R\*\*\*

Justement, le géant tombé peut encore jouer au roi ; il peut y jouer en petit, en très petit, mais n'importe : ils lui ont conservé par ironie les apparences de la souveraineté. Il avait fait un roi de Rome ; les monarques s'amusaient à faire ironiquement un roi de l'île d'Elbe, une mauvaise petite île de sable et de cailloux, une île de la boutique à treize. Mais laissons, s'il vous plaît, la question relative à la géographie et revenons dare dare à l'affaire d'amour. Dépossédé, proscrit, bafoué par les têtes couronnées, il lui restait une poitrine qui pouvait encore être riche de tendresse. Eh bien, les besoins de son cœur, comment les satisfait-il ? Sa vieille mère, M<sup>me</sup> Lætitia, est accourue pour le consoler du trône du monde perdu, et aussi la belle Pauline Borghèse, sa sœur, et même celle-là, aussi libérale que voluptueuse, lui a apporté un magnifique collier de diamants, estimé 1,500,000 fr. dont il fera une poire pour la soif. Il a aussi à côté de lui le fidèle Bertrand et sa femme ; il voit

même venir M<sup>me</sup> Walewska, mais après tout il lui manque quelque chose. Il voudrait Marie-Louise. — « Où est donc ma femme ? Pourquoi ne m'amène-t-elle pas mon fils ? » Marie-Louise ne viendra pas.

## CÉLIO

Non, mais elle s'est sauvée. En 1815, Bonaparte avait quarante-six ans. Physiquement parlant, celui que le baron Gros a fait si beau dans les *Pestiférés de Jaffa*, était déjà sous le coup d'une vieillesse hâtive. Il n'avait plus rien qui pût séduire une tête de linotte, une jeune altesse élevée dans les cours, blanche, blonde, courte d'esprit, très frivole. Il était devenu aux trois quarts chauve, fort obèse, montrant sur sa figure, autrefois pâle, le teint jaune du buis. Ayant toujours été mal planté sur ses jambes, presque voûté, surmené par le fardeau du pouvoir, il était sans cesse en mouvement, sans pouvoir trouver le calme. Sa parole n'avait nulle douceur, puisqu'il commandait toujours. On sait aussi qu'il ne laissait jamais s'écouler cinq minutes sans se bourrer le nez de ce tabac en poudre qu'il puisait au fond de son gousset et dont il contaminait ensuite ses mouchoirs, car il lui en fallait toujours deux. Chose plus dure,

le cancer à l'estomac qui l'a emporté s'était ré-  
vélé aux débuts de la campagne de Russie, et,  
avivé par sessoucis, progressait d'heure en heure.  
— Michelet, vous le savez, a imaginé une théorie  
fameuse: Louis XIV avant la fistule; — Louis XIV  
après la fistule. — Il y aurait quelque chose de  
semblable à dire à propos du cancer de Napoléon.  
Mais ici, nous ne parlons que d'une question  
d'amour. — Marie-Louise l'aimait-elle? — Con-  
venez que l'ensemble du personnage n'était pas  
des plus séduisants pour une Allemande dont il  
avait rossé le papa.

## LA MARQUISE

Tout ce qu'on voudra, mais ce Corse français  
était le soldat le plus illustre des temps mo-  
dernes et peut-être de tous les temps. Il était le  
géant des batailles. Une auréole de gloire en-  
tourait toute sa personne, et, au moment de son  
mariage, il était assis sur le plus beau trône de  
l'univers. D'accord, mais lorsqu'il tomba, la  
jeune impératrice ne fit pas un pas pour aller  
à lui. On ne la vit donc ni à l'île d'Elbe, ni à  
Paris, à son retour. Aussi, la reine Caroline des  
Deux-Sicules, grand'mère de la princesse, bien  
que, comme Bourbon, elle détestât le conqué-  
rant, était-elle indignée de tant de froideur.

« — Quand on est mariée, c'est pour la vie, disait-elle. Elle prétend qu'on la retient ! On l'enferme ! Si j'étais à la place de Marie-Louise, j'attacherais les draps de mon lit à une fenêtre et je m'échapperais ». Marie-Louise avait déjà fait choix de M. de Neyperg pour amant, et elle ne désirait rien de plus.

## CÆLIO

Revenons à notre enquête. Qu'était-ce que M. de Neyperg ? Un très mince gentilhomme, aucunement beau. Agé de quarante-deux ans, d'une taille moyenne, les cheveux blonds et rares, le visage sillonné de rides, le teint rouge et hâlé, il avait l'œil gauche crevé par un coup de feu et portait sur le front un bandeau noir pour cacher cette cicatrice. Mais, il avait, paraît-il, des manières exquises, la voix douce, l'art de faire des madrigaux. Vu tout cela, Metternich, premier ministre d'Autriche, le plus roué des diplomates, lui donna la mission de remplacer, auprès de la mère du roi de Rome, le vainqueur des rois. On voit qu'on avait avancé la scène du *Ruy Blas*.

— Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement ?

— De plaire à cette femme et d'être son amant.

Ce Metternich endiablé était, du reste, pour

Napoléon ce que l'ichneumon est pour le crocodile. Il le poursuivait sans cesse en ennemi implacable. Primitivement, il avait poussé les choses jusqu'à devenir l'amant bien visible de sa sœur Caroline, la reine de Naples. Dans le cas présent, il s'efforçait de changer l'Othello impérial en Georges Dandin, et il y a réussi. Tout cela explique comment le captif de l'île d'Elbe, ayant si souvent les yeux sur la mer pour entrevoir une voile latine qui lui annonçât l'approche de sa femme, dut regarder en vain, absolument comme Achille quand il se plaignait à Thétys, sa mère aux pieds d'argent, d'avoir perdu sa Briséis.

## LA CHANOINESSE

Pour le coup, Messieurs, me voilà de votre bord. Je me mets à sa place, comme on dit, et j'ai lieu de supposer qu'en présence de ce veuvage forcé, visiblement voulu par la jeune princesse, il a dû cruellement souffrir. Quelles tristesses comprimées, refoulées, combattues et toujours renaissantes, tirant leur source, ou de l'amour dédaigné, ou de l'amour-propre offensé! Ce n'est pas assez d'être devenu le jouet de ces porte-sceptre qui, la surveillance, étaient tremblants, à ses pieds; ce n'est pas assez d'avoir

perdu le plus beau trône du monde et de voir que ses maréchaux, les princes qu'il a faits, ses ducs, ses comtes et ses barons encensent en ce moment les Bourbons et rient de lui. Il faut que la jeune femme à laquelle il a donné son nom et dont il a eu un fils, le rêve de tous ses instants, fasse la sourde oreille à ses appels répétés et s'efforce de l'oublier dans les bras d'un autre. Je m'arrête à ce détail, car, si pauvre qu'il soit depuis sa défaite, il lui reste pourtant de quoi payer une police ; il en a une, même à Vienne, et, par elle, il arrive à savoir ce qui se passe. Là, encore, il retrouve la main infernale de Metternich, cet infatigable ennemi qui le poursuit jusque dans les abaissements de son exil. Imaginez les tortures qu'il a dû alors endurer, pendant le long silence des nuits, au fond de cette bicoque de l'île méditerranéenne, copie dérisoire de ses palais, les plus beaux de l'Europe ! — « Ni ma femme ni mon fils ! Ils m'ont tout enlevé ! » Et cet homme à qui rien ne résistait, ni les empereurs, ni les peuples, ni les papes, comprend qu'il est devenu un objet de moquerie pour tout le monde. Qu'il a dû alors, violent, comme la nature l'avait fait, se labourer en rugissant la poitrine avec ses

ongles ! Nouveau Mézence, comme il a dû montrer le poing fermé aux hommes et aux dieux ! C'est alors, c'est après ces véhémences, que le mathématicien a reparu en lui et qu'il s'est détourné de l'amour d'une femme pour revenir à la revanche de son ambition. Il s'est alors ressaisi et, avec un sang-froid olympien, silencieux, opiniâtre et hardi, il a médité et accompli cette évasion de l'île d'Elbe, qui est peut-être la plus prodigieuse de ses entreprises.

CÆLIO

D'accord, Madame, ça été une manière de chef-d'œuvre en fait de patience, de hardiesse et de bien joué, mais, au fond, vous n'y verrez qu'un acte folie, puisque, d'abord, ça le faisait manquer à un engagement pris, et, que, secondement, ça lui ménageait logiquement, pour le lendemain, une seconde chute plus amère et plus humiliante que la première. Dès qu'on lesut débarqué à Fréjus, au mépris de la parole jurée, tout le continent se leva, frémissant, pour courir aux armes et pour le traiter en fléau du genre humain.

CORDÉLIA

Mon cher poète, les vieillards qui ont assisté à ce retour si inattendu m'ont raconté que sa

soudaine réapparition a été comme un réveil de la nation. Du Var à Paris, ce n'étaient que fleurs, lauriers, carillon des cloches, chants de fête. Jamais on n'avait été témoin d'une telle ivresse.

CÆLIO

A la bonne heure, mais, ne l'oubliez pas, Madame, cet Alcibiade amenait sur ses pas toutes les horreurs de la guerre et les désastres aggravés d'une seconde invasion.

LE MARQUIS

En voyant les transports du peuple, les princes qui l'avaient lâché, les maréchaux qui s'étaient donnés aux Bourbons, les corps constitués qui avaient prononcé avec éclat sa déchéance revenaient repentants, l'oreille basse, s'incliner devant ce Revenant. Tout le long du chemin, comme on était aux premiers jours du printemps, faisant un symbole de la fleur qu'il aimait, les foules criaient à l'envi : *Vive le Père La Violette!*

LA CHANOINESSE

Hélas ! les mêmes, après cent jours, crieront à tue-tête : *Vivent les lis !*

CORDÉLIA

Soit, mais durant ce parcours d'une plage du

Midi à sa capitale reconquise, il a bu encore une fois, à longs traits, l'ivresse du triomphe et, par conséquent, il a encore été heureux.

## CÆLIO

Voilà, Madame, ce que je nie. Du golfe Jouan jusqu'au petit palais de l'Elysée, où il est descendu, afin de n'avoir pas à dormir dans les draps laissés, la veille, par Louis XVIII, il n'a pas cessé d'avoir la fièvre. Le fait est constaté par ses médecins et par son valet de chambre. Sans doute il aurait dû être remué par une forte sensation de joie, mais, perspicace comme il l'était, il ne pressentait que trop ce qui surviendrait inévitablement, le lendemain de sa glorieuse escapade. Il n'avait pas eu le loisir de mettre le pied dans son palais que le télégraphe des frères Chappe lui apprenait que cinq armées étrangères, recevant le mot d'ordre convenu au Congrès de Vienne, étaient déjà debout, tout équipées, prêtes à marcher sur la France, à l'envahir, à la dévaster, à la rançonner, et, quant à lui-même, à faire un exemple de rigueur, soit en l'emprisonnant, soit même en le fusillant. Oui, son œil d'aigle lui faisait voir ce double dénouement comme une éventualité inévitable. A ce lever de rideau qui l'at-

tendait s'ajoutait un autre sujet d'angoisses. Au 18 brumaire, il avait violé la Constitution républicaine, supprimé la liberté de la presse, emprisonné et déporté les partisans de la Révolution. A présent, indépendamment des ennemis si formidables de l'extérieur, il avait à faire face aux ennemis de l'intérieur, c'est-à-dire aux amis des Bourbons et du drapeau blanc. Pour y parvenir, il fallait donc, de toute nécessité, opérer un rapprochement avec l'élément libéral qu'il avait tant persécuté, et c'était ce qui répugnait le plus à sa pensée, parce qu'il savait que la cause de la liberté a des revirements de colère peu commodes. Néanmoins, il essaya de tourner cette difficulté en redevenant quelque peu jacobin, ainsi qu'il l'avait été à l'époque où il était le camarade de Robespierre, jeune, et le convive de Talma. Il rappela Lucien et Carnot. Il consulta Benjamin Constant. Il interdit aux royalistes de prolonger leur séjour à Paris. En même temps, les libéraux n'avaient plus confiance en ses reliques. Et, chose très visible, il était marqué au front par une nouvelle défaite, c'est-à-dire par le châtement si mérité.

LE MARQUIS

Oui, vous parlez de Waterloo.

## PARMÉNIDE

Waterloo est le dernier jour de sa vie militaire. En lion blessé, il s'efforce de recommencer les prodiges de la campagne de 1814, mais la France, qu'il a saignée à blanc pendant quinze années de suite, ne saurait plus lui donner un seul soldat et elle se retire de lui. Ainsi que cela arrive quand on est aveuglé par le dieu des anciens ou simplement parce qu'on tombe, tout tourne pour lui de mal en pis. La trahison se révèle jusque chez les siens, puisque Marie-Louise s'en va herboriser galamment avec l'officier borgne à travers les vallées du Tyrol, puisque Murat, son beau-frère, offre de se mêler aux ennemis. Ceux qu'il a couverts de titres, de rubans et d'or courent aux Bourbons. D'autre part, le pays est épuisé. Il a fait faucher tant d'hommes qu'il ne reste plus que des femmes pour pousser la charrue. Tout le long des campagnes commence à courir un cri de colère. Il est sourd, d'abord ; puis intense et de plus en plus hostile. Un jeune poète, qui sort du collège, faisant un emprunt à l'histoire, forge un vers bientôt devenu populaire, dans lequel il dit : « Varus, rends-nous nos légions ! » Le Midi entonne le chant de son dernier troubadour :

*Guerre à tout conquérant et paix à la patrie!*  
Dans l'Ouest, les Vendéens, à demi réveillés murmurent cette autre clameur : *Mort à l'ogre de Corse!* La seconde abdication ne peut être évitée, et il le voit, et, pour n'être pas lynché, par la canaille, il doit, pour la seconde fois, s'habiller en civil et épingle la cocarde blanche à son chapeau. Est-ce déjà assez d'angoisse! Il aurait désiré s'échapper en s'exilant de lui-même aux États-Unis, dans une République hospitalière, œuvre immortelle de l'immortel Washington. *Fata obstant*, comme dit Virgile : les destins ne le lui permettent pas. Ceux qu'il a battus autrefois le serrent de près. Il est pris à son tour. Il se rend. Alors s'ouvre devant ce grand vaincu une inanalysable série d'épreuves plus cruelles les unes que les autres. Avant tout, supplice pire que celui du gibet, il faut qu'il se soumette à l'Angleterre, sa pire ennemie. Personne n'a oublié sa lettre au Régent. Qu'est-ce, au juste, que cette genuflexion, une plainte sublime ou un tour de Scapin? Comme cette âme altière a dû s'humilier! Il en est pour dire qu'en traçant ces lignes pompeuses, en se comparant à Thémistocle demandant asile au négus de la Perse, il s'est surtout étudié à faire une

belle sortie de théâtre, ce qui serait conforme à l'idée qu'on peut se faire à propos des souvenirs de Talma, mais ce qu'il faut dire aussi, c'est que ce mouvement de littérature classique était de nature à frapper vivement les Français du commencement de ce siècle, encore tout imbus de la grammaire et des idées de la Révolution. Effectivement, on assiste alors à un étrange spectacle. Notre nation, deux fois envahie par l'étranger, deux fois rognée et obligée de payer rançon, oublie que c'est à la folie de ce même homme qu'elle est redevable de tant de maux. Elle se solidarise alors avec son abaissement et s'émeut à l'aspect de cette déchéance sonore. Mais l'oligarchie anglaise n'est pas composée de naïfs et s'inquiète peu des belles phrases. Ces lords se sont emparés de ce Titan tombé, si longtemps funeste à leur pays, et l'intérêt leur a commandé de le traiter sans aucune pitié. Ainsi, sous ce rapport, le parallèle avec le vainqueur de Salamine était manqué. Du *Bellérophon*, quittant les côtes de France, celui qui venait d'écrire la belle épître était transbordé, lui et sa suite, sur le *Northumberland*. Dès ce moment, il était soumis à une sorte de dégradation politique et sociale des plus offensantes. Sur ce bâtiment, par

ordre, on ne lui donnait plus que le nom de Bonaparte. Toutes les fois que le commandant du navire avait à échanger une parole avec lui, il mettait une évidente affectation à lui donner simplement le titre de général ou, tout au plus, l'appelait-il : « monsieur le général ». Pour un esprit tel que le sien, cette façon de faire sentir le faix de la captivité eût dû n'être qu'une méprisable mesquinerie ou une vexation à négliger ; mais, lui, ce dieu déchu, perverti par quinze ans de folle adulation et gâté par les pué- riles frivolités de l'étiquette, il pâlisait aussitôt, laissant voir jusqu'à quel point lui était pénible cet accès d'irrévérence. — « Monsieur Bonaparte, le général Bonaparte ». Ses oreilles ne pouvaient se faire à ces démocratiques formules qui rappelaient la période antérieure au coup d'Etat. Une très-petite cour de fidèles avait eu l'héroïsme de le suivre dans sa disgrâce. Ceux qui en faisaient partie ont raconté depuis le visible dépit qu'il éprouvait de voir qu'on ne l'appelât plus « Sire », ni « Votre Majesté » ; mais, quant à eux, généraux, médecins et serviteurs, ils se seraient bien donné de garde de déroger à cet usage. En sorte que c'est pour le philosophe un très grand sujet d'étonnement que de voir ce

homme de génie, autrefois si superbe, s'affliger d'un pareil enfantillage. Contrairement à cette attitude, George Washington n'a jamais demandé qu'à être : le général.

LE MARQUIS

Allons, voilà que vous revenez aux rengaines de Châteaubriand.

PARMÉNIDE

Point du tout. J'écoute l'histoire. Sainte-Hélène, après Porto-Ferrajo, qu'est-ce ? Un hôtel d'invalides ou un lieu d'expiation ? Byron, qui ne peut voir les choses qu'en poète, vous dira que c'est une île de gloire. A l'entendre, si, un jour, les géographes venaient à ne plus pouvoir dire en quel coin du monde cet autre Prométhée a été enchaîné par la Sainte-Alliance, les étoiles, s'inclinant sur ce roc, s'écrieraient : « Tenez, c'est à cette place ! » A la bonne heure, mais, nous autres, enfants d'un âge de positivisme, nous parlons le langage de la réalité. Ce que nous avons vu, c'est que ce découronné a été mené de calvaire en calvaire. Pour la seconde fois, celui, qui, la veille, se trouvait à l'étroit sur l'immense damier d'un continent tout entier, est jeté, du matin au soir, sur un banc de sable de 18,000 mètres carrés, planté

de quelques sycomores, bâti d'un petit nombre de maisons pauvres et entouré d'eau salée de tous côtés. Ce sera, au choix, ou un lion de Barye mis en cage ou un Gulliver attaché à Lilliput, aux pieds, aux mains et à la tête, par les Myrmidons de la diplomatie européenne. Le vaincu est de nouveau prisonnier et, cette fois, sans espoir de se jeter sur un esquif propre à l'écarter de ses geôliers. Que vous dire ? Ce n'est pas seulement l'Europe et l'Angleterre qui se vengent : c'est aussi la Liberté sainte, cette vierge auguste qu'il avait promis de servir et qu'il a tant outragée.

## LE MARQUIS

Mon cher, la Liberté est une vieille bavarde d'une incorrigible bêtise. Depuis l'affaire d'Harmodius et d'Aristogiton, la barbe et l'expérience ont eu le temps de lui venir en abondance. Pourquoi se laisse-t-elle toujours duper ? Est-ce que, tout récemment encore, à Paris, nous n'avons pas vu un bellâtre, copiste de Werther, n'ayant d'autre mérite que celui de parader sur un cheval noir, la mettre pour la millième fois en péril ?

## CORDÉLIA

Revenons, s'il vous plaît, à l'homme couvert

de lauriers qui montait un cheval blanc. Ceux qui l'admirent le plus se sont fort étonnés de voir qu'à l'heure de la défaite, il n'ait pas su mourir en héros, à la manière antique, ni comme Brutus, à Pharsale, ni même comme Néron, à moitié aboli. Au demeurant, si la lettre au Régent est pompeuse, convenons qu'elle n'a rien de fier. Pourquoi ne pas en finir plutôt avec la vie, puisqu'elle cessait d'être digne ?

## CÆLIO

Se tuer ! Et ! Madame, l'analyse psychologique du conquérant nous met à même de constater que si ce superbe génie a été à la hauteur de ses rêves, la mollesse du tempérament latin ne lui permettait pas d'être à la hauteur de son infortune. D'ailleurs, cet homme, qui était de fer lorsqu'il s'agissait de tenir tête à la coalition des rois, devenait un frêle roseau en présence de certains faits de moyenne grandeur. Au 18 brumaire, à la première entrée dans la salle de l'Orangerie, la seule résistance d'un représentant du peuple avait troublé son esprit et fait fléchir sa volonté, puisqu'il s'était vite retiré. Une autre fois, aux Tuileries, un seul mot un peu acerbe de Lannes, son ancien camarade, et une main levée l'avaient rendu vert et fait fuir, éperdu,

dans un salon voisin. Un autre jour, Pie VII, son prisonnier, en martyr résolu, se croisait les bras sur la poitrine, et c'en avait été assez pour le faire renoncer à toute une combinaison d'un grand projet d'usurpation. Se tuer parce qu'il était sur le point de subir le sort qu'il avait si souvent infligé aux autres, eh ! mon Dieu, il y avait bien songé, mais, encore une fois, sybarite d'une certaine espèce, il reculait devant cette dure extrémité. Suivant les récits de M. Thiers, l'historien qui l'a vanté à peu près en toute chose, pendant la campagne de Russie, il avait demandé au docteur Ivan une forte dose d'opium, prêt à en faire usage s'il tombait au pouvoir de ses ennemis. Il l'avait renfermée dans un sachet, qu'il avait porté sur lui jusqu'au moment de sa rentrée en France ; il l'avait alors déposée dans son nécessaire de voyage, où elle se trouvait encore dans la nuit du 11 avril 1814 ; il la prit, la délaya dans un peu d'eau, l'avalala et se jeta sur son lit pour mourir. Soit que la dose se fût trouvée insuffisante, soit que le temps en eût amorti le venin, l'empereur, après un long assoupissement, revint à la vie. — « Le destin en a décidé, dit-il à Caulaincourt, il faut vivre et attendre ce que veut de moi la Providence ». La

Providence et la morale éternelle voulaient que le renégat des principes de 89 allât expier sur un rocher l'ivrognerie de son orgueil, et, c'est là, en effet, qu'il a fini en reconnaissant ses erreurs, mais trop tard pour lui et pour nous.

## LA CHANOINESSE

Il est pourtant juste de reconnaître que cette captivité de Sainte-Hélène, fait unique dans l'histoire, a entouré cette figure d'un nouveau rayon de poésie, l'auréole du malheur.

## CÆLIO

D'accord. Aussi, de 1821, date du décès, jusqu'au 15 décembre 1840, date du transfèrement des cendres à Paris, cent lyres, et des plus écoutées, se sont-elles suspendues, en pensée, au saule de l'île. Les poèmes posthumes, les élégies, les chansons, mouillées de larmes, qui ont tant attendri le peuple, on pourrait à peine les compter, mais c'est une manifestation que les rigueurs de sa destinée ne l'ont pas mis à même de connaître. Une chose certaine, ça été un martyr de cinq ans. Est-il vrai que sir Hudson Lowe, l'agent de l'Angleterre, l'ait abreuvé d'avaries ? On a très probablement exagéré sous ce rapport, mais tout donne à comprendre que le prisonnier, vu son excessive sensibilité, a eu

à souffrir souvent mort et passion, comme on dit dans le peuple. L'œil de l'étranger, du matin au soir braqué sur lui, ne le quittant pas d'une minute, convenons que c'était un supplice d'enfer. Pour nous éclairer sur ce point, nous avons les rapports adressés au comte de Nesselrode, ministre du tzar Alexandre I<sup>er</sup>, par le comte de Balmain, commissaire du gouvernement russe. Sans doute, la garde du captif avait été confiée à l'Angleterre, mais les autres puissances alliées s'étaient réservé le droit d'entretenir des délégués chargés de s'assurer de la présence du prisonnier. L'Autriche avait désigné le baron Sturner, la France le général de Montchenu. Il y en avait aussi un pour la Prusse.

## LE MARQUIS

Un joli métier que faisaient là ces hauts dignitaires !

## CÆLIO

Au fond, ils n'étaient pas moins prisonniers que lui. Mais quel âcre agacement pour cet ancien maître du monde que de ne pouvoir faire un pas hors de sa résidence sans être suivi des yeux par ce brillant espionnage ! Cependant la grande préoccupation du patient était d'être toujours traité en empereur. « Les Français de sa suite

« tremblaient à son aspect, écrit le comte de « Balmain ; les Anglais n'en approchent plus « qu'avec timidité. Personne n'ose le traiter en « égal. » L'amiral Cockburn s'était assis devant lui sans en être prié. Il le rudoya de façon à ôter aux autres toute envie de se montrer familiers. Il exigeait que les demandes d'audience lui fussent transmises par le comte Bertrand, grand maréchal de sa cour. Lorsque les commissaires des puissances voulaient le voir, il s'informait s'ils avaient des lettres de leurs souverains. S'ils n'en avaient pas, il leur fermait la porte au nez. Survenait sir Hudson Lowe, qui, après un petit salut de la main, lui disait : « Général, qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? » Et ces paroles jetaient pour ainsi dire de la glace sur la flamme de sa colère et de son orgueil. Imaginez ce que pouvaient être ces rancœurs refoulées, si vous pouvez.

#### LA CHANOINESSE

Ces souffrances morales, nul ne pourrait les décrire. Le seul auteur des *Jambes* a su donner une idée de l'état d'âme que faisait naître une détention si dure. Tenez, ces quatre vers sont presque un bas-relief fait de main de maître et à poser au bas de sa statue.

Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance,  
 Qui mourut sur un noir rocher,  
 Trainant comme un boulet l'image de la France,  
 Sous le bâton de l'étranger.

LE MARQUIS

Ces quatre vers brûlent comme un fer rouge, j'en conviens. Depuis 1830, ils sont dans toutes les mémoires. Après cette imprécation d'un poète, que verriez-vous à dire? Il ne reste qu'à conclure. Voyons, a-t-il été un homme heureux?

CORDÉLIA

Une parenthèse, en passant, Messieurs, si vous le permettez. Suivant Auguste Barbier, il a été, pendant cinq ans, le forçat de la Sainte-Alliance, mais je vois surtout en lui le souffredouleur de la Grande-Bretagne. Ah! l'Angleterre, comme elle l'a détesté!

LE MARQUIS

Chère belle, la haine a été réciproque, va.

CÆLIO

Effectivement, entre elle et lui, ça été comme un duel qui ne pouvait finir que par la mort de l'un des deux adversaires et, ayant affaire à la plus patiente comme à la plus rusée des puis-

sances, c'était à lui de succomber. Ils avaient commencé à se regarder de travers au moment de l'expédition d'Egypte, visiblement entreprise par nous pour empêcher le voyage aux Indes. Mais, à dater de ce jour-là, en guise de réplique la Grande-Bretagne l'a contrecarré sans cesse et partout. Ils ont commencé par Trafalgar, ces opiniâtres Anglais, et en ayant l'air de lui dire : « Malheur à toi, si tu as la folie de te frotter à nous ! » Irrité, dépité, il a médité alors une descente chez eux et institué ce fameux camp de Boulogne, où il préparait, mais en vain, sa vengeance. Au point de vue des forces maritimes, il n'y avait pas à lutter avec eux. Voilà pourquoi, cherchant à les atteindre dans leur commerce, dans leur industrie et dans leurs finances, il a imaginé la conception du Blocus continental, une fantaisie plutôt chinoise que française et qui devait échouer. Comme, en ce temps-là, nos chimistes n'avaient pas encore suffisamment étudié la betterave, ça nous a privé de sucre, parce que cette manœuvre les avait poussés à confisquer nos colonies. Ils ne se sont pas bornés à mettre la main sur nos possessions d'outre-mer. Ne redoutant pas de grossir leur dette, ils ont offert et donné de l'or à foison

à quiconque s'armait contre lui. A trois reprises diverses, ils ont refait la coalition des rois qui s'était dissoute. Ils sont allés, eux et leurs officiers, servir d'alliés au Portugal et à l'Espagne. Londres imprimait, toutes les semaines, un libelle contre lui et les pirates de Douvres et de Folkestone infestaient et effrayaient nos côtes. Par deux fois, ils ont tissé autour de lui une toile d'araignée, avec l'espérance de l'y attraper un jour ou l'autre. A bien prendre les choses, ce sont eux qui ont conduit les deux invasions et, par deux fois, mis l'aigle en cage. Dans sa pensée, lorsqu'il écrivait au Régent une lettre empreinte d'une grandeur classique, celle où il se compare à Thémistoclès demandant un refuge au grand roi, il s'imaginait avoir fait un coup de maître. Evidemment, il se flattait d'émouvoir le cœur de ce prince. Grand homme naïf ! Cette épître si pompeuse produisit un effet tout autre que celui qu'il avait attendu d'un si beau morceau de style. Le Régent et les nobles lords dont il était entouré en firent des gorges chaudes. On reçut le suppliant sur le *Bellérophon* d'abord, puis sur le *Northumberland*, mais pour le traiter en prisonnier vulgaire, presque en un criminel, justiciable du droit commun. Le Léopard bri-

tannique, étendant ses griffes, s'amusait à jouer avec ce vaincu comme avec une souris. Que devait-il se passer alors, je vous le demande, au fond de cette âme, déjà si fortement ulcérée ? Lui, un homme heureux ! Non, du commencement à la fin de sa brillante existence, il ne l'aura pas été un seul instant. On sait, du reste, à quel point était vivace dans sa pensée le levain de la rancune. A tout moment dans ce qu'il dicte à Lases-Cases ou à Montholon, il cherche à léguer sa haine à la postérité. Un peu avant d'exhaler le dernier soupir, c'est toujours aux Anglais qu'il pense, puisqu'il dit : « Dieu soit loué, en mourant, je leur laisse » deux vengeurs, deux Hercules au berceau : la » Russie et les Etats-Unis d'Amérique. »

## LA MARQUISE

Ce sont de grandes paroles, toujours.

## PARMÉNIDE

Mon Dieu, oui, de ces pompeuses paroles qu'en rhétorique on appelle de la grandiloquence. Au fond, une phrase sonore et une menace qui ne devait pas être suivie d'effet. Sans doute, les Etats-Unis d'Amérique et la Russie ont grandi. Ce sont deux colosses, si vous voulez, mais l'Angleterre les domine de cent coudées et en-

serre le globe terrestre tout entier de sa puissance. La licorne ne fait plus rire, puisqu'elle brille dans tous les continents, sans en excepter un seul et que, numériquement parlant, elle compte ses sujets par centaines de millions en Europe, en Asie, en Amérique, en Afrique et en Océanie. Non, non, il n'a fait qu'une sorte de madrigal, à l'adresse des deux puissances rivales en les présentant comme ses vengeurs. La Grande-Bretagne, dix fois majorée par le génie de la Liberté, ne redoute personne sous le soleil et s'il peut contempler ce spectacle de sa grandeur, cet aigle déplumé, ce doit être un châtiment de plus. Très grande leçon et des plus consolantes à l'encontre des despotes.

## CORDÉLIA.

Assez d'objurgations, philosophe, je vous en conjure. Hudson Lowe ne l'a-t-il pas assez martyrisé ?

## LA CHANOINESSE

L'histoire en a fait un bourreau. Quant à lui, à la longue, un tel régime avait fini par l'énerver. Un homme coulé en bronze s'y fût amolli. Dès la troisième année, les lords se frottaient les mains d'aise. On leur avait appris qu'il dé-

périssait à vue-d'œil, physiquement et moralement. Un jour, on appela un dentiste pour visiter sa bouche. — « Sire, lui dit ce praticien, » Votre Majesté a une dent branlante et cariée » qui peut compromettre toutes les autres. Il » faut à toute force la faire arracher. » Il refusa net, ce qui causa un grand étonnement à son entourage. Sir Hudson Lowe put supposer alors qu'il n'avait pas été brave.

## LE MARQUIS

Lui, pas brave ! Cent traits de courage témoignent du contraire. Mais, précisément, à propos de ce refus fait au dentiste, un de ses généraux racontait un épisode relatif à la bataille de Lutzen, une des plus sanglantes de sa sanglante histoire. Il n'avait jamais couru plus de dangers que dans ce terrible combat. On l'avait vu présider en personne au suprême effort de la jeune garde. Par sa seule présence, il réconfortait le courage de ces pauvres petits conscrits de Ney et de Souham dont il pouvait dire avec orgueil que l'honneur leur sortait par tous les pores. De là, poussant enfin hardiment son cheval sur l'obus tournoyant et fumant autour duquel certain bataillon italien faisait instinctivement le vide, il lui criait dans son pa-

tois natal : « *Coglioni, non fa male!* » Non, il n'avait pas eu peur de l'acier dont le menaçait le dentiste.

## LA CHANOINESSE

Voyons, Messieurs, son regard d'aigle est entré dans l'histoire et il y restera, plein de prestige. D'un seul coup d'œil, il embrassait tout en vainqueur.

## CÆLIO

Oui, sur les champs de bataille. Il a été le premier homme de guerre de son temps, peut-être même de tous les temps, ayant été de la taille d'Annibal. Mais, au Jeu de dames, souffler n'est pas jouer. Faire tuer les hommes en masse pendant quinze ans de suite, est-ce les gouverner? Le dernier des sociologues d'aujourd'hui, en tant que régisseur d'une grande nation européenne, n'envisageant les choses qu'au point de vue des exigences de la paix, n'hésiterait pas à le faire descendre de son rang. Ce qu'il faut maintenant, ce qu'il fallait déjà à son époque, c'était le fait d'abriter, de vêtir, de nourrir, de faire travailler quarante millions d'hommes, en leur donnant par dessus le marché des loisirs d'art et de théâtre. Pour résoudre cet âpre problème, lui, sans se casser la tête en

méditations trop pénibles, les menait 300,000 par 300,000 sur un terrain que l'on nommait alors le champ d'honneur. Ils s'y battaient avec acharnement sans se connaître entr'eux ni sans savoir pourquoi. Telle a été sa manière de résoudre l'énigme du paupérisme. J'insiste là-dessus. Jamais ni le Cyrus d'Hérodote, ni Tamerlan, ni ce fou de Charles XII ne se sont autant que lui fait un jeu de la vie des autres. Oui, en cela, il a eu un regard d'aigle. Ce même regard, que ne l'a-t-il eu pour les grandes choses de la paix? Un jour, un homme de génie du nom de Fulton, trouve, le premier, l'application de la vapeur à la navigation et demande à faire devant lui, sur la Seine, l'expérience de son merveilleux système. A-t-il vu ou deviné ce qu'il y avait de grandiose dans cette conception sublime? Eh! vous savez bien que non, chère Madame. Il a traité Fulton de fou. Le regard d'aigle a été alors un œil de taupe.

## PARMÉNIDE

Eh bien, récapitulons. Il faut prendre les choses à dater du 18 Brumaire, point de départ de ses triomphes. En apparence, tout semble lui sourire. En réalité, comptez bien, il n'aura plus un seul jour de calme. Victoires, bouffées

de gloire, fêtes, couronnes, acclamations, statues, il a l'air de nager dans l'ivresse d'un Dieu. Allons à la vérité. Dans la salle de l'Orangerie, en même temps qu'un représentant de Mâcon le saisit au collet, il voit se dresser sur sa poitrine le poignard d'Aréna. Durant quinze années, il aura à passer par les mêmes transes sous cent formes. Un jour, ce sera la machine infernale, un autre jour le fusil d'un meunier du Tyrol ; peu après, le couteau d'un étudiant allemand. Moreau est un rival qui l'inquiète, Pichegru le gêne, le duc d'Enghien l'offusque. Ce sont trois mélodrames à dénouer. Il a supprimé d'un trait de plume la liberté de la presse : il ne peut faire taire la Muse clandestine, celle de la Fronde, toujours renaissante, celle qui fait la *Napoléone* et qui répand tant de mordantes épigrammes, et un seul quatrain du bossu Desorgues le rend fou de douleur. Pendant ce temps-là, les exigences de sa famille le remplissent d'amertume ; les rivalités de ses généraux lui enlèvent le sommeil. Une implacable et vigilante ennemie, l'Angleterre, ne lui laisse pas un instant de répit. Il dépense son génie à vouloir la contrecarrer sur terre et sur mer, et il échoue autant au

camp de Boulogne que dans la guerre d'Espagne. Au milieu de ces tracas, il aura à tenir tête à ses affaires de ménage. Comme sa première femme ne lui donne pas d'enfant, il la répudie, tout en étant obligé de la garder, et il en épouse une seconde, mais malgré elle, et cette autre, de son vivant, se mariera avec un officier borgne. Entre temps, il a deux fois comme adversaire la papauté et ses cent mille tentacules toujours si redoutables. Il fait de nouveaux nobles, mais les anciens, qu'il voudrait gagner, se moquent de lui et de sa cour de parvenus, ce qui le met aux cent coups. On lui envoie des lettres de menace : il craint le poison dans son manger, dans son verre et jusque dans le gousset où il serre son tabac. A plusieurs reprises la coalition des rois se forme contre lui ; l'orage s'amoncelle. Il lui est donné de voir que, deux fois, par sa faute, il aura attiré sur le pays la honte et les désastres de l'invasion. On ne peut mesurer ni les larmes ni le sang qu'il a fait couler, ni l'or qu'il a fait suer au peuple ; mais, vaincu, délaissé par ses maréchaux qui pourtant ne consentaient plus à être ses complices, il est deux fois forcé d'abdiquer, amené à écouter les imprécations de la foule, trahi par des

serpents à figure humaine tels que Fouché et Talleyrand, dont il avait fait ses bras droits, et, en fin de compte, n'ayant pas le courage de se défaire d'une vie devenue insupportable à tout le monde et à lui-même, il est réduit, pour la conserver, à prendre les couleurs de ses ennemis et à s'agenouiller devant le plus inexorable d'entr'eux. On a cherché à l'assimiler tour à tour à Cyrus, à Alexandre, à Annibal, à Mithridate et à César, mais aucun de ces grands *spécimens* de la race humaine n'aura eu une fin si lamentable. Dans la circonstance, si l'on voulait trouver une analogie, ce serait à l'abjection de Bajazet qu'on aurait à recourir, et, vous en conviendrez, c'est à cent lieues de l'idée du bonheur terrestre.

#### LE MARQUIS

Entre nous soit dit, il avait bien raison de se défier des idéologues. En lisant dans l'avenir, il avait probablement vu que, trois quarts de siècle après sa mort, ceux qui veulent se rendre compte de tout, les disciples d'Aristote, le dépeceraient, membre à membre, pour l'analyser et sans pitié.

#### PARMÉNIDE

Disséquer un mort, c'est un devoir de la

science et le droit de l'histoire. En ce moment, votre demi-dieu est étendu de son long sous le scalpel des philosophes comme le serait le cadavre d'un supplicié sur la table de marbre de Clamart, en vue d'un prosecteur. Il faut qu'on montre au monde en quoi a consisté au juste cette mensongère grandeur. Tout ce qu'on savait déjà était de nature à rapetisser ce géant. Des lettres posthumes, que son neveu a écartées avec soin, sous le second empire, achèvent de faire voir quel despote toujours irrité il y avait en ce maniaque d'autoritarisme. Ces révélations viennent de faire tressauter d'indignation Paris entier. Il y traite ses frères en valets et, en cela, il a été dans le vrai, mais l'ivresse de sa vanité ne s'arrête pas à malmener sa famille. Il prend peu à peu le ton d'un Déjocès ou de tout autre despote de vieille Asie. « *Je veux. — J'ordonne. — J'emprisonne. — Je fais fusiller.* » Avec lui, il n'y a plus ni Loi, ni Morale, ni Respect de la forme humaine. On n'a désormais que les caprices d'un malade d'esprit qui n'est plus contrecarré par rien ni par personne. Les écrivains et les journalistes lui sont généralement odieux. M<sup>me</sup> de Staël est une « coquine », une « méchante intrigante, » une « misérable

femme » ; Benjamin Constant, une « canaille » ; les rédacteurs des *Débats*, de « vieux coquins ». Il écrit à Fouché (1806) : « Si M. Chénier se permet le moindre propos, faites-lui connaître que je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte-Marguerite ». Il fulmine à chaque instant contre les journaux, ordonne de les suspendre ou de les supprimer. Il a sur la presse des idées bien singulières : « Le *Journal de l'Empire* (ancien *Journal des Débats*) continue à mal aller. De quel droit, sous la rubrique de Copenhague, a-t-il mis le discours de M. Canning ? Avait-il ce discours sous les yeux ? *Devait-il le mettre sans savoir si cela me convenait ?* Ce jeune homme est un malveillant ou un sot. Dites-lui cela de ma part. S'il ne change pas, je changerai le rédacteur. Je suppose que c'est un sot qui se laisse diriger par la clique. » Ce jeune homme (Etienne), avait pourtant été placé, par ordre de l'empereur, à la tête du journal dont on avait changé le titre et chassé les propriétaires. Tout directeur de journal doit être de gré ou de force un simple fonctionnaire : « Je vous envoie, écrit-il à Fouché (1809), un numéro de la *Gazette de France* où vous verrez un nouvel article de

Berlin. Donnez ordre, au reçu de cette lettre que le rédacteur soit arrêté et mis en prison... Vous retiendrez ce rédacteur un mois en prison et vous en nommerez un autre à sa place... »

CORDÉLIA

Pourquoi se serait-il gêné ? Est-ce que, sous le coup de l'admiration ou de la peur, toutes les sommités sociales, à commencer par les tzars et par le pape, ne se sont pas inclinées devant lui jusqu'au raz de terre ?

PARMÉNIDE

Madame, rien de plus vrai. Ah ! comme il leur fait bien sentir à tous leur avilissement ! Des peuples il fait un marche-pied. Quant aux grands, il les diminue plus que n'ont pu le faire les tempêtes sorties de la Révolution. Comme il se joue de ce qui reste des Bourbons de France, d'Espagne et de Naples ! Comme il humilie les Hohenzollern ! Comme il joue avec les Hapsbourg auxquels il va prendre, à coups de canon, la plus jeune de leurs filles ! Dans ces lettres, le pape est « un fou furieux », un « vieillard ignorant et atrabilaire », qu'il faut enfermer « s'il se porte à des extravagances ». Les cardinaux sont de « vieux imbéciles » ; le cardinal Pacca, entre autres, est « un coquin et un in-

trigant ». Il ne cesse d'ordonner des destitutions et des arrestations d'évêques et de prêtres dans toutes les parties de l'empire : « Envoyez la prêtraille dissidente à l'île d'Elbe, » écrit-il à la grande-duchesse de Toscane, en 1811. Il ordonne la dispersion de la congrégation de Saint-Sulpice, des Pères de la Foi « qui empoisonnent la jeunesse par leurs ridicules principes ultra-montains », des trappistes : « Faites arrêter le supérieur, écrit-il à Savary (1811), et enfermer dans une prison d'Etat. Faites mettre le scellé sur les biens du couvent et disperser ces trappistes afin qu'il n'en soit plus question... » Il ordonne que le supérieur du couvent de Cervara soit passé par les armes et les religieux arrêtés (1811). La compétence spéciale des évêques ne lui en impose pas : « Je suis théologien autant et plus qu'eux », écrit-il à Fouché (1809).

## CÆLIO

Chose curieuse et qui finit par amener le rire sur les lèvres de quiconque s'attarde au spectacle de ces grandes choses de l'histoire. Ce croquemitaine qui imprimait un frisson d'épouvante partout où il passait, puisqu'il avait sans cesse la menace à la bouche, un rien le faisait

trembler. On sait comment un calembourg de Brunet, le comique des Variétés, faisait pâlir le ministre de la police et, par suite, donnait la chair de poule au maître du monde. Eh ! dame, il ne faut qu'un caillou habilement lancé par la main d'un pâtre pour renverser les Goliath. Puisque nous en sommes toujours aux lettres publiées par M. Lecestre, voyez cette recommandation faite au duc d'Otrante. « Je vois, dans  
« votre bulletin du 27 novembre, que le nommé  
« Fay, histrion, est désigné par le préfet de  
« Maine-et-Loire comme intrigant, perturbateur  
« et dangereux. Si ces qualifications sont rela-  
« tives à des opinions politiques, faites-le ar-  
« rêter et fouetter, comme le mérite cette ca-  
« naille, lorsqu'elle se mêle d'objets impor-  
« tants. » — Ah ! non, mille fois non, un homme qui avait à repousser tant de transes ne pouvait pas être un homme heureux.

## LA CHANOINESSE

Cependant, poète, si, comme affectent de le croire certains mystiques, il y a, après la mort, une existence *aromale*, si l'âme, séparée du corps, survit et nage dans l'éther au-dessus de la planète de façon à voir ce qui s'y passe, il doit ne pas manquer de joie, puisque son nom, son sou-

venir et son image sont encore ce qu'il y a de plus éclatant le long du globe.

PARMÉNIDE

Ce serait plutôt un amer déplaisir, puisque chaque nouveau jour qui luit fait naître un fait qui aide à décomposer ce grand mensonge.

CÆLIO

En effet, ces lettres posthumes, reflet de son âme, le dégradent mille fois mieux que ne pourrait le faire le plus brûlant des pamphlets. On y voit que, dans l'ivresse de sa gloriole, les forces de son entendement se sont tout à fait déprimées. — O pâles râcleurs de lyres, versificateurs de cette fin de siècle, qui, à soixante-quinze ans de distance, tressez des couronnes d'un cyprès desséché sur ce mort si follement célébré ; vous qui n'avez pas vu le régime de grossière tyrannie qu'il avait inauguré ; vous qui n'avez connu que par oui-dire les flots de larmes, de sueur, de sang, d'or et de honte qu'il a coûtés au pays ; vous qui ne pouvez mesurer le dépérissement qu'il a causé à la race française, laquelle n'était pas la sienne ; vous qui oubliez le raccourcissement du sol national, les villes, les forteresses, les montagnes, les forêts et les fleuves confisqués par l'étranger

à cause de lui ; par-dessus tout, vous qui affectez de ne pas voir l'avilissement du caractère français, avant lui si fier et qu'il avait assoupli jusqu'à la servilité la plus basse, en s'efforçant de recoudre un passé aboli, en refaisant des pages, des chambellans, une aristocratie grotesque, toute une nuée d'esclaves ; ô myrmidons de la prosodie, Lilliputiens de l'histoire que le souffle généreux de trois grandes révolutions politiques et sociales n'a pu faire renaître, félicitez-vous pourtant de n'avoir pas eu à subir le joug de ce dur aventurier ! Voyez-vous tel mirilton d'académie affublé en caporal ! Envisagez-vous cet autre enthousiaste de la gloire militaire obligé de monter la garde avec une clarinette de cinq pieds à la porte de la grande duchesse Elisa ou de son Eminence le cardinal Fesch ! Vous figurez-vous tous nos fabricants de dithyrambes amenés à se découvrir quand le fils de M<sup>me</sup> Lœtitia traverse la place de la Concorde en voiture découverte et leur fait à peine l'aumône d'un sourire de dédain ! Si, par la vertu d'un fait magique, heureusement impossible, ce fou d'orgueil, ce Titan de la superbe, venait, demain, à soulever le couvercle de sa tombe et à se montrer en maître aux générations

nouvelles, vous qu'a favorisés la mansuétude des mœurs modernes, vous qui êtes nés dans une ère de liberté, vous qui avez été allaités par la douce philosophie de l'indiscipline et habitués à n'obéir qu'à la raison; vous seriez les premiers à vous insurger contre ce trouble-fête de l'humanité! Assurément vous vous ligueriez pour le faire vite rentrer sous la terre d'où il aurait bien dû ne jamais sortir.

CORDÉLIA

Soit, mais aucun mortel n'aura bu autant de gloire.

CÆLIO

Ah! Madame la marquise, y pensez-vous? La gloire! Voilà un mot que messieurs les réalistes ne nous permettraient plus de prononcer sans rire. La gloire, qu'est-ce que c'est que ça, de nos jours? Ça ne vaudrait pas la cendre d'un cigare de trois sous. Après ça, font-ils si grand tort? Qu'est-ce que la gloire de Sésostris après quarante siècles? Que sera-ce que celle de l'augustè Corse dans trois mille ans? Un poète des temps modernes qui a dédaigné de nous laisser son nom, a traversé, un jour, le mont Saint-Bernard. Pour se conformer à l'usage, il a écrit quelque chose sur le registre que les religieux

de l'endroit présentent à tous les voyageurs et ce quelque chose était un quatrain que voici :

- Qu'est-ce que la gloire ?
- Une balançoire.
- Napoléon a passé par ici.
- Et moi aussi !

## LA CHANOINESSE

Il a fait un hiatus, enfanté de mauvais vers et commis une mauvaise plaisanterie, votre poète, Cœlio.

## LE MARQUIS

Oublions tout ça, en buvant une nouvelle tasse de thé.

## CORDÉLIA

Bien dit. Joseph, servez.



FIN



## T A B L E

I. — L'homme aux 35 noms . . . . .	1
II. — A-t-il été un homme heureux ? . . . . .	13
III. — Seconde soirée . . . . .	76
IV. — Troisième soirée . . . . .	216